

SOUVENIRS DES ROCHEUSES

Frère Cyprius-Célestin, i.c.
Célestin Tregret
1885-1976

Archives F. I. C.
La Prairie, Québec

L'AUTEUR

Frère Cyprius-Célestin Tregret

(1885 – 1976)

Jean-François-Marie-Célestin Tregret vient au monde à Sainte-Anne de Campbon, Loire-Atlantique, de François Tregret, laboureur et de Marie-Françoise Legentilhomme, le 27 décembre 1885.

Il fait sa première communion à Sainte-Anne-de-Campbon et est confirmé dans l'église de Saint-Gildas-des-Bois. Il fréquente l'école des Frères et le 19 mai 1898, à l'âge de douze ans, il se retrouve au juvénat de Saint-Gildas-des-Bois d'où il entre au noviciat de Hennebont le 8 septembre 1901. L'année suivante, il fait son scolasticat et le 1^{er} juillet 1903, il obtient son brevet élémentaire à Nantes.

En janvier 1903, cinq frères avaient quitté Ploërmel pour fonder la mission des Rocheuses, chez les Indiens du Nord-Ouest des États-Unis; un sixième leur avait été adjoint au Canada. Depuis six mois, ils étaient à De Smet, en Idaho, quand au début de juillet le Conseil de l'Institut décida de leur adjoindre dix autres frères. Le frère Cyprius-Célestin était membre de ce groupe. Écoutons-le raconter le voyage:

“Le 11 juillet, nous nous embarquons sur le “Gascogne”, un paquebot de la Compagnie Générale Transatlantique, à destination de New-York. De là, par Montréal, Sault-Sainte-Marie, Saint-Paul sur le Mississipi, Fargo aux abords des grandes plaines, Helena, au coeur des Rocheuses, nous atteignons Ravalli, petite gare à 5 milles de la mission de Saint-Ignace, chez les Têtes-Plates et les Pend-d'oreilles” (*Un Retour aux Missions des Rocheuses*, par frère Cyprius-Célestin Tregret, p. 1).

Après quelques mois consacrés à apprendre l'anglais, le frère Cyprius passe la plus grande partie de son stage aux Rocheuses à Saint-Andrews, sur la rivière Umatilla, près de Pendleton dans le nord-est de l'état d'Oregon. C'est un jeune homme frêle. Mais la vie dans l'air frisquet des montagnes le fortifie. Il en vient même à prendre goût aux excursions en montagne. Avec son compagnon, le frère Anatolius-Louis, il gravit le sommet du Mont Mc Donald (plus de 3000 mètres) où ils laissent une inscription qui doit mystifier les alpinistes d'aujourd'hui. La première partie de la vie du frère Tregret s'identifie donc avec noire mission parmi les Indiens des Montagnes Rocheuses. Elle est hélas! fermée en 1910, par décision du Conseil général, à cause du manque de vocations et des besoins à combler dans les autres missions (Op. cit., p. 137). Le frère Cyprius-Célestin Tregret est alors adjoint à la province canadienne. Il ne fait que passer à Montréal de septembre 1910 à janvier 1911, professeur à l'école Saint-Stanislas.

En janvier 1911, le frère Cyprius traverse la frontière américaine et devient d'abord professeur au juvénat de Plattsburgh dirigé par le frère Célestin-Auguste Cavaleau. C'est un peu une initiation, car toute la vie du frère Cyprius se déroulera ensuite comme directeur de maison de formation. En 1916, il prend la direction du juvénat. La bonté innée de son caractère contribue beaucoup à créer cette atmosphère de famille qui se perpétuera au juvénat. Les jeunes apprécient grandement le remplaçant du frère Célestin-Auguste Cavaleau.

Le frère Cyprius se sent intéressé par tous les détails de la vie journalière. Il accompagne les jeunes, non seulement pour la prière, mais aussi dans toutes les autres activités. Un jour, avec le frère Adelphe Giroux qui est en repos à Plattsburgh, il chausse les patins pour vérifier si la glace du lac Champlain peut supporter le groupe de jeunes. Et voilà que la glace cède et tous deux s'enfoncent. Après de longues minutes, le frère Adelphe réussit à se "*rouler hors du danger*", puis aide ensuite le frère Cyprius à sortir alors qu'il adresse à la Vierge la plus ardente des supplications.

Le frère Cyprius intéresse les jeunes à la vie qu'il a menée auprès des Indiens dans les Rocheuses. Il donne l'image d'un homme totalement en paix avec lui-même et avec les autres, et cette paix rayonne autour de lui.

En 1919, le groupe de Plattsburgh déménage à La Prairie avec le frère Cyprius-Célestin qui gardera la direction jusqu'en 1924. De 1924 à 1935, il sera directeur du noviciat et du scolasticat, succédant encore une fois au frère Célestin-Auguste Cavaleau. En 1935, on sépare le noviciat du scolasticat, et le frère Cyprius devient directeur du scolasticat-école normale de La Prairie. Il le restera jusqu'en 1940.

Le frère Cyprius s'avère un excellent juge des jeunes et il discerne bien les situations. Là où le frère Célestin-Auguste déborde d'enthousiasme et d'optimisme au sujet des jeunes, le frère Cyprius fait preuve de plus de réalisme et ses jugements sont le plus souvent corroborés par la suite des événements.

De 1910 à 1940, pendant trente ans, le frère Cyprius travaille ainsi dans la province canadienne qui, à cette époque, comprend aussi les communautés des États-Unis. Tout ce temps, il le passe dans les maisons de formation. Sans bruit, à sa manière qui est toute douceur, il contribue à la formation d'un grand nombre de Frères.

En août 1940, coup de théâtre: on demande à l'ancien missionnaire des Rocheuses de quitter le Canada pour aller braver les bombes d'Hitler qui pleuvent sur Southampton. A 64 ans bien sonnés, à lui qu'on a toujours dit affligé d'une santé fragile, on demande de traverser l'Atlantique pour rejoindre les novices anglais dont il gardera la direction pendant une quinzaine d'années, d'abord à Pell Wall (1940-1947), puis à Jersey (1947-1950). En 1950, il devient économiste à Cheswardine. Mais en 1951, il retourne à Jersey pour diriger le noviciat encore pendant un an. En 1952, il prend la direction de la maison de Cheswardine. De 1953 à 1955, il reprend encore la direction du noviciat de Jersey. Enfin, en 1955, âgé de soixante-dix ans, il devient jardinier à Cheswardine. Ce n'est rien

de bien nouveau pour lui qui s'est toujours intéressé aux fleurs et a largement contribué au jardin botanique de La Prairie.

En 1963, on célèbre ses soixante ans de vie religieuse. L'aumônier de la Maison Mère d'Angleterre parle de lui comme d'un "sermon vivant". Effectivement, partout où il va, sa bonté et le parfait équilibre de sa vie et de son comportement s'imposent. Il est universellement apprécié.

Au chapitre général de 1964, le frère Laurier Labonté l'invite à venir finir ses jours en terre d'Amérique, sa patrie d'adoption. De 1964 à 1968, le frère Cyprius revivra donc à La Prairie, un La Prairie méconnaissable qu'il avait quitté vingt-quatre ans plus tôt. Il est heureux d'y retrouver beaucoup de ses anciens novices et scolastiques.

En 1968, la résidence d'été du Mont-Tremblant, à la suite de travaux d'isolation, reçoit une communauté permanente et le frère Cyprius Tregret s'y retire. Il avait été jardinier à Cheswardine. Il se remet au travail: un octogénaire plantait... Il contribue beaucoup à l'aménagement de la ferme forestière immatriculée Q 542 qui, quelques années plus tard, en 1971, 1976, 1977 et 1978, reçoit du gouvernement québécois des certificats de mérite.

En 1973, 70 ans après, on demande au frère Cyprius de refaire le chemin qu'il avait parcouru en 1903 pour se rendre aux Rocheuses. Mais, cette fois, en voiture avec des confrères. C'est pour lui un voyage mémorable. Il en écrit une relation conservée aux archives de La Prairie: "70 ans après".

A 90 ans, il est encore relativement fort, bien portant et très actif dans les bois. Mais un jour de l'hiver 1976, il manque de prudence et brave le froid sans s'être suffisamment vêtu. Pris d'un refroidissement subit, le frère Cyprius doit chercher refuge à l'infirmerie de La Prairie d'abord, puis à l'hôpital Charles-Le-Moyne où il s'éteint doucement, le 7 avril, entouré de l'affection et la vénération de ceux qu'il avait si bien servis toute sa vie.

Frère Gaston Roy

(Extrait du *Ménologe des Frères de l'Instruction chrétienne de Ploërmel*, Bannalec, 1992, Tome VI, pp. 2257-2259).

D + S

SOUVENIRS DES ROCHEUSES

PROLOGUE

Au début du siècle - 1903-1910 - des Frères de l'Instruction chrétienne se sont dévoués à l'instruction et à l'éducation des jeunes Indiens dans les Réserves du Montana, de l'Idaho, du Washington et de l'Oregon, au Nord-Ouest des États-Unis.

À l'époque, cette oeuvre des Missions indiennes avait suscité un vif intérêt chez les Frères de France et du Canada. Le Far West était loin, peu connu encore; y aller était une aventure. Mais les Frères de France, luttant pour leur survie contre un gouvernement persécuteur, avaient peu à peu perdu de vue l'oeuvre des Rocheuses, surtout après 1910, quand les missionnaires furent rappelés au Canada. Aussi, on n'y pensait guère. Les jeunes générations ignoraient tout de cette épopée missionnaire.

J'avais aimé cette mission où m'avait conduit ma première obéissance; aimé les Frères avec qui j'avais vécu mes premières années de vie religieuse; aimé les Pères et Frères Jésuites dont nous avons été les collaborateurs. De voir le tout de cette oeuvre voué à l'oubli me peinait.

Parvenu à quatre-vingts ans, libre enfin, après une longue vie toute débordante d'oeuvres absorbantes, je décidai d'écrire mes souvenirs de cette époque lointaine: souvenirs de jeunesse, récits de faits tels que vécus entre mes 17 et 25 ans. Ma narration s'avérera très personnelle et pourrait être considérée comme simple vantardise. Il n'en est rien. Le but que je me propose est de présenter l'oeuvre accomplie dans ce champ d'apostolat; d'une mission à l'autre, il y avait peu de différence. On y rencontrait les mêmes problèmes sauf, peut-être, quelques variations dues aux particularités propres à chaque tribu.

J'étais le plus jeune des 18 Frères qui ont oeuvré là-bas. Des hommes plus âgés, très intelligents, auraient pu décrire la vie en ces missions beaucoup mieux que moi. Nul ne l'a fait.

J'espère que ces pages donneront une idée juste de ce qu'a été la vie de nos Frères dans ces missions du Far West.

En l'absence de notes, toutes ces lignes ont surgi de ma mémoire, comme par enchantement... Tout y est véridique: les faits, les détails, les noms, les traits de caractère des figurants, les descriptions, la géographie, l'histoire de cette région.

SOUVENIRS DES ROCHEUSES

Le 1^{er} juillet 1901, le Parlement français votait la loi sur les “Contrats d’Associations”, dite loi Waldeck Rousseau, du nom de son auteur. À première vue, elle aurait pu paraître anodine, surtout à des Associations honnêtes et bienfaitantes comme les Communautés Religieuses. Elle eut le don de les inquiéter parce qu’elle faisait suite à des mesures vexatoires émanant du même gouvernement d’inspiration irrégulière et “laïque”.

La loi de 1880 avait fermé les collèges tenus par les Religieux prêtres qui avaient dû s’exiler; la loi de 1885 laïcisait l’enseignement public, forçant les catholiques à construire des écoles libres pour garder les Frères; puis une autre loi subséquente avait taxé les établissements religieux.

Tout en vain, car bientôt les Religieux prêtres étaient rentrés déguisés en prêtres séculiers et leurs collèges étaient florissants; les enseignants dans les écoles libres chrétiennes instruisaient plus d’enfants que jamais; les taxes étaient payées comme le demandait la loi. Réussirait-on jamais à se débarrasser de ces importuns qu’on voulait supprimer à tout prix?

En 1900, lors de l’Exposition universelle de Paris, les travaux de classe exposés par les écoles libres des Frères éclipsèrent complètement ceux de leurs rivaux de l’Instruction publique. Rien que la mort n’était capable d’expié ce forfait, aurait-on pu dire avec La Fontaine, et c’est ce que pensèrent les Loges maçonniques. La loi sur “Les Contrats d’Associations” permettait de guillotiner les Sociétés de moines gênantes.

Les Congrégations s’émurent, flairant le danger. L’exode commença dans certains milieux; ailleurs, tout fonctionna comme de coutume. Ce fut le cas chez nous; il y eut prise d’habit en septembre 1901, à Ploërmel et à Hennebont; le noviciat et le scolasticat continuèrent à former des religieux éducateurs. Même au juvénat, le recrutement ne ralentit point. Les Supérieurs, sans doute, étaient anxieux; mais les jeunes recrues y allaient de toute leur bonne volonté comme si rien n’était. Je m’en souviens. Les voeux d’un an furent prononcés avec enthousiasme en septembre 1902; et plein de confiance en l’avenir, les groupes des nouveaux scolastiques se mirent à l’étude avec ardeur.

Cependant, les élections générales du printemps de 1902 avaient amené au pouvoir le ministère Combes, un groupe d’hommes violents, ennemis jurés des Religieux. Malgré tout, on espérait encore; notre Congrégation n’avait-elle pas la reconnaissance légale du pouvoir? Mais la prudence exigeait que l’on se mit à la recherche de places de refuge. Le Révérend Frère Cyprien, lors des premières attaques en 1885, avait fondé, au Canada, et l’oeuvre avait prospéré. Ce milieu très catholique accueillerait les persécutés. Mais ne convenait-il pas de chercher d’autres refuges encore?

Or il advint qu'au début de l'automne 1902, un Supérieur de Religieux s'en vint à Ploërmel demander des Frères pour ses écoles de mission. Les Supérieurs lui dirent d'expliquer son cas à la communauté assemblée à la chapelle pour le sermon du dimanche soir.

“Je suis, dit le prédicateur, le Supérieur des Pères Jésuites aux missions Indiennes des Montagnes Rocheuses dont je viens vous entretenir. Je veux des Frères pour nos écoles; j'en ai parlé à mon Supérieur Général lors de ma visite à Rome et au Saint Père dans une audience; tous deux ont approuvé mon projet. Je viens donc ici pour en obtenir. Je suis natif de Saint-Servan, donc compatriote de votre Fondateur. De plus, j'ai vu vos Frères à l'oeuvre au collège Sainte-Marie de Montréal, il y a deux ans, et plus récemment au collège de Vannes; les Pères m'en ont dit beaucoup de bien. C'est pour ces raisons que je viens d'abord frapper à la porte des Frères de Ploërmel. Si l'on me refuse, j'irai ailleurs; mais j'espère être écouté.

Ces missions du Nord-Ouest des États-Unis furent fondées vers 1840 par le Père De Smet; elles ont prospéré après des débuts difficiles. Les Réserves Indiennes sont actuellement des Communautés chrétiennes ferventes. Permettez-moi de vous citer deux exemples qui le montreront bien. Il y a quelques années, j'étais Supérieur de la Mission du Sacré-Coeur à De Smet, Idaho, chez les Coeurs d'Alène. Cette tribu très sauvage à l'abord avait été confiée aux soins des Pères dits Joset, il y a soixante ans. Les missionnaires furent reçus froidement par ces ennemis des Blancs, hommes au cœur dur. Ils allaient, ignorés de tous, vivant au milieu du Camp, suivant leurs gens à la chasse et la pêche, essayant des contacts pour apprendre la langue et toucher quelques âmes. Vainement! L'idée leur vint de consacrer cette tribu revêche au Sacré-Coeur de Jésus. Bientôt des femmes, des hommes demandèrent à être instruits de la religion de la Robe Noire; il y eut des conversions et graduellement la tribu entière embrassa la foi. Les Pères, reconnaissants pour cette transformation miraculeuse, s'empressèrent d'inspirer son culte à leurs ouailles, et le premier vendredi du mois en était l'expression.

Lors de mon arrivée, bien plus tard, je constatai que pour ces Indiens le premier Vendredi était la fête du mois. Tous, pour l'occasion venaient camper au pied de la colline que couronnent l'église et les bâtiments de la Mission: résidence, école. Le jeudi après-midi, il y avait les confessions, et le lendemain, communion générale. C'était coutume acquise et aimée de ces enfants des Bois.

Or, il arriva que dans une réunion plénière de plusieurs tribus Indiennes, quelques-unes encore demi-païennes, on se livra aux danses et rites anciens, et quelques-uns de nos catholiques médusés, attirés par un atavisme latent dans leur nature s'y laissèrent entraîner. Les plus fervents, scandalisés, ne manquèrent pas de m'en informer. Il y avait là danger de contamination, car les Indiens ont, comme malgré eux, une attirance vers ces coutumes anciennes. Les sorciers gardent une influence, même parmi les bons et le Père doit, lorsqu'il administre les derniers sacrements, s'informer si le “Medecine Man” n'a pas été appelé. Je résolus de donner une leçon à mes Catholiques d'une façon retentissante.

La veille du Premier Vendredi suivant, à deux heures de l'après-midi, la cloche tinta pour appeler les fidèles à l'église. Je montai en chaire pour le sermon d'ouverture qui toujours précédait les confessions. Je mis mes auditeurs au courant de ce que j'avais appris, et leur fis comprendre ce que leur conduite avait d'indigne au point de vue chrétien. "Vous êtes gravement coupables envers le Sacré-Coeur et ne méritez pas de jouir de ses faveurs: il n'y aura ni confessions cet après-midi, ni communions demain, tant que réparation n'aura pas été faite. Allez expier vos fautes!"

Tous se levèrent et tête baissée défilèrent vers la porte de sortie qui fut verrouillée derrière eux. Je revins au presbytère.

Dans le Camp, il n'y eut aucun bruit. Personne ne circulait hors des cabanes et des tentes. Le soir, aucune lumière ne parut. J'observais de la fenêtre de ma chambre et à mesure que le temps passait, je me sentais inquiet. N'étais-je pas allé trop loin? Après tout, cette chrétienté était jeune encore; ma sévérité pourrait pousser à la révolte et alors tout le fruit de longues années de labeur apostolique serait compromis. Je souffrais mentalement et priais le Sacré-Coeur de tout arranger. Tout à coup, on frappe à ma porte; trois Chefs entrent gravement: "Père, nous avons réfléchi; nous avons parlé; nous nous portons coupables, mais nous sommes repentants. Donnez-nous l'occasion de faire réparation." Quel soulagement! Je ne le leur fis pas voir; et impassible comme eux du visage, je leur dis que j'acceptais. "Avertissez vos gens, je vais allumer et ouvrir les portes de l'église. Venez tous!"

Bientôt, toute la communauté emplissait la nef et le grand Chef s'avança vers la Table Sainte. Là, dans sa langue rude, articulant d'une voix forte pour être entendu de tous, il dénonça, en termes très forts, les errements de ses gens; puis, s'exaltant, il dit au Sacré-Coeur le repentir de tous et demanda le pardon en des termes si touchants que les larmes me vinrent aux yeux. Jamais je n'avais rien entendu d'aussi prenant.

Je montai en chaire, surmontant non émotion, et leur dis, au nom du Sacré-Coeur, que leur regret était accepté. "Préparez-vous, les confessions vont commencer et demain, en toute ferveur, nous célébrerons le Premier Vendredi." La foi de nos catholiques n'avait pas failli, preuve que la religion avait pénétré profondément dans leurs âmes. Ces Indiens, orgueilleux de nature, savaient s'humilier devant Dieu.

Un autre incident vous montrera que la foi est non seulement ancrée dans cette population, mais est aussi éclairée. Il y a dans la tribu des Coeurs d'Alène un jeune homme atteint de la danse de Saint-Guy, un pauvre secoué de la tête, des bras des jambes, de tout le corps. Il inspire la pitié. Sa mère, une veuve, en était profondément affligée; mais ne se plaignait pas. Elle m'arrive un jour: "Père, vous nous avez souvent parlé de Lourdes, où la Sainte Vierge fait des miracles; je veux y mener mon fils. J'ai réduit mes dépenses ordinaires. J'ai mis de côté l'argent que le Gouvernement me donne." Ces Indiens avaient été dépossédés d'une moitié de leur Réserve parce que les prospecteurs Blancs y avaient trouvé des gisements d'argent. Washington leur payait une redevance annuelle par compensation, et de plus l'Agent de la Réserve louait à des Blancs les terres

très fertiles des familles Indiennes et leur en donnait le revenu. “J’ai amassé”, dit-elle, “une forte somme : que dites-vous de mon plan?”

Je fus quelque peu interdit d’une telle demande; mais je me repris. Cette femme évidemment n’avait pas une idée exacte de la distance ni des difficultés de ce voyage, du coût de l’entreprise. Je ne discutai pas sur ces points cependant, elle aurait pu se méprendre sur mes intentions; l’Indien se méfie du Blanc qui l’a souvent trompé. J’eus recours aux arguments de la foi pour la dissuader de ce projet que je jugeais irréalisable alors. “Votre fils”, lui dis-je, “est un chrétien fervent, fidèle à tous ses devoirs religieux. Vous désirez le voir guérir et je vous comprends. Mais, considérez, supposons qu’il guérisse comme vous le désirez, puis que comme d’autres de son âge il se laisse aller à ses passions, qu’il cesse de fréquenter l’église, qu’il donne du scandale, seriez-vous plus heureuse que maintenant?” Elle baissa la tête et réfléchit un instant. “Père, je comprends! Je souffre beaucoup de voir mon enfant dans cet état, je le voudrais guéri, mais s’il fallait qu’il le soit au dépens de son âme, non! J’aime mieux le voir infirme que de le savoir en état de péché. Je renonce à mon projet.” Ceci dit, elle se leva et partit. Je ne puis dire l’effet que produisit sur moi cette déclaration. Elle me rappelait cette autre de Blanche de Castille, mère du roi saint Louis: “Mon fils, je vous aime; mais j’aimerais mieux vous voir mort que coupable d’un péché mortel.”

Le Père nous demanda en terminant de prier pour ses indiens et nous dit son ferme espoir d’avoir des Frères pour éduquer leurs enfants.

Ce sermon fit une impression forte sur tous et à la récréation du soir, il ne fut question que des Missions Indiennes. Les Supérieurs vont-ils accéder à la demande du missionnaire?...

La réponse de nos Supérieurs fut favorable à la demande du R. P. de la Motte. Quels motifs les décidèrent à prendre cette décision? La tradition missionnaire implantée dans la Congrégation par notre Vénérable Père, dès 1837? Oui, sans doute, mais aussi la gravité d’une situation qui s’aggravait de jour en jour. On espérait toujours à Ploërmel; des mesures étaient prises pour parer au danger. C’est ainsi qu’un envoyé de la Maison-mère fut désigné pour visiter à Paris chacun des Parlementaires, pour expliquer le but et l’utilité de la Congrégation, les services rendus en France et aux Colonies, la reconnaissance légale obtenue dès 1824.

Mais cela n’écartait pas totalement le danger. L’influence des loges maçonniques pourrait être, serait même plus forte, que celle du religieux plaideur. Il était prudent d’avoir des portes ouvertes sur les pays lointains. L’appel du Père de la Motte venait à point; il offrait un asile aux persécutés.

Bientôt on vit apparaître à la Maison-mère des Frères désignés pour la fondation de la Mission des Rocheuses: le Frère Bruno (Le Cloarec), directeur de Ste-Anne d’Auray; le Frère Célestin-Auguste (Cavaleau), professeur au Juvénat d’Hennebont; et deux jeunes Frères, placés en septembre de cette année: les FF. Charles-Henri (Renaudin) et Amaury (Even). Plus tard, en décembre, le Frère Hippolyte-Victor (Géreux) au Canada depuis

quelques années. Tous étudiaient l'anglais en attendant le départ, qui fut fixé au 21 janvier. Ce soir-là, il y eut à la chapelle la cérémonie du baisement des pieds. Le Révérend Frère Abel, Supérieur Général, tout dévoué à cette oeuvre qui lui permettrait de sauver des vocations, s'agenouilla le tout premier devant ses généreux enfants qui consentaient à s'exiler si loin. Bien vive fut l'émotion dans la communauté. Le souvenir de ces pionniers hantait les esprits; tous attendaient des nouvelles du voyage et de l'arrivée là-bas, parmi les Indiens. Elles vinrent par bribes, du Havre, de New-York, de La Prairie: simples mots écrits au hasard du voyage. Bien plus tard, en mars, des lettres pleines de détails nous arrivaient enfin: incidents de voyage à bord du "Lorraine", accueil fraternel au Canada, et après le long trajet de Montréal à St-Paul (Minnesota), les bontés toutes maternelles des Petites Soeurs des Pauvres et des RR. PP. Maristes de la paroisse française.

Puis ce fut, après la traversée monotone des plaines du Dakota et du Montana, les grands spectacles des Rocheuses, tout un jour, et l'arrivée à Spokane, chez les RR. PP. Jésuites. De là jusqu'à De Smet où on les attendait, il ne fallait que deux heures de chemin de fer, suivies de dix milles de voiture. Ces lettres excitaient nos jeunes imaginations, et produisaient leur effet sur les Supérieurs eux-mêmes. Je me souviens que mon professeur, un jour de fin-mars, m'envoya porter un document que nous venions de copier en classe, au Révérend Frère Supérieur Général. Il n'était pas dans sa chambre, mais comme je revenais, je le rencontrai sortant de la salle du Conseil, à la tête de ses Assistants. C'était une période attristante. La loi était votée contre nous; j'avais vu notre Supérieur triste à en mourir à son retour de Paris, le 19 mars. Maintenant, il exultait. Je m'approchai. Il se pencha vers moi souriant et sans préambule: "Et vous, aimeriez-vous aller aux Montagnes Rocheuses?" Surpris, je balbutiai: "Oui, mon Révérend Frère!" et il partit sans plus, tout à son idée. Une lettre de ses enfants des Rocheuses était venue lui faire oublier son chagrin. Il rêvait de ces lointaines missions, était fier de l'héroïsme de ses religieux.

Je viens de mentionner le vote contre les Congrégations, le 18 mars. C'était le coup de mort de tous les Instituts d'hommes et de femmes qui avaient demandé aux Chambres de prendre leurs demandes en considération. Dans la longue liste des demandeurs, la Congrégation de Ploërmel venait en tête. C'est en vain que les amis des religieux avaient plaidé éloquemment en leur faveur. Les forcenés de la gauche hurlaient leurs objections aux arguments de la droite. À l'heure du vote, ce fut une cohue indescriptible, cris de haine, insultes! Le Révérend Frère Abel avait voulu assister à la séance; il en sortit atterré. Il avait cru à la bonne foi de ces hommes; à la promesse faite lors de la visite individuelle de son délégué.

La franc-maçonnerie avait donné l'ordre à tous ses membres de voter contre la motion; ils se soumettaient aveuglément aux volontés de leur loge. Trois mois étaient donnés aux Communautés pour se soumettre à la Loi, à partir de sa promulgation, 6 avril 1903. Après, ce serait la prise de possession de tous les biens par le Gouvernement.

Dès la fin de mars, les postulants et les novices regagnaient leurs foyers; les scolastiques de Josselin quittaient le 1^{er} avril. Ceux de Ploërmel y restaient pour préparer

leurs examens de fin-juin. Mais comme l'esprit du groupe était affecté! Il y avait ceux qui voulaient partir pour sauver leur vocation et aussi le groupe des autres qui, croyant tout perdu, s'abandonnaient au cours des événements.

En mai, des scolastiques de Josselin et des novices qui avaient choisi l'exil, partaient, sous l'égide du Frère Longin, pour le Canada. Je n'ai pas à raconter leurs aventures; ils l'ont fait maintes fois; mais ce que je puis dire, c'est qu'une lettre terrible du "saint homme" à ses Supérieurs vint mettre une fin aux voyages en troisième classe.

À Ploërmel, la maison se vidait d'hommes et de choses. Toutes les nuits, des charrettes partaient pour des destinations secrètes emportant tout ce qui était sujet à transport pour le mettre en lieu sûr. La maison serait saisie; il fallait soustraire le plus possible à l'avidité du liquidateur officiel. À Pâques, tous les Frères de France quittèrent l'habit religieux pour revêtir le complet civil, dans un effort pour sauver les oeuvres. Plus tard, un habit nous fut aussi donné; nous avions aussi à laisser notre soutane et à nous déguiser en laïcs pour nous présenter aux examens du Brevet. Pour dépister encore davantage les examinateurs sectaires, nous quittions Ploërmel le 10 juin 1903, pour faire notre demande d'admission à la maison. Ce séjour chez nous serait en même temps l'adieu à nos parents, avant le départ pour l'exil. J'étais du nombre de ceux qui avaient opté pour le Canada. Nous étions convoqués à la Maison-mère pour le 14 juillet: le départ pour Saint-Malo, Southampton, Liverpool et Québec aurait lieu le 5 juillet au soir.

L'après-midi du 4 juillet, j'arrivais à la jonction de Questembert, pour y attendre le départ du train de Ploërmel. J'étais seul avec un Frère Léandre, mort en Haïti depuis. Là, je rencontraï le Frère René de la Procure venant de Vannes. Il ne me connaissait pas - à cette époque il fallait se méfier - et m'avait approché prudemment. "Vous allez à Ploërmel?" - Oui, je suis convoqué à la Maison-mère pour aujourd'hui. " - Rassuré par ma déclaration, il ajouta: "Ah! vous êtes du groupe des partants?" - "Oui, je vais au Canada." - "Savez-vous les dernières nouvelles?" - "Non, j'ai été absent trois semaines." - "Eh bien! dix Frères ont été désignés pour les Montagnes Rocheuses" - et de me les nommer: Frères Constantin-Marie et Alarius, professeurs au scolasticat; un Frère de Normandie et un du Midi; un autre encore inconnu, deux Frères du Canada et trois scolastiques. Je demandai le nom de ces derniers. Il se souvenait d'un seulement: le Frère Anatolius-Louis (Lehure); des deux autres, non. "Mais, ajouta-t-il, je me souviens qu'on a dit de l'un d'eux qu'il était le premier acolyte." - "Le premier acolyte! je l'ai été toute l'année." - "Alors, c'est vous." - Pour une nouvelle, c'en était une, et elle m'arrivait d'une façon bien étrange. J'y pensai tout le long du trajet; mais n'hésitai pas un instant. Je me rappelai le sermon du R. P. de la Motte; de la forte impression qu'il avait produite sur moi. On me demandait d'aller dans ces missions, j'irais sûrement.

J'arrivai à la Maison-mère plein de ces pensées. Les scolastiques présents se précipitèrent vers moi. "Ah, vous voilà; le C. F. Directeur vient juste de nous demander si vous étiez arrivé; il veut vous voir immédiatement". Je savais le pourquoi et ne manifestai aucun étonnement lorsqu'il me dit la nouvelle. Il dut être surpris du calme avec lequel je reçus sa communication et de la promptitude de mon acquiescement. L'autre scolastique était le Frère Oswald (Pautonnier).

Le lendemain fut le jour des préparatifs pour tous, au scolasticat; les partants pour le Canada quittaient le soir même. Nous restions plus longtemps, notre navire ne quittait Le Havre que le 11 juillet. Mais il fallait faire vite, et le soir les malles, une douzaine, étaient toutes prêtes. Et bien nous en prit! Après le départ des confrères, c'était calme dans cette vaste maison où six mois auparavant plus de trois cents jeunes se préparaient à la vie religieuse; calme et triste tout à la fois. Nous ne le sentions pas trop; l'idée du départ, du voyage au pays lointain, des sauvages que nous allions évangéliser, nous remplissait l'esprit.

Le lendemain, à 6 heures, nous étions à la chapelle pour la messe de monsieur Mathorel, 1^{er} aumônier, six d'entre nous, dans la vaste nef, quand soudain le Révérend Frère Abel, quittant sa stalle, se précipita vers nous. Le Frère portier venait de lui glisser un mot à l'oreille. "Vite", nous dit-il, "sauvez-vous, le chef de la gendarmerie est au parloir. Il ne doit pas vous voir, ni prendre vos noms, cela nous causerait des ennuis plus tard". Nous n'y avions pas pensé, mais le sursis de trois mois venait d'expirer - 6 avril au 6 juillet - "Filez", dit le Supérieur. Il ne nous en fallait pas plus pour déguerpir; nous n'avions nulle envie de faire connaissance avec la police. Nos bagages, heureusement, se trouvaient du côté opposé au parloir. Avant la fin de la messe nos malles s'empilaient chez monsieur l'aumônier, en dehors de la clôture. À son arrivée, il fut tout étonné de voir sa maison envahie, toute obstruée par une pile de malles. Après explication, très aimablement, il nous offrit un déjeuner. En attendant, nous avions dressé nos plans.

Notre navire ne quittait Le Havre que le 11 juillet. En temps normal, nous serions partis pour Paris afin de visiter la Capitale; mais en ces temps troublés, nous ne pouvions songer à passer une semaine chez nos Frères de Paris. Ils étaient espionnés sûrement, et un groupe comme le nôtre aurait tôt fait d'attirer l'attention de la police. C'est donc à la campagne, à Néant, petite paroisse à quelques lieux de Ploërmel que nous allions passer trois jours. C'était la paroisse de notre chef de file, le Frère Constantin-Marie; ses frères et soeurs nous donneraient l'hospitalité. À la petite halte de Néant, l'employé ne fit aucune remarque à la vue de la file de malles qui s'entassaient sur le quai, et nous, riant de notre aventure qui, après tout, n'avait rien de tragique, nous prîmes le chemin du hameau. Les bonnes gens nous reçurent bien, c'était temps de persécution; d'autres avaient enduré des coups en défendant leurs religieux et religieuses dans les écoles; eux feraient leur part.

Le lendemain, le Frère René-Maurice nous arrivait. Il avait été pressenti pour les Rocheuses et venait aux informations. Quand le Frère Constantin lui eut affirmé qu'il y avait une place libre sur la liste, il courut à Ploërmel demander l'assentiment du Révérend Frère Abel, puis partit pour Saint-Servan, dire adieu à sa mère. Son père, naufragé sur les bancs de Terre-Neuve, était à New-York. Un navire américain l'avait recueilli en mer. Le Frère ne devait pas le revoir; il quitterait New-York quand nous quitterions Le Havre. Nous avons donné rendez-vous à notre confrère en gare de Rennes, le 9 juillet.

Ces trois jours passèrent vite. Le matin, par des sentiers déserts, nous allions à l'église en faisant notre méditation. Puis les journées se passaient en courses. Le Frère Constantin

faisait ses adieux à tous ses amis. Le bon curé nous invita à un dîner d'adieu offert à son paroissien. C'est monsieur le vicaire qui nous fit les honneurs, le curé avait été appelé d'urgence. Cet abbé était un homme de gauche; il prônait l'obéissance à la loi et condamnait la résistance offerte aux crocheteurs par les populations catholiques. Le C. F. Constantin, par amour de la paix, ne releva pas le défi.

Le 9 juillet au matin, après avoir dit notre au revoir et notre merci aux bons fermiers qui nous avaient donné un asile dans notre détresse, nous prenions le train pour Paris. Y aller, en ces temps-là, était une aventure; mais pour nous, ce n'était que la première étape d'un plus long voyage.

Le Frère René-Maurice se joignit à nous à la gare de Rennes, tel que convenu lors de sa visite à Néant. Nous étions gais; notre sacrifice était fait; l'idée d'aller si loin, chez les Indiens du Montana, ne nous causait nul tracas. Je pensais que mes parents, qui me croyaient en route pour le Québec, le prendraient autrement; je ne les avais pas avertis de mon changement de destination; j'écrirais de là-bas. Le train s'arrêtait une heure au Mans; nous aurions préféré Chartres. Et, tard l'après-midi, nous arrivions à la gare de l'Ouest. La tante du Frère René-Maurice, avertie par télégramme, nous avait réservé des chambres dans un hôtel voisin.

Le lendemain, guidés par le Frère Urbain-Georges, qui avait enseigné à l'école St Mary's de Paris et qui connaissait bien la Capitale, nous partions d'abord pour Montmartre où nous ferions nos exercices du matin. L'avant-midi, nous passerions à la Samaritaine pour y faire quelques emplettes, puis nous nous dirigeons vers Boulogne pour y dîner chez nos Frères de l'endroit. Les rues de Paris étaient encombrées de véhicules, bien qu'il n'y eut pas encore d'autos. C'était un risque chaque fois, comprenez, qu'il fallait traverser, j'entends pour des provinciaux comme nous, car les gamins de Paris, eux, se faufilaient adroitement au milieu du trafic. Mieux valait prendre le métro, mais avec une mise en garde. Nos premiers Frères des Rocheuses, en janvier, s'y étaient aventurés et avaient failli trouver là une aventure tragique. Le Frère Charles-Henri, jeune et alerte pourtant, s'était vu fermer la porte au nez. Debout sur le quai, il avait regardé le train s'éloigner, emportant ses confrères, leur faisant du geste un signal désespéré. Ils s'arrêtèrent à la gare suivante pour l'attendre, car il n'avait pas d'argent et Paris était pour lui un labyrinthe. Un, deux, trois trains et notre homme ne descend pas. Tout à coup il sort du tunnel et saute à côté d'eux sur le quai, personne ne peut comprendre comment il a pu en sortir sans être électrocuté. On nous avertit de ne pas tenter l'expérience.

L'après-midi, ce fut la traversée de Paris d'ouest en est avec arrêt à Notre-Dame. Nous soupions à Vincennes. Le Frère Supérieur nous était inconnu; mais plus tard, son nom nous deviendrait familier: en 1909, il serait élu 1^{er} Assistant du Supérieur Général, le Frère Stanislas-Kostka. Le Frère Urbain-Georges prenait avec sa mère, madame Martin, son souper d'adieu. Ce nom me rappelle ce que me contait, il y a deux ans, le Frère Sophrone, mort depuis à Josselin. En cette année 1903, leur Frère Visiteur leur avait donné pour consigne: "Quand vous m'écrirez, adressez vos lettres à Madame Martin, Vincennes." Ainsi fut fait. À l'automne, trois sécularisés de Pont-Audénier furent traduits devant le juge d'instruction comme Congréganistes. "Non", disent-ils, "nous avons quitté

l'habit religieux à Pâques, - la Congrégation est dissoute, voici la carte que nous avons reçue du Supérieur Général; nous sommes des instituteurs privés, gagnant notre vie honnêtement.” Le juge insiste, pose questions sur questions: négations toujours! Souriant malicieusement, “J’ai ici des lettres adressées à Madame Martin; j’y lis: Bien cher Frère Visiteur, etc., etc... Signé: Frère Sophrone.” Quelle déconvenue! L’école fut fermée; les Frères expulsés; le Frère Ange-Gabriel, Visiteur averti, s’enfuit à Taunton, Angleterre. Les pauvres sécularisés que nous laissons en France passeraient tous par des transes semblables; mais la plupart s’en tireraient mieux. Nous pouvions partir heureux; à l’autre bout, les sauvages seraient moins dangereux que ces soi-disant civilisés.

Le train maritime de minuit nous conduisait droit au port du Havre où stationnait le “Gascogne”, un navire de 9000 à 10000 tonneaux. Là, dans le brouhaha de l’embarquement, nous nous trouvions mêlés à une foule cosmopolite venant de tous les pays d’Europe, gens étranges de visage et d’accoutrement. Bousculés par les matelots qui s’efforçaient d’y mettre de l’ordre, ils répliquaient dans des langues aux sons rauques. C’était un peu ahurissant, mais cela nous préparait à ce que nous devions rencontrer aux États-Unis d’Amérique.

Le départ est émouvant pour qui vogue pour la première fois: les “au revoir” criés du quai par les femmes et les enfants des marins et des parents des passagers ne font qu’accentuer ces sentiments. On regarde instinctivement le rivage s’écarter; le reverra-t-on jamais? La vie du bord nous reprend vite; il faut s’installer, prendre contact avec les compagnons de voyage. Au dîner, nous avons un Frère Dominicain en laïc et un Frère Franciscain dans sa bure. Près de nous, une douzaine de religieuses d’une Congrégation de l’Aveyron qui s’exilaient aux États-Unis, comme nous. Les marins venaient presque tous de Bretagne; beaucoup d’entre eux, anciens élèves de nos Frères.

Il n’y eut point d’aventures, ni de heurts comme en avaient connus nos jeunes confrères, en mai, à bord du “Dominium”. Nous avons l’avantage de comprendre et d’être compris, ce qui facilite bien des choses. À Paris, j’avais ressenti un certain malaise, que le voyage en mer ne fit qu’accentuer; j’eus le mal de mer plus que d’autres. Ce qui me fit dire au “garçon” de service: “Je ne mettrai plus jamais les pieds sur un navire”. - “Oh! si”, dit-il, “vous oublierez” et de fait, j’ai traversé l’Océan sept autres fois, et ai joui du voyage; mais cette fois... je fus heureux d’apercevoir les côtes de l’Amérique, le 19 juillet au matin. Point n’était besoin de passeports dans ces temps-là; ils ne datent que de la guerre 1914-1918. Mais les Américains prenaient note des hommes qui leur arrivaient pour savoir d’eux s’ils devaient débarquer au quai ou à Ellis Island. Nous n’avions nullement l’intention d’importer aux États-Unis ni idées subversives, ni maladies contagieuses. Des commissaires courtois, après avoir pris nos noms, notre pays d’origine, nos occupations et notre destination, nous déclaraient “A-I” pour l’entrée dans la libre Amérique. La statue de la Liberté et les monstrueux bateaux à roues qui sillonnaient la baie en tous sens excitaient notre attention, aussi bien que la silhouette de New-York qui, sans être ce qu’elle est devenue avec les gratte-ciels, n’en différait pas moins de celles des villes européennes.

La douane a toujours existé; elle fut sévère. Il fallut déclarer toutes nos boîtes; nous en avions une douzaine. Le Frère Anatolius-Louis, déjà malin et entreprenant, réussit à en soustraire quelques-unes plus compromettantes en les plaçant avec celles déjà examinées, pendant que les officiers, le dos tourné, examinaient le contenu des autres. Nous avions apporté, mais nous n'y tenions guère, des boîtes de poudre dentifrice, avec aussi de grandes cartes d'annonce. "Du commerce!... Vous allez payer douane pour cela". Quand le Frère Mariste, interprète, traduisit la demande au Frère Constantin: "Qu'ils les gardent, répliqua-t-il, je n'y tiens pas". Les douaniers, mis au courant de la réponse, se regardèrent et, tournant le dos s'éloignèrent en riant. Les malles prirent le chemin de la gare centrale, et nous aussi.

Le Frère Franciscain dans sa bure y était déjà et il semblait attirer l'attention des curieux. Des gens bien mis, dignes, polis apparemment, se plantaient devant lui, le reluquaient de la tête rasée aux pieds nus. Heureusement, des membres de sa Communauté vinrent le quérir et le soustraire à la curiosité induite de ces Yankees.

Nous avons eu pour compagnon sur le "Gascogne" un prêtre Sulpicien, Supérieur du Séminaire Canadien de Rome. Sa conversation nous avait beaucoup intéressés car il connaissait bien la cour pontificale. Le pape Léon XIII se mourait, laissant un nom illustre: "Qui lui succéderait? se demandait-on". Le Révérend Père consulté, nous nomma tous les "papabile" de son choix, avec les chances de chacun. Au mois de septembre, lors du Conclave, ses prévisions ne se réalisèrent pas; le choix de l'Esprit-Saint tomba sur un cardinal auquel il n'avait pas pensé; il s'était trompé. À la gare, il vint nous dire au revoir: "Dormez bien; vous vous réveillerez en gare Bonaventure". Il se trompait encore.

Confortablement assis, après avoir contemplé, au crépuscule, les beautés du bas-Hudson, Palisades et autres, je m'endormis profondément. Soudain, je me réveillai en sursaut, secoué rudement par un "brakeman". Le wagon était vide. Je me précipitai sur ma valise et bondis sur le quai où j'aperçus mes compagnons en un groupe compact, discutant à haute voix. Je me dirigeais vers eux, inquiet de la tournure des événements, quand un petit homme, s'approchant, me demanda: "Où allez-vous?" "À Montréal". - "Ne vous inquiétez pas, le train que vous avez quitté file vers l'ouest; un autre va venir se placer ici qui vous amènera à Montréal." Ce bon Franco-Américain nous rendait un fier service, car nous ne savions que faire. La gare était celle de Troy.

De nouveau sur le train, je m'endormis, n'ayant pas eu mon compte de sommeil. Lorsque j'ouvris les yeux, il faisait jour. À gauche, nous longions une falaise escarpée, à droite, un grand lac aux eaux claires avec au-delà des collines boisées. C'était le lac Champlain; mais je ne le savais pas alors. Je regardai ma montre: cinq heures! et soudainement, les roues grincèrent, le train ralentit, et stoppa devant une gare: je lus: Plattsburgh. Le nom ne me dit rien, mais il me resta en mémoire et je m'en ressouvins plus tard lorsque je le revis sur la liste du personnel, car cet automne même une école s'ouvrait là dans la paroisse St-Pierre, et nos confrères du scolasticat y viendraient pour suivre les cours de l'école normale. Moi-même, sept ans plus tard, je descendrais à cette gare pour un séjour de neuf ans au Juvénat de Plattsburgh.

Au bout du lac, la plaine du Saint-Laurent nous apparut, immense, car en Europe, on n'est point habitué à ces vastes étendues. Nous ne savions rien du pays; autrement, passant à Brosseau, nous aurions pu apercevoir, encadré par les cheminées, le noviciat de La Prairie. À sept heures, nous descendions à la gare Bonaventure où le bon frère Norbert nous attendait souriant, accueillant. "Ah! mon brave! venez par ici; nous allons prendre les "petits chars" pour nous rendre à l'école Saint-Jean-Berchmans; je reviendrai pour voir aux bagages." Le tramway en question ressemblait par sa forme aux premiers "tanks" anglais de la guerre de 1914 et il tanguait fortement; mais le trajet ne fut pas long, aucun malaise ne s'ensuivit.

À Saint-Jean-Berchmans, des confrères aimables nous attendaient, et après un bon déjeuner, ils nous montrèrent leur école. Le cher Frère Norbert nous avait annoncé l'arrivée de nos confrères à La Prairie le jour précédent. Nous avions hâte de les revoir et il fut décidé que, à quatre heures de l'après-midi, nous irions au port prendre le bateau pour La Prairie. Le Frère Norbert nous accompagnait et à mesure que nous remontions le courant nous faisait remarquer les beautés de la rive. Le Frère Ange, directeur de l'école Saint-Joseph, nous accueillit aimablement à notre arrivée et comme il faisait chaud nous offrit un verre de bière. Puis nous prîmes le trottoir en bois qui conduisait le long de la grande rue jusqu'au Noviciat. Là, nous fûmes entourés de la foule bruyante des scolastiques. Nous avons tous beaucoup à raconter, car depuis le 5 juillet nous étions allés d'aventures en aventures et ces initiés d'un jour tenaient aussi à nous montrer tous les mystères de leur nouveau "home". Je me souviens que les arbres me parurent petits, comparés aux chênes de Bretagne. Je ne savais pas alors que la "commune" cédée aux Frères en 1890 était nue, sans arbre aucun, et que son tuf n'était recouvert que d'une mince couche de terre; ce qui ne favorisait pas la croissance des arbres. L'obscurité ne nous permit pas de tout voir, mais le lendemain, il nous fut loisible de continuer notre visite et de faire connaissance des Frères employés à la Maison-mère: le Frère Ulysse, visiteur, les Frères professeurs et les Frères de travail, parmi eux des anciens de l'imprimerie de Ploërmel. Je fus heureux de rencontrer le Frère Simplicie que j'avais connu à la Maison-mère à l'hiver. Trois d'entre nous étions employés à copier des registres à la chambre du Conseil, en prévision de la persécution, et c'est lui qui nous dictait ce que nous avions à écrire. Il était alors en repos en Europe, et devait mourir en novembre à La Prairie.

L'après-midi du 21, nous prenions le train et, par Brosseau et Saint-Lambert, regagnions Montréal, car le lendemain soir, nous devions partir pour l'Ouest et nous avions à faire quelques préparatifs et à visiter d'autres écoles: Saint-François-Xavier, Saint-Stanislas, et même Saint-Edouard. Le quartier de l'Immaculée n'avait pas son apparence actuelle: les maisons étaient éparpillées dans de vastes terrains incultes.

Les deux Frères que nous devions prendre au passage à Montréal nous avaient rejoints: les FF. Hervé (Gru) et Euphrone-Marie (Baud); le Frère Hervé était le Frère jumeau du Frère Salvius déjà aux Montagnes Rocheuses.

Le soir du 22 juillet, ce fut l'adieu avant le départ pour l'inconnu. Nos malles avaient été transportées à la gare Windsor, car c'était par le Canadien Pacifique que nous devions

atteindre Saint-Paul, de Minnesota. Le frère Norbert s'était affairé pour tout arranger et même pour voir à notre confort, car, quoique nous n'avions que des billets de deuxième classe, il avait si bien gagné à notre cause un de ses anciens élèves à l'emploi de la Compagnie que nous allions voyager dans un wagon touriste à l'arrière du train, un vrai salon avec fauteuils.

Il faisait nuit à la sortie de Montréal, force nous fut de dormir en attendant l'aurore. Au réveil, nous roulions au travers de vastes forêts couvrant des collines basses. Où étions-nous? Toute la nuit nous avons remonté la vallée de l'Outaouais sans rien voir de sa beauté; nous approchions de Mattawa, où, tournant brusquement à l'ouest, nous filerions vers les Grands Lacs. En réalité, nous suivions la route qu'avaient prise les missionnaires Jésuites au XVIIe siècle pour atteindre le pays des Hurons. Ils avaient peiné en canots d'écorce, menant la vie indienne, maniant l'aviron des jours et des semaines, grim pant les sentiers de portage chargés comme mulets, couchant sur le sol, roulés dans leurs couvertures. Le danger les guettait partout: danger des rivières turbulentes et des lacs en furie, danger des Iroquois embusqués sur leur passage. Ils allaient, souffrant des intempéries, de la fatigue, peut-être de la fièvre, de l'indifférence et, parfois, de l'hostilité de leurs guides. Ces rivières que nous suivions, ils les avaient remontées; ce lac Nipissing que nous longions, ils l'avaient traversé pour atteindre le lac Huron par la rivière des Français. D'autres comme nous, avaient visé plus loin: Le Sault Ste-Marie, le lac Michigan et par delà, après portage, le Mississippi.

Nous allions confortablement installés dans un wagon luxueux, couvrant, en quelques heures, des distances qu'ils avaient parcourues en des semaines et des mois de peines et de misères. Qu'étions-nous? sinon des touristes, faisant figure de missionnaires. Mais l'esprit qui les animait, nous l'avions brûlant en nous de la même flamme. Le progrès nous permettait d'aller vite et d'être au poste plus tôt; nous saisissions l'occasion. Le temps viendrait - nous ne pouvions le prévoir alors - où d'autres missionnaires iraient plus vite encore; mais eux, comme nous, comme les missionnaires d'il y a trois siècles, n'avaient qu'un but: gagner des âmes à Jésus-Christ.

Lacs et rivières se succédaient et nous allions toujours, scrutant la carte de l'horaire pour nous renseigner, car nous ne savions rien de cette région. Seul, le Frère Hervé avait étudié la carte du Canada; il nous parlait du lac Nipissing, de la rivière des Français; il avait hâte d'atteindre Sturgeon Falls, où, disait-il, le Frère Ulysse devait fonder une école en septembre. La ville nous apparut telle que les autres, un amas de maisons de bois au centre d'une clairière dans l'immense forêt. Dans l'après-midi, nous atteignions une région plus tourmentée, aux collines rocheuses et par là arrivions vers quatre heures au Sault Ste-Marie, où nous passions du Canada aux États-Unis. Toutes les formalités de douane avaient été remplies à Montréal; il n'y en eut point d'autres.

Cependant, ici devait cesser notre privilège; le nouveau conducteur, examinant nos billets, nous fit signe de le suivre. Il fallait circuler, porteurs de nombreuses et lourdes valises, reluqués par les passagers, de la queue du train jusqu'à l'avant et nous installer dans un wagon de deuxième classe. Nous côtoyions le lac Michigan dans un pays accidenté, semblable en tout à celui de l'Ontario ouest. La nuit vint et le sommeil, peu

reposant sur ces banquettes de deuxième. Au matin, nous traversions le Wisconsin, région fertile aux grands champs de maïs, de blé, de pommes de terre. Les fermes bien construites disaient l'abondance des récoltes et le bien-être des fermiers de cette région; les villes aussi, aux rues bien alignées, aux maisons de couleurs gaies, montraient un état de développement plus poussé. À dix heures, nous entrions en gare de Saint-Paul du Minnesota, sur le Mississipi Supérieur. Il y avait escale de douze heures ici, avant de prendre pour l'Ouest les voitures de Pacifique-Nord. Le Frère Hippolyte, du voyage de février, nous avait écrit: "Allez chez les Petites Soeurs des Pauvres et chez les RR. PP. Maristes." Des voitures attendaient à l'extérieur de la gare - l'heure des taxis n'avait pas encore sonné - les conducteurs empoignèrent nos valises et, voyageurs et bagages roulèrent vers l'hospice des vieillards, sis sur la rive escarpée du fleuve. Les religieuses nous reçurent de très bonne grâce: toutes étaient Françaises; l'une d'elles, de Bretagne, avait son frère chez nous, quelque part dans les Côtes-du-Nord. Après un copieux repas, on nous fit passer dans les salles des vieux et des vieilles gens de toute race, échouées là après avoir tenté fortune. Je me souviens d'un vieux Français, soldat chercheur d'or, qui, tout heureux de rencontrer des compatriotes ne nous lâchait point.

Un des Pères Maristes nous amena chez eux au presbytère de la paroisse française de Saint-Paul, où nous devions souper; l'accueil fut des plus chaleureux.

Mais le temps passait; bientôt, il fallut se rendre à la gare où notre cheval à vapeur piaffait impatient de s'élancer vers l'ouest; nous l'étions aussi; il nous tardait d'arriver au but de notre voyage. C'était la nuit. Lorsque je me réveillai nous entrions en gare de Fargo à la limite est du Dakota-Nord. Bâtie dans la grande prairie, la ville alignait ses rues larges et poussiéreuses, bordées de maisons de bois; une première vue sur l'Ouest du pays. Toute la matinée, le train fila des heures durant, coupées d'arrêts courts et très rares, et à midi, nous gagnions Bismarck sur le Missouri, nom caractéristique de l'apport allemand dans cette région. Entre Fargo et Bismarck, nous avons trouvé des champs enclos au milieu de la vaste plaine; champs de blé à la paille courte en cet été sec de 1903; mais plus nous avançons, plus la prairie devenait déserte. Le comble fut atteint lorsque la voie s'engagea dans les "Mauvaises Terres", terrain tourmenté aux monticules coniques, séparés par des ravins profonds: terres inutiles à l'homme.

La vaste étendue de ces plaines, courant à perte de vue de tous les côtés, paysage monotone à l'extrême, nous donnait l'impression pessimiste d'être perdus dans cette immensité: un sentiment de crainte sourde. Les plaines nues du Montana où nous arrivions tard dans l'après-midi n'amenderaient en rien notre état d'esprit. C'est qu'il n'y avait rien à voir et nous rêvions. Cependant, vers le soir, nous atteignons la rivière Yellowstone que suit la voie du Pacifique-Nord pour atteindre les Rocheuses. Là, au moins, nous trouvons un peu de verdure: des liards, des saules, des buissons d'aubépines, et sur les plaines, nous pouvions voir les "cowboys" rassemblant leurs troupeaux de boeufs ou de chevaux sauvages, tournant autour de leurs bêtes à toute allure dans des nuages de poussière. Mais très vite l'obscurité vint voiler à nos yeux ce spectacle nouveau alors, mais auquel nous nous accoutumerions dans les années à venir.

Le matin, au réveil, nous étions dans les collines mi-boisées qui forment les contreforts des Rocheuses. La voie montait; les locomotives - nous en avions deux pour l'ascension des monts - soufflaient sous l'effort. Nous ne suivions pas le fond de la vallée mais la longions à mi-côte. Je regardais en-bas, un peu effrayé, comme pris de vertige à la vue de ces profondeurs; si un accident arrivait, quelle dégringolade. Ayant vécu en plaine, je n'étais pas accoutumé aux hauteurs. Pourtant je regardais par la fenêtre, comme médusé par la scène qui m'effrayait, au fond, mais que je voulais voir. Tout à coup au travers de la vallée, j'aperçus un pont jeté d'une montagne à l'autre, très grêle à distance et d'apparence si peu sûre, qu'instinctivement je pensai: j'espère que nous ne passerons pas là-dessus!... J'avais à peine esquissé cette idée que j'aperçus une de nos locomotives, puis l'autre, s'engageant dans une vaste courbe sur ce pont qu'il me semblait s'écraserait sous leur poids: le pont Livingston, le plus merveilleux de toute la région. Perché sur ce passage étroit, entre ciel et terre, je ne me sentais point en sûreté et fus tout heureux de rejoindre la colline opposée. C'est ce pont, que trois semaines plus tard, un bandit devait essayer de dynamiter pour se venger de la Compagnie qui ne voulait pas lui verser la somme qu'il réclamait. Pendant des semaines et des mois il se montra menaçant, évitant tous les pièges de la police qui le surprit enfin dans son repaire; nous étions dans le Far West.

Bientôt, par Bozeman, nous atteignons le Missouri, ici, dans son cours supérieur, un torrent de montagne aux eaux tumultueuses et claires, roulant en écume sur un fond rocheux, bien différent du fleuve aux eaux grises et paresseuses, coulant parmi des bancs de sable, que nous avons traversé à Bismarck. À Helena, la capitale du Montana, nous atteignons le sommet des Monts; il était midi.

Midi! ceci me rappelle que la faim me tenaillait. Le Frère Norbert nous avait munis d'amples provisions au départ de Montréal. Il nous en restait à Saint-Paul; quelle quantité? Personne n'en avait fait l'inventaire, je suppose. Nous pensions en avoir suffisamment pour le reste du voyage. Les Pères Maristes, habitués aux distances, nous avaient offert d'emplir notre garde-manger. On les avait remerciés. Passé Fargo, nous étions aperçus que la nourriture manquait et depuis vingt-quatre heures, nous n'avions rien pris: à l'heure des repas, c'était une vraie torture. Le bon Frère Constantin, boursier d'occasion, traduisait en francs les dollars qu'on lui demandait; effrayé du coût, il n'osait faire la dépense. De temps à autre, le vendeur passait nous criant ses denrées: sandwiches, fruits, chocolats, un vrai supplice de Tantale. Le bon Frère ne put jamais se décider à acheter si cher. Arrivés à Saint-Ignace, il remettrait au R. P. Jésuite toute une liasse de dollars que ces bons Pères nous avaient envoyés pour les dépenses du voyage. Son inexpérience nous avait fait goûter aux souffrances des missionnaires d'autrefois; mais nous arrivions à la mission mi-morts de fatigue et de faim.

De Helena, nous n'avions qu'à descendre le versant ouest des Rocheuses aux montagnes rugueuses mais boisées, aux vallées profondes où coulent des "creeks" aux eaux claires, cascasant par-dessus les roches de leurs lits. Le pittoresque nous échappait quelque peu. De par la fatigue et la faim, "Ventre affamé n'a pas d'oreilles", a dit le proverbe, et je pourrais ajouter "ni d'yeux". L'arrivée à Hell-Gate, la Porte de l'Enfer, ainsi nommé par les trappeurs et les prospecteurs qui ne pouvaient franchir cette passe,

coupure perpendiculaire dans le roc vif où les eaux de la rivière encaissée dans un chenal étroit, bondissent et retombent en vagues successives toute blanches d'écume, réveilla quelque peu notre attention. La Compagnie ferroviaire avait dynamité un passage dans le roc vif de la falaise et nous roulions vite à mon gré, entre le rocher abrupte et le torrent furieux. Au sortir du canyon, nous entrions dans le Missouri où des Indiennes, quelques-unes portant leur papoose dans les plis de leur châle, montèrent dans le wagon. Nous regardions curieusement ces gens que nous venions, de si loin, évangéliser. Elles descendirent à la gare d'Arles et quelques minutes plus tard nous stoppions aussi en gare de Ravalli, notre terminus.

Sur le quai de la gare, le Frère Bruno et le Frère Salvius nous attendaient avec notre futur professeur, le R. P. Arthuis, s.j. et M. de Pommyers, un scolastique français de la Compagnie de Jésus. Des voitures, derrière la gare, étaient là pour transporter voyageurs et bagages. Par un chemin montant bordé de précipices, nous grimpâmes la colline du haut de laquelle, sur un fond de hautes montagnes, se détachaient l'église et les maisons de la mission, à quatre milles plus bas. Nous étions enfin au but tant désiré, à la mission Saint-Ignace des Têtes-Plates, des Pend-d'Oreilles ou Kalispells.

ORÉGON

Avant d'aller plus avant dans mon récit, je crois bon de donner d'une façon succincte une idée de la région où nous venions d'arriver. Rien n'en était connu avant le XIX^e siècle: seules les tribus indiennes erraient dans ces solitudes. C'est en 1793 qu'Alexander McKenzie découvrit le fleuve Columbia dans sa partie supérieure; découverte qui lui donnait accès à un vaste territoire de 375,000 milles carrés: l'Orégon. Le fleuve coule, dans la direction nord-sud, au milieu d'une vaste plaine, grossissant en volume à mesure qu'il reçoit, par ses nombreux affluents, les eaux des Monts Rocheux à l'est et celles des Monts Cascades à l'ouest. Une merveilleuse artère de pénétration commerciale pour la Compagnie du Nord-Ouest! Des comptoirs habilement dispersés le long de son cours y amenaient tout le commerce des fourrures, et il n'y avait guère à craindre la compétition, car là-bas, sur les grandes plaines, les Sioux, les Pieds-Noirs, les Corbeaux, les Cheyennes résistaient farouchement à toute pénétration blanche: la porte était verrouillée contre les Américains.

Cependant, à Washington, le Président Jefferson qui venait d'acheter de Napoléon le territoire de la Louisiane qui donnait droit de possession jusqu'aux Rocheuses, avait l'intention de pousser éventuellement ses conquêtes jusqu'au Pacifique. En 1804, il envoyait Lewis et Clarke explorer la région; le résultat de leur expédition fut l'établissement d'Astoria, à l'embouchure du Columbia, un entrepôt de la "Pacific Fur Co." (1811). Y aurait-il rivalité entre deux compagnies de fourrures dans l'Orégon? La guerre de 1812-1814 amena la reddition d'Astoria, deux ans seulement après sa fondation; une frégate anglaise était venue jeter l'ancre dans l'estuaire à portée de canon: la Compagnie Anglo-Canadienne demeurait seule en Orégon. Tout ce que les Américains purent obtenir au traité de paix fut la permission pour leurs ressortissants de s'établir librement sur le territoire.

Les gens d'Astoria, Américains et Canadiens français de la Compagnie d'Astor, se fixèrent dans la vallée fertile et douce de climat qui longe les Monts Cascades, à l'ouest. D'autres Canadiens, tranfuges de la Compagnie, fatigués de leur vie d'aventures, se joignirent à leurs compatriotes et bientôt des villages semblables à ceux des bords du Saint-Laurent, s'élevèrent sur les rives du bas-Columbia. Il y manquait cependant l'église si chère aux Canadiens, et surtout le prêtre pour y dire la messe, y administrer les sacrements. Des demandes furent envoyées à la Rivière Rouge, mais Monseigneur Provencher était lui-même à court de prêtres; les requêtes furent expédiées à Québec où Monseigneur désigna les abbés François Blanchet et Modeste Demers pour la lointaine mission: le problème était de s'y rendre. Fort heureusement, depuis 1821, John McLaughlin régnait en Orégon où son autorité était incontestée. On l'a surnommé le "Père de l'Orégon". Né à la Rivière-du-Loup, Québec, petit-fils d'un émigré d'Irlande du Nord, par sa mère, Dame Fraser, il s'imposait à tous par sa largeur de vue, sa droiture, sa bonté: Méthodistes, Américains ou Catholiques canadiens-français le trouvaient

également secourable. Quant aux Indiens, il les avait si bien gagnés que tout homme se réclamant de lui pouvait voyager, même seul, en toute sécurité, dans les parages.

Mis au courant du dilemme par les Catholiques, il décida que les deux prêtres voyageraient aux frais et sous la protection de la Compagnie. Les deux abbés s'embarquèrent donc à Lachine pour leur long voyage de 5,000 milles, jusqu'aux abords du Pacifique. En octobre, ils atteignirent les Rocheuses et commencèrent la descente du grand fleuve, coupée d'arrêts aux comptoirs; première escale à Okanogan Bend. Il y avait là un bon nombre de canadiens et il fut décidé qu'on aurait la messe: la première dite en Orégon, 14 octobre 1838. Ces gens pleuraient de joie tellement leur bonheur était grand d'assister à la messe après en avoir été privés si longtemps.

Les deux prêtres, auxquels d'autres recrues vinrent se joindre d'année en année, firent un bon travail parmi les Canadiens et les Indiens. M. McLaughlin, anglican jusqu'alors, embrassa le catholicisme en 1842. Ceci n'était pas de nature à plaire aux Méthodistes américains; au point de vue religieux, ils haïssaient le catholicisme; au point de vue national, ils savaient que seule une colonisation intense d'Américains de leur secte pouvait amener l'annexion aux États-Unis. Jason et Lee allèrent dans l'est recruter des colons. Leurs efforts furent couronnés de succès; 900 colons en 1842 et 3000 en 1843 traversaient les Monts par ce chemin devenu célèbre depuis sous le nom d'"Orégon Trail". Cet afflux devait amener l'annexion recherchée; en 1846, la frontière entre les États-Unis et le Canada fut fixée au 49° de latitude Nord. Les Anglo-Canadiens perdaient tout l'Orégon. Mais, malgré l'antagonisme violent parfois des Méthodistes et des Presbytériens, les catholiques se cramponnaient au sol. En 1845, François Blanchet était nommé archevêque d'Orégon City, et son propre frère, Magloire Blanchet, évêque de Walla Walla; en 1847, Modeste Demers qui évangélisait l'île de Vancouver, devenait le premier évêque de Victoria.

Loin de ce centre catholique des bords de l'Océan, un autre groupement se développait, à la même époque, aux pieds des Rocheuses. Vers 1815, un groupe d'Iroquois venus de Caughnawaga, près de Montréal, s'étaient installés chez les Têtes-Plates, probablement des chasseurs-trappeurs de la Compagnie du Nord-Ouest que la vie sauvage avait repris. Ces gens parlaient souvent à leurs hôtes du vrai Dieu, de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère, de l'église et de ses rites, des Robes-Noires qui en sont les ministres. Si bien que ces sauvages s'éprirent de l'idée d'avoir des prêtres parmi eux pour leur enseigner la religion. Mais, Montréal était très loin. Au cours d'une tournée de chasse aux bisons sur les grandes plaines au-delà des Rocheuses, ils apprirent de traiteurs blancs qu'il y avait des prêtres à Saint-Louis de Missouri. La distance était moindre, mais le voyage serait dangereux, car les Pieds-Noirs et les Sioux, leurs ennemis barraient la route. Les Têtes-Plates résolurent de tenter l'aventure.

Quatre guerriers partirent en 1831 et atteignirent le but, après des mois de fatigue: deux moururent à Saint-Louis, après avoir reçu le baptême; les deux autres reprirent le chemin du retour. On ne les revit jamais plus.

La tribu attendit longtemps et finalement expédia deux émissaires à la Rivière Verte, en 1834, pour s'enquérir du sort de leurs guerriers. Bientôt Red Feather et Little Chief revenaient en hâte pour annoncer l'arrivée des hommes de la prière. C'étaient Whitman et Spalding, ministres protestants, qui, ayant entendu dire à Saint-Louis que les Têtes-Plates demandaient des missionnaires, venaient s'offrir à la tribu. Grande fut la joie au campement à leur arrivée! Mais, les Iroquois se méfiaient; ils questionnèrent: Non, ces gens-là n'obéissent pas au Pape; ils ne disaient pas la messe, n'honoraient pas la sainte Vierge et surtout, ils étaient mariés; leurs femmes les accompagnaient. "Ce ne sont pas les Robes-Noires dont nous vous avons parlé," dit le questionneur aux gens de la tribu; "il ne faut pas les accepter ici". Les ministres et leur suite furent éconduits.

Déçu, après avoir vécu un grand espoir, le vieil Ignace prit avec lui ses deux fils, vigoureux adolescents, et partit pour Saint-Louis. Il parlait français et quelque peu anglais; il put s'expliquer près de l'évêque qui lui promit son aide. Ignace fit baptiser ses deux fils et tous les trois remplirent leurs devoirs religieux avant de repartir. Mais les prêtres étaient rares à Saint-Louis comme à la Rivière Rouge; le ministère local les happait tous.

Après dix-huit mois d'attente, ne sachant que penser, Ignace prit avec lui trois guerriers des Têtes-Plates et un des Nez-Percés pour aller aux nouvelles. Il ne fut pas heureux cette fois. Le petit groupe s'avancait dans la plaine en compagnie d'un groupe de marchands, quand 200 Sioux leur barrèrent la route. La tribu venait de signer un traité de paix avec les Blancs; ceux-ci pouvaient passer, les autres, non. La lutte fut rude, bien qu'inégale; accablés par le nombre, les cinq périrent, mais après avoir occis quinze de leurs adversaires.

En 1839, la nouvelle du désastre parvint à la tribu. Attristés mais non découragés, voulant des prêtres à tout prix, Jeune Ignace et Pierre Gaucher partirent pour Saint-Louis. Ils auraient pu, sans danger, trouver des prêtres au Pacifique, mais ils ignoraient tout de cette chrétienté. À Saint-Louis, les choses avaient marché; le Père De Smet avait été désigné par son Supérieur pour un voyage d'exploration aux Rocheuses. Pierre Gaucher partit en hâte pour annoncer la bonne nouvelle à la tribu. Ignace attendit pour accompagner le Père au printemps.¹

Le Père De Smet fut reçu comme l'envoyé de Dieu: il dit la messe, instruisit les Indiens tout l'été et, satisfait de tout ce qu'il vit, reprit avec un Belge rencontré par là, le chemin du retour, visitant les Corbeaux, les Pieds-Noirs, les Sioux qui le respectaient à cause de sa Robe-Noire et du grand crucifix qu'il portait sur la poitrine.

L'année suivante, il était de retour avec les PP. Point, Mengarini et trois Frères de travail pour fonder la Mission de Sainte-Marie des Têtes-Plates, dans une magnifique vallée des Monts de la Racine Amère. Pendant que les autres travaillaient à la construction et à l'aménagement du site, le Père De Smet partit pour le Fort Colville, en haut du fleuve Columbia, où le bourgeois lui donna toutes les semences en culture. À

¹ Cet Indien vivait encore en 1903.

l'aller et au retour, le Père visita les tribus qui toutes demandaient des Robes Noires. L'une d'elles, où résidait un Canadien français, connaissait déjà les éléments de la religion. À mesure qu'arrivaient les missionnaires, des églises étaient construites et les peuples gagnés à Jésus-Christ. Plus au sud, les tribus touchées par les Presbytériens, se montrèrent moins sympathiques à l'abord.

Il y eut des moments pénibles dans l'Orégon de l'Ouest où les Méthodistes se montraient haineux, et où la ruée vers l'or de la Californie (1850) vida le pays de la majorité de ses Catholiques. Plus tard, après 1860, aux Montagnes Rocheuses, les chercheurs d'or, gens sans foi ni loi, envahirent la région, scandalisant les Indiens par leurs excès.

Après la Guerre de Sécession (1861-1864), le Gouvernement des États-Unis intensifia sa poussée vers l'Ouest pour subjuguier les Indiens, les enfermer dans des Réserves et donner ainsi de l'espace aux colons blancs. Tous les généraux de cavalerie qui s'étaient distingués dans la guerre contre le Sud: Terry, Sheridan, Custer, furent envoyés sur le front Sioux. Il y eut de vraies batailles rangées où les Blancs ne furent pas toujours vainqueurs. En 1876, le général Custer s'étant aventuré trop loin du gros de l'armée, fut cerné par les Sioux de Sitting Bull et les officiers et les hommes de troupe de son escadron furent exterminés jusqu'au dernier. Sitting Bull livra son dernier combat en 1891; il y périt, défait par le général Miles et tout entra dans l'ordre. Les Réserves furent circonscrites et les Indiens se résignèrent, bien que de mauvaise grâce, à s'y laisser enfermer. C'est le président Grant, l'ancien général en chef des armées de l'Union, qui fixa le statut de ces Réserves. Un agent les gouvernait, pour voir au bien-être des Indiens et au paiement de l'indemnité qui leur était due; il devait en outre écarter toute intrusion des Blancs. Quarante Réserves entièrement catholiques auraient dû être gouvernées par des agents de leur foi. Huit seulement des Agences, dont celle des Têtes-Plates, furent attribuées aux Catholiques; les autres furent confiées à des Méthodistes, des presbytériens et autres sectes protestantes. Le Président, un Méthodiste, en donnait un tiers aux ministres de sa secte: 80,000 Indiens catholiques étaient ainsi lésés. L'Agent n'est pas populaire; il est le représentant du conquérant, de l'opresseur. Les Indiens se groupent autour des Missionnaires, Blancs d'Europe, plus sympathiques du fait.

La Réserve a rendu le travail du missionnaire plus facile; l'Indien n'est plus nomade; on peut dès lors construire des églises, des écoles, des résidences, enclorre des prairies et des champs, élever des bestiaux, des chevaux et autres animaux domestiques. La Mission peut ainsi devenir, en grande partie, indépendante de l'aide extérieure toujours aléatoire. Pour les écoles indiennes, une quête se fait chaque année dans les églises catholiques des États-Unis; une riche héritière de Philadelphie, Mlle Drexel, a consacré sa fortune au soutien des écoles de Noirs et d'Indiens, puis s'est faite religieuse dans une congrégation vouée à l'instruction des Noirs. Le gouvernement est laïque et n'aide pas; il a ses propres écoles à l'Agence.

Nous étions au Montana, un des États de la Grande République Américaine, la 4^e en superficie, d'une étendue égale aux deux tiers de la France, mais dont la population

n'était en 1903 que de 240,000 habitants, ce qu'ont actuellement en 1965, Winnipeg, au Canada, Bordeaux en France.

Avant, 1840, il n'y avait comme Blancs, dans ce pays, que les trappeurs, population non-résidente, allant des Comptoirs du Columbia ou du Mississipi, aux terrains de chasse et retour.

Vers 1860, vinrent les chercheurs d'or qui parcoururent les montagnes du sud-ouest de l'État, à la recherche du métal précieux: population flottante, allant d'un "guich" à l'autre, bâtissant des villes et des villages, puis les abandonnant pour aller vers des places plus promettantes... Cent villes et villages fantômes parsèment ces déserts de roches aux maisons croulantes ou effondrées, repaires des serpents à sonnettes, des hiboux, des coyotes. En 1951, je rencontrais à Jersey, un Jésuite américain de la région de l'Ouest. "D'où venez-vous?" lui demandai-je. "Du Montana" - "Du Montana! Ça me connaît; j'ai vécu par là. De quelle localité êtes-vous?" - "D'une ville qui était et qui n'est plus: Morrsville; ville fantôme de 30 habitants actuellement."

Les placers s'épuisèrent et les prospecteurs aux abois entendirent qu'il y avait de l'or dans un guich qu'ils dénommèrent "La dernière place". Une ville s'y éleva qui s'est appelée Helena et est maintenant la capitale du Montana, après deux autres qui ont disparu de la carte. Sa rue principale court au fond du vallon, là où autrefois, les prospecteurs ramassaient le sable doré à pleines mains.

Non loin de là, au sud, près d'un placer que travaillaient des prospecteurs, s'élevait une colline solitaire rugueuse et nue à laquelle nul d'entre eux ne portait attention. Le placer épuisé, tous partirent. Mais, un Irlandais, M. Daly, plus avisé, jeta son dévolu sur cette butte étrange, une butte de minerais de cuivre que la venue du chemin de fer, vers 1880, lui permit d'exploiter. Il devint l'un des hommes riches de son temps. La ville de Butte donne le tiers du cuivre produit aux États-Unis.

Dans la vallée du Missouri, Great Falls, et dans celle de la Yellowstone, Billings totalisent entre elles deux, 100,000 habitants. Mais la population actuelle de l'État (711,000 h.) n'atteint pas celle de Baltimore (800,000 h.) C'est peu pour un aussi vaste territoire, un pays vide encore, mais moins qu'il l'était à notre arrivée en 1903, et moins surtout que la Réserve Indienne où nous venions demeurer.

La mission de Saint-Ignace avait été fondée en 1854, à l'extrémité sud d'une vaste plaine séparée de la vallée du Jocko par des collines basses et nues. À l'est, s'élève le dernier échelon du massif des Rocheuses, une chaîne de pics variant de 8,000 à 12,000 pieds, boisés, sauf au sommet où le roc affleure, avec ici et là des taches de neige même en été. De chaque gorge, aux flancs des monts, bondissent des torrents aux eaux claires et glacées, qui traversant la plaine vont se jeter à l'ouest dans la branche du fleuve Columbia appelée "Lewis and Clarke's Fork" du nom des deux explorateurs qui l'avaient descendue pour se rendre en Orégon. Ce grand cours d'eau sort du lac Tête-Plate qui longe la plaine au nord. À l'ouest, au-delà du fleuve, s'étalent à perte de vue de hautes collines boisées, premiers éléments de la chaîne de la Racine Amère.

Ce territoire appartenait à la tribu des Pend-d'Oreilles, mais le gouvernement américain avait décidé d'en faire une réserve pour les tribus de la région: Kootenais, Pend-d'Oreilles, Têtes-Plates. Ces derniers habitaient alors une vallée fertile au-delà du Missouri. Longtemps ils résistèrent aux pressions du pouvoir, mais enfin, vers 1870, le chef Arlee et un groupe de guerriers vinrent s'établir dans la vallée de Jocko où les Pères Jésuites leur construisirent une église et une école. Le grand chef Charlot résista longtemps, mais enfin céda et quitta la Racine Amère pour se joindre au reste de la tribu au Jocko. L'agent de la Réserve s'installa parmi eux pour surveiller de près ces éléments revêches.

Lors de notre arrivée, en 1903, les Pères et les religieuses Ursulines de la "vieille mission", comme on l'appelait alors, avaient rallié Saint-Ignace. Au Jocko, il n'y avait plus qu'une chapelle de secours où un Père allait dire la messe chaque dimanche et fête.

Le village de Saint-Ignace est beaucoup plus central que la "vieille mission" et du point de vue économique, bien plus favorable. Les Pères y ont une vaste ferme où ils cultivent le blé, l'avoine, les pommes de terre; et une prairie d'un mille carré où ils produisent le foin dont ils ont besoin en hiver pour leurs troupeaux. Car, en plus des animaux de la ferme, ils ont, errant sur la vaste plaine, 4000 bestiaux, 700 chevaux et des centaines de porcs. Cet élevage leur permet de subvenir aux besoins de la mission et de l'école gratuite, et aussi de venir au secours de la lointaine Alaska.

En 1854, la mission avait commencé humblement: en 1903, on montrait encore la cabane en bois rond qui servait, en ces débuts, de résidence et de chapelle. Très tôt, grâce au savoir-faire des Frères de travail, une scierie hydraulique avait été installée près de la rivière, la "Mission Creek", ce qui permit de construire une maison plus confortable et une église. Avec le temps, grâce à un meilleur état financier, une troisième étape dans la construction avait donné la résidence actuelle qui abritait au début le scolasticat, une école pour les garçons et une église en briques non encore achevée lors de notre arrivée. Un Frère italien, cuisinier de son métier, s'était révélé peintre de talent et devait la décorer. Nous allions à la messe au sous-bassement. L'école de garçons n'existait plus: un incendie, allumé, pense-t-on, par un élève qui voulait un long congé, l'avait rasée complètement. Elle ne fut pas reconstruite: les scolastiques quittaient pour aller à Spokane; leurs locos servirent désormais d'école.

Les Soeurs de la Providence de Montréal avaient, à l'ouest, un établissement aussi vaste que celui des Pères. Ces religieuses étaient venues par mer, jusqu'à Portland, et de là, à cheval par Walla Walla, De Smet, et au travers de la chaîne de la Racine Amère jusqu'à Saint-Ignace. Une de ces premières missionnaires vivait encore en 1903.

Les Soeurs Ursulines, autrefois de la "vieille mission" au Jocko, s'étaient établies au sud, sur le chemin de la gare. Les deux communautés se partageaient les élèves.

Le Supérieur de la mission, à notre arrivée, était le Père Van Gorpe, Flamand d'origine. On le disait administrateur habile. Il était économiste général des missions, ce qui semble

indiquer qu'il s'y connaissait en affaires. C'était un homme digne, haut de stature, plutôt silencieux et froid d'attitude, mais aimable au demeurant. Distrain aussi parfois, paraît-il, probablement quand il ruminait quelque problème financier. Ne le vit-on pas, un jour, revenir à sa chambre après avoir fait plusieurs milles en voiture sur le chemin de la "vieille mission", où il allait dire la messe du dimanche, pour chercher sa pipe; car c'était un grand fumeur comme tous ceux de sa race. Un Père, passant près de la chambre, vit la porte entrouverte, y entendit du bruit, et surpris, la poussa pour y regarder. Le Père Gorpe était là ouvrant et fermant avec fracas les tiroirs de son bureau, fouillant parmi ses paperasses. "Oh! Père, je vous croyais parti!" - "Je suis revenu; j'ai perdu ma pipe." Dérisonne-t-il, pensa le Père, puis il hasarda: "Celle que vous avez à la bouche?" Le Père Supérieur se raidit, tâta de la main, rougit et précipitamment regagna sa voiture.

Le Père d'Aste, originaire de val d'Aoste, dans les Alpes, avait quarante ans de missions à son acquis; un vieillard aimable et doux, père spirituel de la communauté. Rien du Jansénisme que nous avons connu durant nos années de formation chez cet homme. Curé de Helena aux mauvais jours des chercheurs d'or, voleurs, brigands, meurtriers, avant de devenir le missionnaire des Têtes-Plates; les peccadilles des chers Frères ne l'effarouchaient pas. Il nous dirigeait d'une façon toute paternelle.

Le Rév. Père Post, nom d'emprunt pour obvier à la difficulté d'orthographe et de prononciation du vrai nom luxembourgeois. Un homme calme, retiré, prédicateur, avec le Père d'Aste, dans l'idiome Kalispel, d'un sermon inintelligible que nous avons à subir chaque dimanche pendant vingt minutes avant d'avoir le nôtre en anglais.

Le Père McMillan, un Écossais-Américain converti au catholicisme, père ministre; plutôt distant et froid d'allure; photographe à ses heures.

Le Père Arthuis, français, originaire d'Ancenis, complétait l'équipe: un homme calme et instruit, qui serait notre professeur durant l'année.

Les Frères de travail étaient nombreux dans un établissement de cette importance. Parmi les plus âgés, vieillis dans le harnais, on distinguait: le Frère Régis, un Niçois qui s'occupait du parterre; le Frère Campopiano, encore actif, quoique âgé, maître menuisier et chef de scierie; le Frère Occhiens, Italien comme le précédent, achevait ses années de dur labeur; il radotait un peu et nous égayait par ses récits abracadabrants; il y croyait. Homme d'âge moyen, le Frère Lachner, un Allemand du type prussien, sec et cassant, s'occupait de la fournaise et de la plomberie. Le Frère Géraudi, Italien, veillait au jardin et au verger, nous donnant fruits et légumes tout au long de l'année. Un Frère américain, plus jeune, Frère Mc Dermott s'adonnait aux travaux de l'intérieur.

Des ouvriers venaient en aide à ces bons Frères, gens de tout acabit... Le vieux Tom, un Irlandais, de son vrai nom Thomas Power, autrefois chercheur d'or, avait amassé, puis perdu au jeu, quantité de cette poussière précieuse sur les placers du Montana, au cours de sa longue vie; il s'employait à de menues besognes. Un vieux drôle qui en avait à compter dans sa "brogue" pittoresque du pays de Cork, Joe Cavannagh, ancien élève des Frères Chrétiens à Dublin, savetier de son métier, laitier soir et matin, homme plein

d'humour, mais inconstant, allant d'une mission à l'autre entre deux beuveries. À la cuisine, deux Chinois nous préparaient les repas depuis le départ du cuisinier-peintre. Un jeune Indien, Joe Ninepipes, s'était donné à la mission et y rendait quelques services. Nous avons peu de rapports avec les ouvriers de la ferme et les cowboys: blancs, métis, Indiens. Le tout formait un groupe hétéroclite où l'Europe, l'Asie et même l'Amérique étaient représentées.

Nous arrivions dans cet amalgame, un groupe de Bretons, pour y passer une année préparatoire à l'oeuvre qu'on voulait nous confier. Nous étudierions l'anglais, langue dans laquelle nous devons enseigner, et nous observerions les scolastiques Jésuites à l'oeuvre près de nous, enseignant et surveillant leurs élèves métis et Indiens: Têtes-Plates, Pend-d'Oreilles et Iroquois mêlés de Cris évadés du Canada après quelques échauffourées avec la Police Montée.

Le voyage nous avait soudés en un tout homogène, et dès l'abord, nous avons compris que nous serions heureux: nous nous estimions et nous aimions. Nos rapports mutuels s'avéraient aisés, la joie fusait partout.

Le C. F. Bruno, Supérieur et Directeur principal du District appelé: des Saints-Anges, que j'avais connu lors de mon entrée au Juvénat de Saint-Gildas-des-Bois où il était professeur. En 1899, il avait été nommé à Sainte-Anne-d'Auray où les Supérieurs l'avaient cueilli pour Les Rocheuses. Homme gai en compagnie, il nous déridait par ses histoires comiques, faits insignifiants, glanés au cours de sa vie d'enseignant, contés avec brio et une mimique très expressive. Il commençait à étudier l'anglais à trente-huit ans. Eut-il débuté jeune, avec son talent d'imitation, il l'aurait parlé à la perfection. Il fallait le voir contrefaire le vieux Tom ou Napoléon, le factotum des Soeurs de la Providence; c'était impayable: paroles, gestes, tout y était. Il nous aimait beaucoup, maintenant dans le groupe une vie religieuse intense par ses paroles et ses exemples.

Le C. F. Constantin-Marie était âgé de trente-deux ans, le seul, avec le C. F. Bruno, de voeux perpétuels: il fallait alors attendre dix ans. Après quelques années d'enseignement et un service militaire de quelques mois passés en majeure partie à l'infirmerie du régiment et une cure à Vichy, il avait été réformé, puis placé au scolasticat de Josselin en 1898 et à celui de Ploërmel en 1899. Nous l'avions eu comme professeur durant l'année 1902-1903. C'était un homme d'un jugement parfait, d'une grande droiture, d'une piété tendre et forte, dévot à la Sainte Vierge, un modèle dans la communauté, un conseiller sage et prudent. Il était royaliste en politique, partisan des Naundorff, descendants, disait-il, de Louis XVII échappé de la prison du Temple. Il pouvait discourir des heures sur le sujet. Nous avons exploité ce penchant parfois au scolasticat quand nous voulions un dérivatif à la leçon d'histoire et il tombait invariablement dans le piège.

Au-dessous de ces deux Frères plus âgés, s'étageaient dans la vingtaine, le Frère Urbain-Georges de la province de Normandie, professeur plusieurs années dans nos écoles de Paris, dont il parlait l'argot à la perfection; le Frère Alarius, professeur de la quatrième classe au scolasticat, homme calme, maladif qui devait mourir l'année suivante miné par la consommation; les deux Frères Gru, Salvius et Hervé qui avaient enseigné

quatre ans au Canada et nous en parlaient avec enthousiasme, tous deux musiciens, de qui nous aurions nos premières leçons de musique instrumentale.

Puis venaient les moins de vingt ans dont trois, les Frères Euphrone-Marie, René-Maurice et Euchariste-Louis avaient un an de placement. La persécution s'était abattue sur eux, et soudain ils s'étaient trouvés en pleine tourmente, des êtres traqués, opérant sous des déguisements. Ils pouvaient se donner des airs de vétérans, raconter leurs faits et gestes.

Quant à nous scolastiques sortants, les FF. Anatolius-Louis, Oswald-Joseph, Cyprius-Célestin, gens sans histoire, nous nous contentions d'être heureux dans le présent: notre aventure religieuse et missionnaire au pays des Rocheuses nous plaisait fort, et l'avenir nous emplissait d'espoirs.

Nous venions aux Rocheuses en missionnaires pour éduquer et instruire les jeunes Indiens des diverses tribus; une année de préparation nous était octroyée; nous la passerions à Saint-Ignace. Mais comme je l'ai insinué déjà, nous avons choisi l'exil lointain, pour sauver notre vocation et vivre notre vie religieuse en pleine liberté. La loi Waldeck-Rousseau et les décrets Combistes subséquents supprimaient l'état religieux en France. Les Frères avaient troqué leur habit religieux contre le complet laïque; ici, nous portions notre soutane au milieu de peuplades qui aimaient les "Robes Noires". Vivre en communauté était, là-bas, de par la loi un délit passible de peines correctionnelles; les Frères étaient épiés, la police mandatée pouvait envahir leurs maisons, y chercher des objets compromettants; un crucifix de profession, un exemplaire des Règles trouvés dans une chambre étaient pièces à conviction. À la mission, nous pourrions en toute liberté pratiquer publiquement nos Constitutions, vivre nos vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, mener la vie commune. Nous étions bien dédommagés du sacrifice que nous avions fait. Ce matin du 27 juillet 1903, notre vie nouvelle commençait.

Nous avons atteint Saint-Ignace exténués. Un souper substantiel, suivi d'une longue nuit de repos dans un bon lit nous avait remis; nous étions tous sur pied pour les exercices du matin. Nous n'avions pas nos chambres encore, nous couchions au dortoir des élèves en vacances où l'on nous avait préparé des alcôves, car les scolastiques jésuites de Spokane faisaient ici leur retraite et n'évacueraient les lieux que le 1^{er} août.

En entrant à l'église pour la messe, nous eûmes notre première surprise. Des Indiens drapés dans leurs couvertures, des Indiennes enveloppées dans leurs grands châles, accroupis sur le parquet, récitaient la prière du matin dans leur langue gutturale. Pendant la messe, ils chantèrent des cantiques en Kalispel. Les missionnaires avaient composé ces chants sur les airs traditionnels; les voix aigres des femmes se mélangeaient mal aux tons graves des hommes, mais nous pouvions reconnaître le thème malgré la cacophonie.

Notre premier travail, après le déjeuner, fut de nous installer sommairement, puis d'écrire au plus tôt à nos parents et amis qui, là-bas, en Europe, attendaient de nos nouvelles. Je me souvenais avec quelle impatience, en février, nous avions espéré en avoir du premier contingent. Nous avons beaucoup à raconter et je pensais à la surprise

que causerait aux miens la lettre que je commençais ainsi: “Vous ne devineriez jamais d’où je vous écris”, et de leur dire l’obédience que j’avais reçue à Ploërmel le soir même du jour où je les avais quittés, et de leur conter dans le détail, tous les incidents du long voyage, de leur décrire le pays où j’étais arrivé. L’intérêt suscité leur ferait oublier quelque peu le premier sentiment de surprise.

J’étais tout entier à ma besogne lorsqu’au milieu de l’avant-midi, le C. F. Bruno vint me quérir pour aller avec le F. Alarius, dont la santé était plus précaire que la mienne, prendre un bol de lait que Joe Cavannagh nous avait gardé dans la laiterie près des étables. Tout en dégustant le bon lait glacé, nous regardions un Indien qui, dans le corral voisin, cherchait à se saisir d’un cheval. Une dizaine de bêtes galopaient autour de l’enclos et lui, armé de son lasso faisait tourner le noeud coulant au-dessus de sa tête, tout doucement, semblant attendre le moment propice. Je pensais: “Il ne l’aura jamais à une telle distance”. Mais tout à coup, le corps du sauvage se raidit brusquement pour l’effort, le noeud coulant tournoya très vite et le bras se détendit pour le lancer. Il avait visé juste; la corde glissant par-dessus la tête, encerclait le cou de l’animal. L’homme s’arc-bouta pour tenir le choc, céda de quelques pas sous l’effort de la bête; mais très vite le cheval maîtrisé se laissa prendre... C’était un cheval de selle, dressé déjà, mais mi-sauvage encore, qu’on ne pouvait prendre qu’au lasso. Ce que j’avais lu des cowboys dans les livres n’était pas après tout pure invention de romancier.

L’après-midi, M. de Pommyers, le scolastique français que nous avons entrevu à la gare de Ravalli vint nous inviter à la promenade. Le pauvre homme s’était épuisé à l’ouvrage au collège Saint-François-Xavier de Vannes. Le R. P. de la Motte l’avait amené aux Rocheuses pour guérir ses nerfs malades. Il n’avait pas trouvé de compagnons dans cette ruche de travail qu’était la mission; nous avoir pour causer lui était une aubaine, surtout qu’il pourrait parler français et nous baragouiner dans un mauvais anglais sans parvenir à exprimer clairement sa pensée. Il nous emmenait au “Shrine”, un petit oratoire à la Vierge, construit autrefois par les scolastiques résidents, dans le bois, au bord du “Mission Creek”, à deux milles en amont, L’endroit était délicieux de fraîcheur, de solitude et de silence; on n’y entendait que le murmure des eaux du torrent et le gazouillis des oiseaux; un lieu très favorable au recueillement et à la prière. Nous y reviendrons souvent au cours de l’année pour y prier et aussi pour y jouir tout à l’aise: les anciens y devisaient, assis sous les grands arbres, les jeunes couraient les bois; les FF. Salvius et Anatolius fervents de la pêche, tentaient la truite.

Plus tard, nous devions découvrir en aval du village, au bord du même torrent, mais moins distant que le “Shrine”, un autre lieu, tout aussi solitaire où nous allions prendre nos ébats après la classe et que nous avons dénommé la “Four o’clock creek”. Que de souvenirs joyeux s’y rattachent! Nous nous y ébattions comme des écoliers en vacances : nous étions jeunes, l’occasion était belle dans ces solitudes; mais l’armature religieuse du groupe était solide et tout s’y passait bien.

Le 31 juillet, fête de saint Ignace, les scolastiques jésuites terminaient leur retraite et quelques-uns d’entre eux, Français d’origine, s’empressèrent de venir nous saluer. Il y avait le Père Malaise de Lille, le Père Goudere du Jura, le Père Dulon de Basse-

Bourgogne, tous hôtes aimables d'un jour, mais surtout le P. Piette, un Béarnais qui devait rester à Saint-Ignace un mois encore, jusqu'à son départ pour Saint-Louis où il ferait sa théologie, un homme aimable et très sympathique qui nous prit en main afin de nous initier aux us et coutumes du pays. Il ne perdit jamais le contact avec notre groupe; il nous était tout dévoué. Ici, je place un incident. En 1918, à la gare de Savenay, près de Saint-Nazaire, en France, mon père fit la rencontre d'un aumônier militaire américain. "J'ai un fils en Amérique", lui dit-il, "un Frère enseignant. Il est à Plattsburgh actuellement, mais en 1903, il était allé à la Mission Saint-Ignace pour faire la classe aux petits Peaux-Rouges". "Oh! dit le clergyman, je me rappelle, j'étais à Saint-Ignace quand ces Frères sont arrivés." C'était l'un de ces scolastiques. Lequel?

Août était arrivé; la classe allait commencer pour nous. Mais il fut décidé que nous aurions d'abord un pique-nique au lac Sainte-Marie, à dix milles à l'est, dans les montagnes: cinq milles de plaine, puis cinq dans la vaste forêt. Le P. Piette se chargea de l'organisation de l'expédition. Nous aurions une voiture pour les provisions et les anciens du groupe, des chevaux de selle pour les jeunes. Le sentier dans le bois était assez malaisé; à un mille du lac ce n'était plus qu'une sente; il fallut abandonner la voiture et transporter le matériel à dos d'hommes; personnes ne rechignait, l'aventure était belle; on s'accommodait de tout.

Le dîner fut joyeux; nous avions beaucoup à dire de nos aventures de la matinée et nous nous exprimions toujours dans la langue maternelle; l'anglais n'était pas encore de rigueur. L'après-midi, j'accompagnai le P. Piette à la pêche à travers la forêt vierge; nous nous rendîmes jusqu'au réservoir du lac. Les truites y abondaient. Le Père jetait l'hameçon, les poissons fourmillaient tout autour à qui l'aurait. J'avais fort à faire à les enfileur sur la brindille que je m'étais coupée. J'étais émerveillé. Aussi, une après-midi de congé, je me procurai une ligne et longeai la "Mission Creek" pour tenter la chance. Je ne pris rien, ma ligne s'accrochait partout aux branches des buissons; je m'empêtrais dans les marécages; déception complète. Je n'étais pas pêcheur; non, plus jamais je ne m'adonnai à ce sport. Il y en avait bien d'autres dans ce pays de rêve.

La classe commençait et avec elle, la vie régulière. Nous étions étudiants - comme au scolasticat; mais nous suivions autrement la vie des Frères placés, avec la liberté de nos mouvements en dehors de classe, avec l'étude dans nos chambres. Une bonne préparation à notre vie future qui exigerait de nous un grand esprit de foi. Car dans ces écoles de mission, bien que placés deux à deux, nous vivions pratiquement seuls, étant occupés à tour de rôle. Il fallait être consciencieux et nous apprenions, en cette année préparatoire, la fidélité au devoir, aidés, ce faisant, par l'exemple des confrères et la direction de notre Supérieur.

En classe, nous étions pleins d'ardeur; les anciens rivalisaient avec les jeunes dans leur application à l'étude. Le sérieux régnait parmi les élèves et la bonne humeur à la fois, le moindre incident faisait fuser le rire. Le C. F. Constantin buttait sur certains sons anglais que sa langue maladroite n'arrivait pas à prononcer; c'était ridicule, parfois, et l'hilarité devenait générale. Mais il n'y avait aucune malice et le bon Frère riait tout le premier. Le Père Arthuis jouissait de son enseignement; jamais sûrement il n'avait eu d'élèves aussi

appliqués et aussi soumis. Il n'eut jamais l'occasion de sévir, ni de montrer de mauvaise humeur, sauf une fois.

Sous la direction des Frères Salvius et Hervé, nous nous étions mis à apprendre la musique instrumentale; nous avions des pratiques régulières et les progrès étaient rapides, car nous avions tous fait du solfège au scolasticat.

Un jour de mauvais temps, à l'automne, ne pouvant sortir, nous nous étions réfugiés à la salle de musique et, pour passer le temps, parcourions un petit cahier de musique, jouant des airs connus pour nous distraire et en jouir tout ensemble. "La Marseillaise!" cria l'un de nous tournant quelques pages; "jouons La Marseillaise". Nous voilà partis à une allure endiablée; même le F. Constantin, royaliste avéré, tapait sur la grosse caisse à tour de bras, soulevé par l'ardeur martiale du morceau. Tout à coup la porte s'ouvre et le P. Arthuis entre en trombe: "Cessez! Vous n'avez pas honte de jouer cet air révolutionnaire? Nos ancêtres sont morts sur l'échafaud, pendant que la tourbe, dansant autour, hurlait cette chanson. De grâce!"... et tout blême d'émotion, il sortit. Bien sûr, nous ne voulions que passer le temps et n'avions nulle idée de heurter ses sentiments politiques - nous ne les connaissions pas du reste. Jamais plus La Marseillaise ne figura sur notre répertoire. Le bon Père devait aller finir ses jours à Poitiers en France et bien sûr, pendant la guerre de 1914-1918, il eût à subir La Marseillaise, parfois.

Après un mois d'études, il fut décidé que désormais l'anglais seul serait parlé, et pour renforcer la consigne, un ticket fut mis en circulation pour attraper les distraits qui s'oublieraient à s'exprimer en français; ce qui n'était pas rare au début. Le ticket passait de mains en mains et, le soir, le détenteur devait dire une dizaine de chapelet pour ses confrères. Un soir, le F. Anatolius l'avait et, en vain, avait-il essayé de surprendre quelqu'un. Il ne se résignait pas à le garder. Après la prière du soir il s'en va frapper à la porte du F. Bruno: "Entrez!" Il entrouvre la porte, tend le ticket et se sauve en riant sous cape, pendant que la victime s'exclamait: "Non de d'la!"

Nous avons fait nos vœux le 8 septembre 1902 et le temps de les renouveler arrivait. La retraite ne devait avoir lieu qu'en octobre et nous n'avions pas alors l'indult qui les faisait durer d'une retraite à l'autre. Le C. F. Bruno les reçut privément, et en octobre, il y eut rénovation plus solennelle. À Hennebont, en 1902, si l'on avait demandé où renouvellerez-vous vos vœux l'an prochain, je n'aurais certainement pas répondu: "Au Montana!" En connaissais-je même l'existence alors?

La retraite nous fut donnée par le R. P. Dethoors, un Flamand-Français, depuis longtemps au pays. Son verbe français se ressentait beaucoup de son accoutumance à l'anglais; mais il nous donnait de sages conseils, non seulement pour la vie spirituelle, mais aussi pour la situation spéciale que nous devions vivre, au compte et chez d'autres religieux. "Dans l'exercice de vos fonctions plus tard, allez-y hardiment; ne soyez à la remorque de personne; vous ferez une meilleure besogne et vous éviterez bien des ennuis. Vous connaissez votre travail mieux que nul autre". Je m'étonnai de cet avis qui me semblait un peu révolutionnaire; mais plus tard je compris la sagesse du conseil.

À l'automne, nous avons exploré tous les alentours; nous sentions l'attrait des lointains. Dans nos randonnées nous avons aperçu le ruban argenté d'une cascade qui surgissant de 2,000 pieds entre deux pics retombait en serpentant pour venir se perdre en bas dans une forêt de pins. Cela valait la peine d'être vu de près. Trois milles de plaine pour atteindre le pied des monts et peut-être trois autres pour arriver à la chute.

La prairie avait ses dangers; il y paissait en liberté des milliers de bestiaux sauvages qui ne voyaient jamais d'autres gens que les cowboys à cheval. Les piétons leurs étaient suspects; l'ours allait à pied et c'était un ennemi; qu'étaient ceux-ci? On nous avait dit que des scolastiques jésuites, autrefois, s'étaient laissés encercler par ces bêtes et s'en étaient tirés avec difficultés. Nous devons éviter les grands rassemblements d'animaux; ce n'était pas toujours facile. Ces bêtes, en nous voyant arriver se massaient en ordre de défense: les boeufs en avant, vaches, génisses et veaux en arrière; cent, deux et trois cents parfois, immobiles, l'œil fixe. Si nous passions outre, ne suivraient-elles pas enhardies par la non-agression? mieux valait attaquer. C'était un risque... Si les animaux tenaient tête, nous étions perdus. Leur courir sus était la tactique adoptée; mais l'action devait comporter de l'imprévu; c'est ce qui les effraya. Tout en courant, criant de toutes nos forces, nous enlevions nos paletots et soudain les agitations devant nous de haut en bas. Débandade complète et fuite éperdue des bêtes se poussant, se heurtant, beuglant de peur. C'était une véritable cohue.

Après la plaine, la forêt dense du canyon, bordée de hautes montagnes, le repaire des ours, des cougars, des lynx, des coyotes; il y faisait sombre, même en plein jour. Nous n'avons jamais rencontré un animal dangereux. Nous allions causant, chantant, nous appelant les uns les autres à haute voix; cela effraye les bêtes sauvages et les éloigne. Le loup gris aurait été dangereux, mais les métis et les Indiens lui avaient fait une chasse à mort et il avait été exterminé parce que, à l'hiver surtout, il dévorait les bestiaux. Dans une salle, près de la cour de l'école, il y en avait un empaillé. Il avait été capturé un simple louveteau et donné aux Pères qui l'avaient élevé et apprivoisé. Il jouait avec les enfants sur la cour, comme un chien; mais arrivé à l'âge adulte, il s'était montré dangereux. Un jour, il avait pris la balle dans sa gueule poursuivi par la bande qui voulaient la lui reprendre. L'un des garçons réussit à le rattraper et lui enleva la balle. Le loup devint furieux, se jeta sur lui, le cloua au sol, l'oeil en feu, la gueule entrouverte. On parvint à calmer la bête; mais le Père Supérieur ordonna de l'abattre.

Au début, nous ne connaissions pas le danger, nous allions en montagne sans crainte; plus tard, mieux avertis, nous n'y allions qu'armés de carabines. Cette première fois, sans la moindre peur, nous suivions un vague sentier qui serpentait vers le creux du vallon. C'était frais; le soleil ne pénétrait pas la dense frondaison des pins; nous suivions le torrent dont les eaux déchaînées bondissaient bruyamment de roches en roches. Bientôt le sentier se perdit dans un amas d'énormes segments de roc détachés de la montagne par les gelées de l'hiver. Sautant de l'une à l'autre nous arrivâmes au bas de la cataracte dont le bruit assourdissant éteignait la voix. Que c'était sauvage et beau! À droite, descendant d'un vallon, très à pic, un petit cours d'eau bondissait par-dessus un énorme rocher et s'épandait en une nappe mince et transparente qui laissait apercevoir le noir de la roche au travers de ses plis; une vraie dentelle d'eau.

Il est facile d'imaginer la jouissance que nous goûtions à contempler les beautés sauvages de ce pays immense où le mien et le tien n'existaient pas. Nous pouvions aller partout à volonté sans être inquiétés. Combien différent de nos pays d'Europe où chaque pouce de terrain a son propriétaire! "Passage interdit!" - "Terrain privé!" - "Chasse réservée!" n'avaient pas cours ici...

Jusqu'ici, je n'ai guère parlé des Indiens de la réserve où nous demeurions; j'ai simplement mentionné le nom des tribus qui l'habitaient: Têtes-Plates, Pend-d'Oreilles de la plaine ou Kalispels, Pend-d'Oreilles des Montagnes et les Kootenais. Ces diverses tribus appartiennent à la grande famille des "Sélisch". S'y rattachent aussi les autres tribus plus à l'ouest, jusqu'à l'Océan Pacifique. Leurs coutumes sont les mêmes, et leurs idiomes sont tous des dérivés d'une seule langue mère: le Sélisch, appelé Kalispel dans la région où nous étions.

Chaque tribu a un ou plusieurs chefs qui parlent et agissent au nom de tous. Ces chefs commandaient autrefois à la chasse et à la guerre où leurs exploits leur donnaient une plus grande autorité qu'ils n'en ont actuellement. Dans les rapports avec les États-Unis, conséquents à leur défaite et leur incarcération dans des réserves, ces chefs discutaient des conditions et signaient les traités. Pauvres gens! ils ne savaient pas toujours ce qu'ils approuvaient, car nul d'entre eux ne savait lire, et les ambassadeurs du Grand Chef de Washington ne se faisaient pas scrupule, parfois, de les tromper. Même s'ils ne signaient pas, leur nom paraissait au bas du traité. C'est ainsi que lors du transfert des Têtes-Plates au Jacko le nom du chef Charlot se trouvait au bas du document présenté à Washington pour approbation; alors que ce chef s'était refusé à signer et était obstiné à ne pas quitter le territoire de ses ancêtres où il resta de longues années. En 1903, lors de notre arrivée, l'autorité des chefs reconnue par tous, blancs et Indiens, était surtout nominale. Dans le village même de Saint-Ignace vivait le chef des Pend-d'Oreilles, Joseph, un beau vieillard aux cheveux blancs qui lui flottaient sur les épaules. Nous le rencontrions parfois sur son coursier pendant nos promenades. Il nous saluait de la main et avec un bon sourire nous disait son "gest sgalgalt" - son "bonjour". Rien ne le distinguait des autres; il vivait dans une misérable hutte aussi pauvrement que ses administrés.

Ces Indiens, tels que les premiers blancs arrivés au pays les avaient trouvés, ne vivaient pas dans le confort. Leur habitation était le "tepee", tente conique soutenue par des perches avec ouverture en haut pour permettre à la fumée de s'échapper. Le feu se faisait au milieu de la tente; les Indiens s'accroupissaient autour pour se chauffer et, la nuit, ils s'étendent, les pieds au feu. Ce n'est guère confortable; souvent la fumée s'échappe mal leur donnant le mal d'yeux, si fréquent chez eux; et, en hiver, le froid pénètre, bien qu'alors le bas de la tente soit doublé. C'est pourquoi, généralement, dans leurs quartiers, les familles avaient une cabane en bois rond ou en planches pour la mauvaise saison.

Ces Indiens vivaient de chasse et de pêche, même lors de notre arrivée. Pour suppléer au manque de gibier, ils faisaient un peu d'élevage, mais ne prenaient aucun soin de leurs bêtes à l'hiver, et conséquemment beaucoup d'entre elles périssaient. Lorsqu'ils chassaient le bison, ils avaient appris à en sécher la viande comme réserve pour l'hiver, et

ils se faisaient ainsi des provisions de viande de boeuf séchée. Eux s'en régalaient et leurs enfants aussi. Lors de leurs visites à l'école, les parents en apportaient, comme les blancs font cadeau de bonbons et gâteaux. Nos élèves dévoraient à belles dents ces tranches - de cuir, je dirais - et nous en offraient, pensant nous faire un beau cadeau. Je leur disais toujours que je ne voulais pas les priver et je les remerciais. En été, la chasse donnait à ces Indiens de la viande fraîche. La pêche dans les lacs et les rivières leur fournissait le poisson en abondance. L'hiver, ils pêchaient sous la glace.

L'habillement consistait chez les Indiens de notre réserve, en chemise, pantalon et gilet de couleur vive en dessous, et par-dessus, une couverture aussi voyante que possible. Dans le village, il y avait un magasin tenu par un monsieur Geo. Beckwith, mandataire du gouvernement, qui leur vendait vêtements et objets divers. Il tentait les acheteurs en exposant des choses fortes en couleur.

Les métis, eux, avaient des habitations assez confortables, s'habillaient comme les blancs de la région, style cowboy. Ils cultivaient le foin, le grain, les pommes de terre et ils élevaient des bestiaux. Quelques-uns d'entre eux réussissaient dans la vie. Un certain M. Pablo avait eu l'heureuse idée, avant la disparition des bisons, de garder quelques veaux de l'espèce et s'était constitué un troupeau. C'est chez lui que le gouvernement canadien vint en acheter pour son parc de l'Alberta, et le gouvernement des États-Unis de même, pour les siens du Yellowstone et autres. Pablo fit une petite fortune. Il aurait voulu, dans ses années de prospérité, donner à ses garçons une éducation un peu soignée; il les plaça au collège des RR. PP. Jésuites à Spokane. Mais eux ne rêvaient que de la vie libre de cowboys; ils s'envolèrent vers la Réserve. C'était là l'ambition de tous nos élèves, nous le verrions bien. Ils subissaient l'instruction que nous leur donnions, tout en bornant leurs désirs à l'acquisition d'un cheval de selle pour caracoler par monts et par vaux.

Ce qui manquait à ces Indiens et même aux Métis; c'était le désir d'améliorer leur sort; ils n'ambitionnaient que de continuer à vivre de l'ouvrage de leurs mains; mettre de l'argent de côté pour les mauvais jours, cela ne leur allait pas. Ils avaient vécu à l'avenant, de bonne ou de mauvaise fortune, sans soucis pour l'avenir; leur mentalité était inchangée. De là, nul progrès social.

Il faut constater aussi qu'ils gardaient l'esprit de clan où tout est à tous. Je me souviens qu'un jour dans une autre réserve, le Père Supérieur, pendant la récréation du midi - c'était au cours des vacances - regardait, en se plaignant, des Indiennes occupées à sasser la vannure auprès du pailler dans notre champ pour y recueillir quelques grains de blé. Le Père s'irritait: "Elles n'ont pas le droit!" - "Allez le leur dire!" de nous exclamer en riant, amusés de le voir soucieux pour si peu. Le voilà parti! Il arrive au pailler, parle aux femmes quelques instants, et nous revient, tête basse, souriant à la surprise qu'il allait nous causer. "Vous ne devinez jamais ce qu'elles m'ont répondu!" dit-il. Le ridicule de la situation l'avait amusé et avait chassé ses soucis: "Vous catholiques, nous catholiques; même chose!" Cela rend bien la mentalité indienne: tout est à tous. L'Indien n'emporte pas de provisions, il chevauche à l'aventure et quand la faim se fait sentir, il s'arrête près d'une cabane, attache son cheval à la clôture voisine ou à un pieu, entre, salue, s'assoit.

L'heure du repas arrivée, il a sa part; il peut rester là pour passer la nuit; et il repart comme il est entré. C'est la coutume ancestrale. Si un Indien est plus chanceux que d'autres, il a davantage de ces hôtes chez lui. Alors, pourquoi travaillerait-il pour nourrir toute la Tribu? La même mentalité que dans les kolkhozes communistes avec cette différence que le paysan a connu mieux et l'Indien, lui, a toujours ainsi vécu. Mais, le manque d'intérêt est le même dans les deux cas.

Au point de vue religieux, les Têtes-Plates et les Pend-d'Oreilles sont catholiques. Dès le début, ils avaient rejeté le protestantisme que venaient leur offrir les pasteurs Whitman et Spalding. Leurs démêlés avec les Américains qui, pour eux, incarnaient le protestantisme, n'étaient pas de nature à les attirer vers l'hérésie. C'est aux Robes Noires, les prêtres catholiques, qu'ils étaient allés quérir à Saint-Louis, qu'ils demandaient de les instruire. Les Têtes-Plates ne gardèrent pas toujours la ferveur des débuts; attirés au vice par les trappeurs et les chercheurs d'or, ils y tombèrent et refusèrent d'écouter leurs prêtres qui voulaient les préserver du mal. Les Pères durent quitter. Plus tard, comprenant leur erreur, les chefs demandèrent aux missionnaires de revenir parmi eux. En 1903, ils vivaient tranquilles dans leur coin de la Réserve et pratiquaient bien leur religion.

Les Pend-d'Oreilles, moins exposés, avaient persévéré, c'est pourquoi la mission de Saint-Ignace avait été fondée chez eux. Lors des troubles qui suivirent la cession de l'Orégon aux États-Unis (1846), les Pères de plusieurs missions chez les Indiens en révolte se réfugièrent à Saint-Ignace, en attendant la fin des hostilités.

Les Kootenais, au bord du lac Têtes-Plates dans le nord, étaient moins touchés par la civilisation et n'avaient pas chez eux de missionnaires. Un certain nombre étaient catholiques; d'autres restaient païens. Ils venaient rarement à la Mission.

La vaste étendue de la Réserve ne permettait pas la fréquentation régulière de la messe du dimanche. À Saint-Ignace, y venaient ceux des environs, et à la "Vieille Mission", les Têtes-Plates avaient leur messe propre. De temps en temps, il y avait messe à Polsan, sur le lac, et à Ronan, la sous-agence, à mi-chemin entre Saint-Ignace et Polsan. Un missionnaire ambulant allait donner la messe occasionnellement à des groupes dispersés dans les collines au-delà du fleuve Columbia. À Noël et à Pâques, à la Fête-Dieu, il y avait grand rassemblement de tous les catholiques à Saint-Ignace. La fête de la Nativité arrivait; nous aurions l'occasion de les observer au point de vue social et religieux.

La veille de la fête, toutes les cabanes étaient occupées et des "tepees" s'élevaient partout entre les maisons; nous aurions grande affluence à la messe de minuit. À onze heures et quarante-cinq, comme nous passions de la résidence à l'église, deux longues files d'Indiens à gauche, d'Indiennes à droite, silencieux et dignes, s'amenaient vers l'église où ils s'accroupissaient en rangs serrés. Les enfants des écoles et nous avions des bancs en avant. La messe, comme celles des dimanches ordinaires, fut chantée par les élèves des Soeurs de la Providence: un chœur bien exercé. Les Indiens nous donnèrent en leur langue "Les anges dans nos campagnes" avec le "Gloria in excelsis Deo" comme refrain. Il y eut communion générale, hommes d'un côté, femmes de l'autre. Les mamans avec bébés les avaient sur le dos en dessous du châle, la petite tête émergeant derrière

celle de la maman. Le bébé suivait curieusement des yeux le prêtre qui distribuait la communion, plaçant sa petite tête tantôt à droite, tantôt à gauche de celle de sa maman. Ils étaient tranquilles là, mais plus tôt, durant la messe, ils nous avaient fait entendre une musique à leur façon. La scène était pittoresque, haute en couleurs, d'une grandeur sauvage, mais empreinte de la foi catholique de ces gens allant et venant modestes, recueillis, conscients qu'ils étaient de l'importance de l'acte qu'ils accomplissaient.

Le reste de la nuit fut bruyant. C'est la coutume des cowboys et des Indiens d'exprimer leur joie et leur enthousiasme en déchargeant en l'air leur révolver ou leur pistolet. Bientôt, dans tout le village, des rafales de coups de feu, alternant avec du tir à volonté, se firent entendre pendant de longs moments. On aurait dit qu'une bataille rangée se livrait tout près de nous: nous ne pouvions dormir. C'était nouveau pour nous, et si sauvage d'aspect.

Pendant la journée, nous eûmes l'occasion d'observer nos Indiens; ils circulaient partout dans le village, drapés dans leurs couvertures, aussi fiers et orgueilleux que des Sénateurs romains dans leurs toges. Ils avaient mis leurs plus beaux atours, pour l'occasion, et il fallait les voir se pavaner droits et dignes, conscients de leur dignité. Leurs "squaws", elles, sont plus modestes; leur comportement et leurs habits témoignent du rôle secondaire qu'elles ont à jouer dans cette société.

Leurs enfants pensionnaires à l'école de la mission, reçurent la visite des parents à l'occasion de cette fête. Le père arrive près de la cour, s'appuie sur la clôture et attend. Son garçon s'amène, timide, le père lui serre la main en lui grognant un salut quelconque, regarde un instant, puis s'accoude de nouveau sur la clôture et regarde les enfants jouer, un quart d'heures, vingt minutes, une demi-heure. Le garçon ne sait que faire de lui-même, il semble gêné, se tourne de droite, de gauche, attend. Soudainement, l'homme se dresse, se retourne, prend la main de son gars et s'éloigne sans regarder en arrière.

Quand vient la maman, c'est bien autre chose: elle arrive avec les petits, toute souriante; serre la main de son grand et lui se penche sur les plus jeunes, les soulève, les prend dans ses bras. La Maman jase et rit, c'est très familial.

Le soir, les élèves eurent leur arbre de Noël avec des présents fournis par l'école; il y eut chants et jeux: un grand soir pour ces enfants des bois.

Cette fête nous fit voir le côté religieux de ces Indiens. Ils sont sincères dans leur catholicisme. S'ils ne viennent pas régulièrement à l'église, c'est à cause des distances. Mais quand le missionnaire les visite dans leurs camps, ils se confessent, communient et assistent à la messe. Ils ne veulent pas mourir sans l'assistance du prêtre et si l'un d'eux tombe malade, vite un cavalier arrive à la mission pour quérir le Père. Ces pauvres gens ne distinguent pas toujours entre une maladie et une indisposition; il se peut qu'après trente et quarante milles de voiture, le missionnaire trouve le supposé malade à fendre du bois, bien remis de son malaise. Le voyage, cependant, n'est pas une perte de temps. Le Père leur annonce la messe le lendemain, envoie des invitations et tous, aux alentours, viennent accomplir leurs devoirs religieux. J'ai entendu le R. P. de la Motte dire un jour

qu'on ne se souvenait pas d'avoir vu quelqu'un mourir sans le prêtre dans cette réserve, sauf un, et c'était une mauvaise tête qui avait parlé contre les missionnaires.

L'hiver nous surprit en novembre. Sur le haut du plateau où nous vivions, l'air est frais, même en été. Lors de notre arrivée en juillet-août, quand nous sortions le soir à la promenade, nous portions notre manteau sur le bras, car aussitôt le soleil couché l'air devenait glacial. La pneumonie guettait l'imprudent qui ne l'avait pas pour s'en servir. Dès la fin d'août, après un jour de pluie, quand les nuages se dissipaient, nous apercevions le sommet des Monts enneigés déjà, et plus tard, au cours des mois de septembre-octobre, ce blanc manteau se déroulait lentement vers la base, pour atteindre la plaine en novembre.

Nous n'avions guère connu comme hiver que celui de 1894-1895. J'avais alors neuf ans et il me fut très dur. Nous n'étions ni chauffés, ni habillés pour des températures si basses. Je me souviens comme il était pénible de marcher à l'école face au vent glacial de l'est. Les gens disaient: "Nous avons un froid sibérien". Ce n'était rien comparé à ce que nous aurions ici, mais la maison de Saint-Ignace avait le chauffage central à la vapeur, ce qui la rendait très confortable, et nous étions habillés pour affronter le froid. De plus, nous aurions les amusements d'hiver pour nous réchauffer à l'extérieur.

Les premiers temps, nous allions glisser sur les collines nues au sud de la mission, un sport nouveau que nous goûtions beaucoup. Mais le "chinook" vint mettre un terme à nos ébats joyeux. Le "chinook" est un vent du sud-ouest réchauffé par le Kouro-Sivo qui fond un pied de neige en quelques heures. Il souffle tous les dix ou douze jours environ. Il nous privait d'un sport aimé, mais permettait aux bestiaux de se nourrir après des jours de jeûne forcé.

Nous ne devons pas être privés longtemps; le froid avait succédé au dégel et les étangs, nombreux dans la plaine, nous offraient une glace vive sur laquelle nous pourrions nous ébattre durant nos après-midi de congé. Les Frères Salvius et Hervé nous contaient leurs exploits sur patins et excitaient nos désirs. Le cher Frère Bruno comprit que nous en voulions et en fit venir de Missoula à 1.50\$ la paire: un hiver de plaisir à bon marché. Tous, même le F. Constantin, s'adonnèrent à ce sport qui, après les difficultés du début, nous fit passer des heures agréables pendant toute la saison.

J'ai mentionné les bestiaux. Les pauvres bêtes souffrent beaucoup à la mauvaise saison. Quand vient la neige, elles ne peuvent manger et n'ont point d'abri pour se garantir du froid: beaucoup périssent. Les Rév. Pères et les Soeurs ont des abris et du foin pour leurs bêtes. Nous passions près de la grande prairie des Pères, un mille carré, pour nous rendre à nos glissades ou à nos patinoires. Les milliers de bestiaux y avaient été amenés par les cowboys. Il y avait là des hangars où les bêtes serrées les unes contre les autres se réchauffaient mutuellement. Deux fois par jour les ouvriers chargeaient les traîneaux de foin qu'ils épandaient à fourchées sur la neige tout en avançant pour permettre à tous les animaux d'avoir accès au fourrage. Ils les sauvaient ainsi; mais les autres, abandonnés de leurs propriétaires, mourraient en grand nombre.

Lorsque vint le printemps au début de mars, nous fûmes étonnés de les trouver partout, le long des chemins, des ruisseaux. C'eut été une infection sans la présence en grand nombre des coyotes, des corbeaux, des pies et autres oiseaux vivant de proies. Très vite il ne resta plus que des os éparpillés séchant au soleil. Pendant cette période, lors de nos pique-niques, avant de boire à l'eau des ruisseaux, nous faisons l'inspection en amont pour être sûrs que l'eau n'était pas contaminée par un corps en décomposition. Un jour, nous avons constaté qu'il fallait s'abstenir, pour cause, mais une vieille Indienne vivant par là, ignorante du fait, pensions-nous, puisait de l'eau contaminée. "Attention, la vieille, il y a une bête crevée dans le ruisseau". Elle secoua la tête. "Bon, très bon bouillon! fait engraisser!" Libre à elle; quant à nous bien sûr nous n'y goûterions pas à son bouillon!

Le printemps ramenait les fêtes religieuses. À Pâques, les Indiens campèrent quatre jours pour assister aux cérémonies des Jours Saints et célébrer la fête de la Résurrection. Il nous fut loisible de les observer mieux qu'à Noël et ils nous revinrent pour la Fête-Dieu dont ils aiment la procession.

En mai, un Père Durgan, irlandais de Dublin, revenu de son troisième an, fut adjoint au Père Arthuis pour la classe. Nous connaissions déjà les sports d'hiver, il nous initia au baseball, le jeu national américain. Nous formions un club et jouions des parties contre les élèves de l'école. Nous aurions à faire jouer nos élèves plus tard, il fallait connaître les règles du jeu.

Les classes finissaient à la fin de juin; nous aurions un mois de vacances, retraite incluse, à la fin de juillet. Les Frères de De Smet et de Saint-Paul viendraient nous rejoindre. Le C. F. Bruno les attendait impatiemment. Ils avaient été ses premiers confrères aux Rocheuses; le bon Frère jouissait par avance du plaisir de les revoir.

Je les connaissais tous. Le C. F. Hippolyte-Victor avait été professeur au scolasticat de Ploërmel. En décembre 1902, il travaillait au secrétariat avec trois d'entre nous, à des registres que nous étions à copier en vue de la persécution qui s'annonçait. Nous nous demandions pourquoi on l'avait déchargé de sa classe pour l'employer là. Il scrutait un jour une carte détaillée des États-Unis nous expliquant l'itinéraire à suivre pour se rendre à nos missions et finit par nous annoncer sa nomination pour ces pays lointains. Deux d'entre nous qui l'écoutions l'attendaient maintenant à Saint-Ignace; mais en décembre 1902, nous n'y pensions pas. Comment nous si jeunes aurions-nous pu soupçonner que nous serions choisis? Le C. F. Hippolyte était un homme de haute intelligence et d'esprit pratique; un intellectuel, bon aussi pour toutes besognes manuelles. Il avait, comme bien d'autres de son temps, été sous l'influence très religieuse du T. C. F. Arator, alors maître des novices. C'était le plus âgé après nos deux anciens d'outre trente ans; le premier, il ferait ses vœux perpétuels aux Rocheuses. Il était dévoué, aimable, mais si personnel qu'il n'avait pas toujours le talent de se faire accepter.

Le C. F. Célestin-Auguste était professeur au juvénat d'Hennebont pendant que je faisais là mon noviciat.

J'avais été refusé aux vœux pour cause de santé et m'attendais à être congédié d'un jour à l'autre - jours d'agonie pour moi - lorsqu'on m'avertit qu'avant d'en venir là, on allait me faire examiner par un docteur de grande renommée à Lorient: son verdict déciderait de mon sort. Le C. F. Célestin-Auguste me fut donné comme mentor; lui aussi, faible alors, allait en consultation. Notre première rencontre avait été chez ce docteur Sauvage, notre deuxième serait chez d'autres sauvages ici à Saint-Ignace. Le C. F. Célestin-Auguste, voisin d'âge du C. F. Hippolyte, était lui aussi un homme remarquable tant au point de vue intellectuel qu'au point de vue religieux. Il laisserait une impression durable sur notre groupe et son influence sur les écoliers de De Smet et de Sainte-Marie serait considérable.

Les deux jeunes, F. Charles-Henri et F. Amaury, avaient été mes compagnons de juvénat. Deux ans plus âgés, ils m'avaient précédé au noviciat et au scolasticat, je serais heureux de les revoir. Ainsi commençaient nos vacances.

Le groupe de seize religieux maintenant devenait plus animé du fait. Les Frères placés depuis un an avaient beaucoup à nous conter de leurs expériences à l'enseignement des petits Peaux-Rouges. Nous écoutions avidement car dans deux mois nous allions faire nos premières armes. Les récréations, les promenades prenaient allure de discussions, lorsque le C. F. Célestin et le C. F. Hippolyte se faisant les avocats du diable, osaient critiquer la dévotion à la Sainte Vierge selon la méthode de saint Louis de Montfort, ou la vie de certains saints d'allure étrange, saint Benoît Labre et autres. Le F. Constantin s'indignait, prenant tout au sérieux réfutant leurs dires avec véhémence.

Chaque semaine, nous avions un pique-nique dans quelque ravin de la montagne. Je me souviens de l'un d'entre eux au canyon du Mission Creek. L'après-midi, nous, un groupe de jeunes, décidâmes d'escalader un pic avoisinant; il faisait très chaud et c'était fatigant. Le gosier sec et brûlant, nous regardions le torrent tout en bas, roulant ses eaux que nous savions si fraîches, dont une gorgée nous aurait ragaillardis pour l'ascension finale. Nous avions atteint la neige du sommet quand il fallut rebrousser chemin; un orage arrivait de l'ouest, il ne fallait pas qu'il nous surprit sur ces hauteurs. La descente fut rapide. Le campement était désert, nos compagnons avaient vu venir la tempête et s'étaient pressés de rentrer au logis. Heureusement, ils nous avaient laissé des vivres; nous en avions grandement besoin. Le goûter fut court; le tonnerre grondait menaçant. Comme nous débouchions sur la plaine l'orage s'abattit sur nous. Trois milles à parcourir sous une pluie torrentielle, sans aucune chance de trouver un abri. La foudre tombait tout autour de nous avec un bruit strident suivi du roulement du tonnerre. Nous étions une cible possible sur cette plaine dépourvue d'arbres et nous étions trempés de la tête aux pieds. La pluie cessa lors de notre arrivée au village; nous avions une piètre apparence. Un quart d'heure après, changés, bien au sec, nous pouvions rire de notre expérience.

La retraite arrivait avec la dernière semaine de juillet. Elle était importante, car elle nous préparait à notre première année d'enseignement; à une vie d'isolement dans des missions séparées l'une de l'autre par de vastes espaces. Nous aurions besoin d'une grande force d'âme, d'un profond esprit religieux, pour affronter cet avenir si plein d'inconnues. Que serait-il? Nous ne pouvions le prévoir dans les circonstances. Nous

ménageait-il des épreuves? Peut-être! Mais sûrement, il nous demanderait du courage devant une besogne qui s'avérait très lourde. La retraite devait nous tremper comme on trempe l'acier. Nous y entrions sérieusement. Un, deux, trois jours de travail spirituel intense, nous faisait bien augurer du succès, déjà, quand une communication du supérieur, à sa causerie de 4 hres 30, vint soulever notre enthousiasme: le R. F. Abel, Supérieur Général, arrivait à 6 hres à la gare de Ravalli. Nous ne l'attendions pas, un télégramme reçu l'après-midi venait de l'annoncer. Nous connaissions notre Supérieur, nous savions par avance que sa parole ardente nous soulèverait, il était si surnaturel et parlait avec une telle éloquence, il électrisait son auditoire. Quelle joie, joie inattendue, ce fut pour nous de l'avoir à présider la retraite, de l'entendre nous développer des sujets religieux, nous parler de notre Congrégation si cruellement éprouvée, de notre Vénérable Père dont il connaissait à fond la vie et les écrits. Ce fut un régal et un réconfort.

À la fin de la retraite, nous renouvelâmes nos vœux entre les mains de notre Révérend Frère Supérieur Général, puis ce fut l'heure des surprises. Nous allions recevoir nos obédiences. Personne, sauf l'intéressé, n'était au courant des tractations entre le Révérend Frère et le Père de la Motte. La nomination du C. F. Constantin-Marie à la mission de l'Alaska nous surprit tous. Après l'annonce de ce départ lointain, vint la liste des placements du groupe:

Saint-Ignace: FF. Bruno, Anatolius-Louis, Amaury;
Saint-Paul: FF. Hippolyte, Hervé, Oswald-Joseph;
De Smet: FF. Célestin-Auguste, Euchariste;
Sainte-Famille: FF. Salvius, René-Maurice;
Umatilla: FF. Urbain-Georges, Euphrone-Marie;
Colville: FF. Charles-Henri, Cyprius-Célestin.

Le Frère Alarius, très atteint par la maladie, restait au repos à Saint-Ignace. Dès le mois de septembre, hospitalisé à Missoula, il mourut presque immédiatement.

Le Révérend Frère Supérieur Général nous quitta pour rentrer à La Prairie par la Saskatchewan où il tenait à visiter nos Soeurs de la Providence.

Les jours heureux passés à Saint-Ignace prenaient fin. Nous serions dispersés et ne nous reverrions qu'aux vacances de 1905; mais nous gardions un bon souvenir de notre vie en commun: ce nous serait un soutien pendant nos jours de solitude, et la pensée de nous revoir en fin d'année soutiendrait notre courage. Nous partions pleins d'enthousiasme, nous étions venus évangéliser ces populations, notre oeuvre commençait.

De Ravalli, les Frères de Saint-Paul et de la Sainte-Famille partaient vers l'est pour rejoindre leur poste par Helena, Great Falls, Havre. Nous filions vers Spokane le long de la branche du Columbia "Lewis and Clark Fork". Les Révérends Pères de Gonzaga College nous offrirent l'hospitalité pendant quelques heures. Puis, pendant que le F. Constantin s'en allait vers Seattle à l'ouest où l'attendait son navire pour l'Alaska, et que nos confrères de De Smet, de Umatilla voyageaient vers le sud par le O. R. & N., nous

deux de Colville filions vers le nord, vers la halte de Ward, Mission Saint-François-Régis, à vingt-cinq milles au sud de la Colombie Britannique.

La mission Saint-François-Régis, Ward, P.O., est plus connue sous le nom de Colville. La première habitation blanche de la région avait été le Fort Colville, dont il est fait mention dans la vie du Père De Smet (1841). Il est situé au bord du fleuve Columbia, en haut des chutes Chaudières - Kettle Falls, actuellement - et prend son nom d'Andrew Colville, un des grands chefs de la Compagnie de la Baie d'Hudson au bureau chef de Londres, lors de la fondation du poste. Le fort drainait tout le commerce des fourrures de la région, et sa position lui permettait de les expédier, soit vers l'est en remontant le fleuve et les lacs qui l'alimentent pour atteindre Edmundton par la passe Athabasca, soit vers l'ouest, par voie d'eau jusqu'au fort Okinagan, puis à dos de chevaux, jusqu'au fort Vancouver, où des navires les attendaient. Les Indiens respectaient ces convois du Grand Aigle Blanc, John McLaughlin.

Le R. P. Joset, venu de la mission des Coeurs d'Alène, fut le premier missionnaire des Indiens Chaudières. Il construisit la mission, alors appelée Saint-Paul, au bas des chutes, à un demi-mille du fort. En 1904, une de nos premières randonnées à cheval fut vers la vallée du Colombia, à quatre milles de Ward. Le fort Colville était en assez bon état de conservation: une haute construction carrée avec bâtiments accessoires, entourée d'une palissade, tout au bord du fleuve, dans une vaste savane ceinturée de collines boisées. La mission Saint-Paul, abandonnée lors des troubles qui suivirent la prise de possessions des Américains en 1846, était en ruine. Les constructions très délabrées disparaissaient dans une forêt de pins qui poussaient là depuis cinquante ans. Les Pères n'y étaient pas revenus, mais avaient choisi le site actuel dans la vallée de la rivière Colville. À Saint-Paul, le terrain sablonneux était impropre à la culture, tandis que celui de la vallée s'avérait très fertile.

Les Pères y construisirent donc la mission Saint-François-Régis: église, école, bâtiments de la ferme. Vint le régime des Réserves. Les Indiens furent dépossédés de tout le territoire à l'est du fleuve et, du fait, la mission se trouve en territoire blanc. Les Supérieurs s'opposèrent à une nouvelle migration; la réserve n'était qu'à quelques milles de distance. Dans l'occurrence, chaque Père et Frère avait droit à 160 acres de terre. Les huit lots acquis formaient un rectangle de 1/2 mille de large par quatre milles de long, s'étendant de la rivière Colville au sommet de la colline. La partie basse fut mise en culture; la partie haute laissée à l'état sauvage servait de pâturage aux bestiaux, une centaine en 1904, et donnait le bois de chauffage.

Les collines, disait-on, recelaient d'or. Un des hommes du Fort, polissant l'intérieur d'un chaudron avec du sable de la rive, avait aperçu des reflets d'or au fond de son ustensile. Les prospecteurs étaient venus, avaient trouvé des traces d'or dans le roc, mais pas de veine à exploiter. Ils cherchaient toujours et comme la loi décide que le droit à l'or prime tout, les Frères creusaient un jour par an sur le haut de la propriété. C'est le minimum requis par la loi pour qu'un terrain minier soit dit en exploitation. Cela vous sauve de l'expropriation que vous auriez à subir si un chercheur d'or trouvait le métal précieux sur votre terrain.

Les Américains entassèrent dans la Réserve, dite aussi de Colville, tous les Indiens de la région: Chaudières, Okanagans, Spokanes, Sampoils et autres. Un groupe indien de Chewelah à mi-chemin entre Ward et Spokane, refusa de s'exiler et, comme les Pères, gardant leurs terres, demeurèrent en pays blancs. Ils étaient là en 1904, desservis au point de vue religieux par un Père de Spokane. Ceux de la Réserve étaient visités régulièrement par un Père de Saint-François-Régis qui ne revenait à la mission que semi-mensuellement. Le vaste territoire était divisé entre lui et le Père Rougé qui avait fondé Sainte-Marie d'Omak, dans la vallée de l'Okanogan, à l'ouest de la Réserve. Nous y aurions une école plus tard.

La résidence de Saint-François-Régis en 1904 était de construction récente, mais l'église et l'école datant du début de la mission étaient vieillotées d'apparence et de fait. Nous aurions à vivre la pauvreté que nous étions venus chercher aux missions des Rocheuses.

Le Père Supérieur nouvellement nommé était le Père Van der Velden, Hollandais de naissance, missionnaire durant de longues années chez les Cheyennes à la frontière du Montana et du Wyoming. Il s'y plaisait, aimait ses Indiens et en était aimé; mais à l'été de 1903, la mission avait été confiée au clergé séculier. Il avait dû quitter. Il venait de subir une opération à l'hôpital de Portland et ne devait venir que tard en août. Nous le trouverions homme jovial, court, trapu, flegmatique de tempérament. Assis dans sa berceuse, il fumait sa pipe au tuyau long de deux pieds. Au réfectoire, il nous regardait manger, ne prenant presque rien; les docteurs lui avaient prescrit de réduire son poids. Il courbait, nous disait-il, un appétit féroce qui lui aurait permis de vider tous les plats qui encombraient la table. Il était calme et bon; avisé en éducation. "On demande aux enfants la dévotion au premier vendredi du mois", disait-il, "et on les tient en classe toute la journée. Pour donner à ce jour une importance tangible, nous aurons, le matin, la lecture des notes du mois, et, l'après-midi, un demi-congé".

Le R. P. MacMillan de Saint-Ignace l'an dernier, devenait ministre à Colville et faisait l'intérim comme Supérieur à notre arrivée. Il était aumônier des Rév. Soeurs de la Providence. Sur semaine, il leur donnait la messe, et le dimanche, desservait la paroisse catholique de Colville à neuf milles au sud.

Le R. P. Galdi gardait alors la résidence, mais ordinairement il parcourait la Réserve pour donner la messe et les sacrements aux Indiens dispersés sur son territoire; un homme jeune, ardent, actif, zélé, très propre au ministère qu'on lui avait confié.

Le Frère Varaldi, Italien du nord, grand, vigoureux, dirigeait la ferme. Le Frère Carfagno, 75 ans d'âge, s'activait au jardin, c'était un Napolitain. Le Frère Campbell, un Irlandais, s'occupait à l'intérieur de la maison, veillant à la propreté, un homme maladif, blême de figure.

À la cuisine s'affairait Joe, un vieux Chinois à sa dernière année de servage, et à la ferme, aidés du Frère Varaldi, monsieur Perreault, un Canadien-Français et un jeune

Américain, de peu, aussi païen que le Chinois: “Je crois que nous sommes “Baptist”, me disait-il un jour; ils complétaient l’équipe.

Nous vivions très isolés; les fermes étaient rares et distantes; et seule Mayers Fall, à deux milles au nord groupait quelques maisons auprès de la scierie aux chutes de la rivière Colville.

Nous avions un mois pour préparer l’école, dortoir et classe. Nous partagions notre temps entre ces travaux, l’étude, la lecture et comme délassement, le bain à la rivière, des courses à cheval ou des excursions sur les collines, le fusil sur l’épaule à la recherche du gibier qui ne se montrait guère. Au fait, la chasse n’était pas ouverte; nous étions en pays blanc, il y avait défense, mais nous ne risquions rien; le port du fusil n’incriminait pas. Ce peut être une arme défensive tout aussi bien qu’offensive.

Nous menions une vie tranquille dans une communauté joyeuse que nous rencontrions au complet à l’heure des repas ou de la récréation. On riait de bon coeur. Le Frère Carfagno était d’ordinaire la cible des taquineries; on l’attaquait constamment. “Il aime ça, le vieux”, disait-on. Mais il se défendait bien, hardiment: “Caro mio”, exclamation favorite qu’il avait gardée de l’italien. Au cours de ses années de mission, quarante ans, il avait appris l’anglais imparfaitement, et aussi des bribes de français et d’indien au contact des métis et des sauvages Il mélangeait le tout en une macédoine linguistique peu intelligible tout d’abord. Le Frère Varaldi excellait à soulever l’ire du vieux Napolitain. Italien du nord contre Italien du sud. Et pour comble, l’adversaire avait fait son service militaire à Naples et connaissait tous les travers des compagnons du vieux Frère. Mais celui-ci avait réponse à tout; c’était un feu roulant tout le long du repas.

Nous n’avions aucun Père à la mission pour le 15 août. Le Père Durgan, notre professeur de Saint-Ignace vint de Spokane pour officier en la grande fête de Notre-Dame. Après le dîner il nous dit: “Venez au lac, c’est l’ouverture de la chasse aux canards”. Cette pièce d’eau, à mi-côte, sépare la partie cultivée de la propriété de celle laissée à l’abandon. Je n’avais pas de fusil, mais j’accompagnai les autres, et pendant que mes compagnons, en position près du lac, attendaient le gibier, j’errais dans les sous-bois, quand soudainement un canard surgit à mes pieds. Je le saisis, après une course folle, tout surpris d’une telle aubaine, J’avançai plus avant; un deuxième, puis un troisième vinrent s’ajouter à ma prise. Ils semblaient sortir de terre. Le feuillage très dense ne leur permettait pas de prendre leur envol; ils étaient à ma merci.

J’avais découvert un secret qui allait nous procurer bien du plaisir les quinze jours suivants. Le cuisinier chinois aimait la chasse, il sortait chaque après-midi, le fusil sur l’épaule, mais ne rapportait jamais rien. “How you catch ‘em ducks?” me disait-il quand je lui en donnais à la cuisine. Je souriais semblant de ne pas comprendre son jargon mais ne vendais pas la mèche.

Un jour je levai un canard qui, poursuivi, se glissa sous un gros arbre mort gisant là, ses branches nues pointant vers le ciel. Les yeux fixés sur mon oiseau, je saisis une branche que j’aperçus vaguement et la serrai fortement pour bondir par-dessus l’obstacle. C’est en

arrière que je me rejetai, tremblant de tous mes membres. J'avais touché quelque chose de froid, de flasque... Je regardai. Un serpent enroulé autour de la branche se dévidait prestement et plongeait dans les broussailles: un reptile rayé de bandes noires et jaunes de la tête à la queue. Venimeux ou non? Je ne sais; mais le réflexe avait joué, me sauvant de la morsure. Mon canard, ne se voyant pas poursuivi, revenait vers le lac. La course qui suivit me fit oublier ma frayeur.

Nous étions jeunes, dix-sept et dix-huit ans respectivement; ces plaisirs nous ravissaient. Mais septembre était arrivé. Dès la première semaine, nous avions trente-cinq élèves, tous pensionnaires. C'est dire que nous les aurions vingt-quatre heures par jour pendant dix mois consécutifs. Nous serions occupés; les canards pouvaient dormir tranquilles; leur domaine ne serait plus envahi.

C'était une oeuvre difficile pour de tout jeunes gens. Comment les Supérieurs avaient-ils osé nous lancer dans une telle aventure? En mission, ils ont de ces audaces. Nous aurions à faire nos preuves et pleins de bonne volonté, aidés de la grâce de Dieu et d'un peu de savoir-faire, nous voulions réussir.

La majorité du groupe nous venait de la Réserve: Chaudières, Spokanes, Okanagans et autres. Trois nous arrivaient de Chewelah, l'enclave indienne en pays blanc que j'ai mentionnée. L'un d'eux, Tom Ford, garçon très éveillé de quatorze ans, un habitué de l'école, nous amenait un garçon de huit ans, Joseph - Susep en indien - un enfant aux traits réguliers, à la figure souriante. N'eut été la couleur du visage, par sa mise propre, ses bonnes manières, il eut passé pour un parfait civilisé. Sa mère avait sans doute reçu une bonne éducation chez les Soeurs, mais fidèle aux traditions de sa tribu, elle ne lui avait appris que l'indien; il ne savait pas un mot d'anglais.

De Colville, nous recevions un élève blanc, fils adoptif d'une famille Paradis. Ces braves chrétiens lui avaient enseigné les éléments de la religion et l'avaient fait baptiser; ils nous le confiaient pour le préparer à sa première communion. Il était encore sous l'effet puissant de la grâce baptismale, ardent à vivre sa foi, prompt à réprimer les écarts de certains compagnons moins scrupuleux que lui.

Deux jeunes Canadiens de Ymir, Colombie Britannique: A. Julien et R. Paquin, venaient également pour préparer leur première communion qui se faisait alors vers l'âge de douze ans.

Mon Directeur se chargeait de la surveillance; j'assumais la tâche d'enseignant. Ce n'était pas besogne aisée; il y avait inégalité d'âge chez mes élèves: de 7 à 19 ans; heureusement, ils m'en donnaient trente. Inégalité de connaissances aussi: les plus jeunes ne savaient pas d'anglais, les autres s'étageaient en plusieurs divisions.

Mais j'y allais de bon cœur: à dix-huit ans, l'ardeur ne manque pas. Puis, je dois dire, ce genre de classe ne m'était pas inconnu. Pendant les sept premières années de ma scolarité, j'avais fréquenté l'école du Frère Julien, celui qui devait me conduire au Juvénat. Il était seul dans son école, enseignant plus de quatre-vingts élèves - et nous

apprenions, je vous le jure. Je n'en avais que trente-cinq et me souvenant du travail herculéen du Frère Julien, j'étais décidé à réussir.

En septembre, la mort du Frère Alarius, notre confrère malade, vint nous surprendre et nous attrister. Quand nous l'avions quitté un mois et demi plus tôt, nous ne pensions pas qu'il allait partir si vite. Évacué à l'hôpital des Soeurs, à Missoula, peu après notre départ, il y expira "très doucement et d'une manière très édifiante", selon le témoignage du Père Dethoors qui l'assista à ses derniers moments. Il fut enterré au cimetière de Saint-Ignace où il repose depuis plus de soixante ans.

Le révérend Père de la Motte vint faire la visite régulière de sa communauté au début d'octobre. Il nous demande de venir le voir, remplaçant ainsi notre propre Visiteur qui, retenu par son travail à l'école de Saint-Ignace, ne pouvait se déplacer. Après s'être enquis de notre bien-être spirituel et temporel, de la marche de ma classe, il me demanda: "Faites-vous apprendre les prières en indien à vos élèves?" - "Je n'ai pas encore commencé à étudier le kalispel", lui répondis-je; "mais si vous le désirez je vais m'y mettre"... "Qu'à cela ne tienne", me répondit-il, "je désire que vous commenciez immédiatement: ce n'est pas difficile. Voici le catéchisme en langue Kalispel. Je vais vous montrer la prononciation des lettres et vous donner votre première leçon de lecture. Les voyelles a, e, i, o, u se prononcent comme en latin, seul le e varie, mais l'accent grave vous montre quand il se dit è. Les consonnes sont peu nombreuses: g, k, l, ł, m, n, p, s, t, z et ch, sh. Le g un peu semblable au g espagnol est une sorte d'r sortant du gosier, et le k est martelé en haut du pharynx. Ce sont les deux consonnes qui donnent à la langue kalispel un ton guttural. Le ł barré se prononce avec la langue contre le palais, l'air s'échappant de chaque côté; le z = ts, le ch = tch, et le sh = ch. Ceci connu, on lit le kalispel, comme on lit le latin, sans même le comprendre, quand on sait lire le français. Un peu de pratique s'impose, car les consonnes sont beaucoup plus nombreuses que les voyelles, - comme dans le mot "crucifié", au crédo: "el-milchptkaminalkominteml-es-eimeus", littéralement: "fut cloué à la croix par plusieurs clous de fer". Beaucoup de mots religieux, acquis des Canadiens, sont français, lu Sainte Trinité, lu l'Ange, lu sacrement, lu le batem, lu le Pape, lu l'évêque, tous un peu avariés par la prononciation indienne Tlinité, épêke, etc. Les noms de baptême, aussi, sont en français: François (Plaçoa), Xavier (Sapié), Pierre (Piel), Jérôme (Selome), Joseph (Susep). Les noms inconnus, avant l'arrivée des blancs, leur ont été donnés par les Canadiens-Français de la Compagnie de la Baie d'Hudson, lu mouton, lu cochon, lu pomme, lu prune, etc."

Pour le commerce, une langue mixte, appelée "Chinook", composée de mots pratiques pris dans les deux langues, permettait les échanges et la mimique venait s'y joindre pour rendre les choses plus claires. Les Indiens y excellent, et, quand ils ne peuvent comprendre la langue d'une tribu éloignée, ils se parlent par signes avec un plein succès.

Mais, je reviens à la leçon que j'aurais à donner le lendemain. Dès le soir, je savais par coeur "le signe de la croix", le "Notre Père" et le "Je vous salue Marie". Je voulais me présenter à mes élèves sans livre, si possible, pour paraître savant en la matière; mais à la dernière heure, craignant le trac, je décidai de m'en servir. À la fin de la classe du matin, je les mis à l'attention: "Savez-vous vos prières en indien?" leur demandai-je. De la tête

certains firent signe: “Oui!”, d’autres “Non”, et tantôt lisant, tartôt répétant par coeur, je leur communiquai mon propre savoir limité.

Quelques jours plus tard, le Frère Varaldi me confia: “Savez-vous, vous êtes en train de vous faire une réputation!” - “Comment cela?” - “J’ai demandé à quelques-uns de vos élèves: “Êtes-vous contents de votre nouveau professeur?” - “Oh! oui, il nous enseigne bien, et savez-vous, il lit l’indien tout aussi bien que l’anglais... Il est savant.” Une réputation à bon marché! La difficulté qu’ils éprouvaient à lire l’anglais leur faisait croire que lire l’indien était de haut savoir. Mon confrère avait aussi été pressenti par le Rév. Père et se mit à les faire chanter les cantiques kalispels. Très tôt, nous avions tout en indien: prières du matin et du soir, prières avant et après la communion, etc. Le Rév. Père aurait eu raison d’être satisfait s’il fut revenu.

L’année 1904 amenait le cinquantième anniversaire de la proclamation du dogme de l’Immaculée-Conception, le 8 décembre 1854. Notre Saint Père le Pape avait demandé une préparation d’un an à cet anniversaire avec exercices spéciaux à l’église le huit de chaque mois. En ces temps-là, les communions des religieux étaient réglementées, mais en cette année, les Supérieurs de communautés avaient donné des permissions pour le huit du mois. Or, un matin, au déjeuner, les Frères de travail subirent un reproche: “De que droit avez-vous communié ce matin?” Il y eut discussion; il fallait aller aux sources: le Père Général avait donné la permission. Notre Saint Père le Pape allait très tôt l’élargir.

Notre église n’était pas fréquentée par les Indiens qui habitaient la Réserve au-delà du fleuve. Le Père Caldi les visitait régulièrement pour dire la messe chez eux. Le dimanche, nous n’avions comme paroissiens qu’une famille irlandaise cultivant une ferme fruitière à quelques milles de distance et un Français de Savoie qui venait de s’installer sur une colline voisine. Cette vallée, comme toute la plaine colombienne, est peuplée de protestants de toutes sectes; on y trouve peu de catholiques. Un de nos proches voisins, ministre des Adventistes du Septième Jour, cultivait une ferme dans la vallée.

La messe de minuit attirait les Indiens à la mission: une coutume pieusement gardée. Ce serait la seule fois de l’année que nos élèves verraient leurs parents, et même ceux de Chewalah qui avaient la messe de minuit chez eux, et d’autres dont les parents habitaient fort loin, ne les verraient pas du tout. À la messe, je fus très étonné, après ce que j’avais entendu à Saint-Ignace, de constater qu’ici, le chant était excellent. La mère d’un de mes petits élèves, madame Lemire, aidée de quelques compagnes, chantait les couplets et entraînait la foule au refrain: le langage était rude mais le chant juste et harmonieux.

Le réveillon fut bruyant de gaieté. Le Frère jardinier avait placé quelques bouteilles de cidre bouché dans un coin du réfectoire pour nous régaler. La pression gazeuse, multipliée par la chaleur, fit sauter jusqu’au plafond le bouchon d’une de ces bouteilles; il s’en suivit un flot d’écume. D’un bond, le vieux Frère s’était précipité et de son doigt bruni par le travail avait arrêté ce geyser en miniature. Il allait de l’un à l’autre offrant son breuvage; tous se refusaient, tous s’écartaient, car le liquide giclait de droite et de gauche malgré le bouchon improvisé. Il nous plaignait en dégustant la forte rasade qu’il s’était versée: “Du bon cidre! caro mio”.

Ce bon Frère avait coutume d'ériger une crèche dans sa chambre. C'était une curiosité plutôt qu'une oeuvre pieuse. Il avait découpé dans des revues des images variées pour y figurer. Elles attiraient l'attention plus que la Vierge et l'enfant. Ici, un oiseau perché sur une branche de sapin dépassait en grosseur l'éléphant minime posé au-dessous de lui, là un gratte-ciel disparaissait derrière un gros berger, et sur le lac improvisé, un gros canot d'écorce et ses rameurs éclipsaient un cuirassé moderne crachant la fumée. Point n'était besoin de faire des accroc à la vérité par des louanges empruntées; il n'y avait qu'à écouter. Le bon Frère se chargeait de vanter son oeuvre. Je m'en tirai sans heurt; mais au réfectoire certains osèrent critiquer son travail et il y eut des passes d'armes entre le Frère Corfagno et les censeurs. Ses invectives cinglantes amusèrent bien la galerie, y compris ceux qui étaient visés.

Nous habitions sur le flanc d'une colline où il nous fut aisé de préparer une glissoire pour l'hiver; nous étions bien pourvus en traîneaux. À l'ouest des Rocheuses, il n'est pas possible d'avoir une patinoire sur la cour. Mais nous avons le lac en haut et des coulées tout près de la rivière où nous pouvions patiner les jours de congé. J'allais seul parfois sur la rivière, mais il fallait faire attention: le courant était assez fort et il y avait des trous ici et là. Un accident aurait pu se produire sur cette rivière traîtresse. J'avais failli m'y noyer en me baignant à l'été, sous les yeux de mon confrère riant aux éclats; il pensait que je m'amusais pour simuler la noyade. Je réussis enfin à m'accrocher à un buisson de la rive.

Je cite un fait bien typique de l'Ouest américain du temps. Dans ce vaste pays peu peuplé, où les bestiaux paissent et vont à l'aventure, il arrive que des animaux s'égarer. Ces bêtes errantes sont à ceux qui les trouvent si aucune réclamation ne vient après annonce dans les journaux locaux. Or il advint qu'au début de l'hiver, une dizaine de nos vaches ne revinrent pas à l'étable où on les attire à la mauvaise saison en les nourrissant et leur donnant du sel dont elles sont privées en pâture. Toute recherche pour les retrouver s'avéra inutile. Mais quelqu'un les avait vues et leur avait peut-être aidé à s'éloigner du troupeau. Au printemps, l'un des Frères scrutant le journal local y vit une annonce, toute menue, perdue parmi d'autres: "Dix vaches trouvées, marques invisibles, première et dernière annonce, signé: nom, lieu". Le Frère Varaldi n'était pas intéressé vue le lieu, la distance; mais le Père Supérieur ordonna: "Allez-y avec M. Perreault". Le soir, ils nous revenaient avec les dix vaches; les marques étaient bien visibles. L'homme les avait trouvées au nord de chez nous, avait passé sur le seul chemin de la région, sous nos fenêtres. Après coup, je me rappelai les avoir vues passer; mais je ne soupçonnai rien; un cowboy conduisant des bestiaux était alors ordinaire. J'avais noté que l'homme s'affairait pour les faire avancer; les animaux reconnaissant la grange voulaient entrer.

Le printemps vient vite dans cette région, dès la fin de février; tard en mars les cultures commencent ainsi que l'ensemencement du grain. Il existe là un petit rongeur, sorte d'écureuil de terre, appelé "gopher" qui cause des dégâts dans les champs de blé: il mange les jeunes pousses et plus tard le grain. On tâche de les prendre au piège et quelques élèves intéressés rendirent bien service à nos fermiers.

L'après-midi, ma classe finie, j'allais parfois au jardin où le Frère Carfagno, âgé de 75 ans, travaillait diligemment pour nous procurer des légumes. Me voyant intéressé, il me faisait voir ses semis et ses plantations; m'expliquait ses procédés et ses secrets de jardinier. Il me relatait des aventures de ses quarante ans de vie missionnaire à l'est et à l'ouest des Rocheuses, des Pères qu'il avait connus et aimés. Il avait vu cette mission de Colville à ses débuts, quand le pays n'avait comme habitants que des Indiens nomades. Le fort fournissait, en partie seulement, ce dont la maison avait besoin; pour le reste, il fallait aller jusqu'à Walla Walla, à dix heures de chemin de fer actuellement, une grande distance à parcourir sur une monture. Il lui fallait coucher dans la vaste plaine: il y allumait un feu pour préparer son souper; mais l'obscurité venue, il s'en allait coucher quelques milles plus loin pour dépister des maraudeurs qui auraient pu percevoir la flamme de son feu. "J'ai bien peiné, me disait-il, pendant quarante ans, surtout au début, et maintenant on ne m'en sait pas gré, on me taquine tout le long du repas et de la récréation". Je pensais à ce que j'avais entendu: "Le vieux aime à être agacé". Comme on peut se méprendre sur les sentiments des gens! Je le consolai de mon mieux, lui disant qu'il n'y avait aucune malice; tous l'estimaient et l'aimaient. Ce me fut une leçon que je n'ai jamais oubliée.

Les fêtes de Pâques et de Corpus Christi n'eurent pas ici la solennité usuelle en mission; nous n'avions pas de fidèles. Cette dernière fête pourtant apportait le bonheur à ceux qui se préparaient à la première communion: nos trois jeunes blancs et quelques Indiens s'approchèrent de la sainte table. Parmi ces derniers se trouvait un pauvre garçon, très peu doué, à qui je dus faire apprendre le catéchisme dans sa langue kalispel. Le plus heureux en ce jour fut, je suis sûr, le fils adoptif Paradis: il était si fervent et soupirait si ardemment à recevoir Jésus dans son coeur. Mais lui comme les autres devait se limiter dans le nombre de ses communions. Pie X n'avait pas encore donné son mot d'ordre.

Le printemps amenait pour nous l'époque du baseball. Nous avions une forte équipe; grâce à nos gars de 16, 17, 18 ans, nous pouvions affronter les clubs de Meyers Fall, Kettle Falls et Marcus. Nous allions à Meyers Fall tous les dimanches après-midi, soit pour y jouer contre un de ces clubs, ou pour aider Meyers Fall dans sa lutte contre les autres. Nous y allions par la voie ferrée, comme les clochards, les "hobos" comme on les appelait par ici, qui empruntent ce chemin pour sauter à l'occasion sur un convoi. Ils passaient nombreux au bas de la côte, "C'était étrange", disait la Soeur Supérieure au Père McMillan, "tous les "hobos" viennent quémander chez nous; on ne les voit jamais monter chez vous". Cette remarque intrigua le bon Père, et, au retour, il s'arrêta à la traverse du chemin de fer, pour essayer d'y trouver le secret de l'énigme. Sur un poteau télégraphique, gravé au couteau du côté des Soeurs, une fourchette et un couteau croisés; du côté des Pères, un soulier. Bien sûr, le "hobo" qui s'était avisé de venir frapper à la porte de notre cuisine avait dû recevoir une verte réception de la part de Joe, le Chinois. Il en avait averti ses copains.

À la fin de juin, nos élèves regagnaient leur réserve après une année heureuse pour eux et pour nous. Après leur départ, notre Chinois vint passer la récréation du midi avec nous pour l'adieu; il partait pour Canton, sa ville natale. Il avait dû amasser suffisamment

d'argent pendant son long séjour aux États-Unis pour vivre là-bas, en Chine, confortablement pour le reste de ses jours.

Quant à nous, convoqués pour les vacances à De Smet, nous partions aussi, heureux de revoir nos confrères dans ce pays des Coeurs d'Alène, après toute une année de séparation.

DE SMET - VACANCES ET RETRAITE

Le 29 juin, nous quittions Colville pour rejoindre à De Smet tous nos Frères des missions. Pendant un mois, nous y résiderions pour y jouir de la vie de communauté dont nous avons été privés depuis toute une année et pour y faire notre retraite annuelle. Nos vénérés Fondateurs, dès 1820, avaient voulu que la retraite fut pour les Frères une oasis où ils viendraient se refaire après de longs mois de solitude; c'est bien ce qu'elle serait pour nous missionnaires perdus dans les vastes espaces des Rocheuses.

La première étape de notre voyage: Gonzaga College de Spokane, où nous reçûmes asile pour la nuit. Des scolastiques amis, rencontrés à Saint-Ignace l'année précédente, nous firent visiter les vastes locaux de l'institution. C'était fête à la communauté et le soir, les scolastiques nous égayèrent par un jeu théâtral bien réussi.

Le lendemain, par le train de l'Orégon Railway and Navigation (O. R. & N.), nous atteignons Tekoa, gare à douze milles de De Smet. Nous n'étions pas annoncés; la voiture de la mission ne nous attendait pas. Un contretemps, sans doute, mais insignifiant pour des jeunes de vingt ans, marcheurs réputés. Laisant nos valises en consigne nous prenions alertement le chemin de la mission. En route, Bonamatse, un chef indien, en retour de la ville, nous fit monter dans sa voiture et nous déposa à deux milles de De Smet.

De là, nous apercevions, sur une légère élévation, les bâtiments de la mission: au centre, l'église toute blanche, élégante et svelte; à gauche, l'établissement des Soeurs de la Providence de Montréal; à droite, la résidence des RR. PP. Jésuites, l'école et en contrebas, l'ancien noviciat, où nous logerions pendant nos vacances. Nous y serions tout à fait chez nous, ne rencontrant la communauté qu'à l'heure des repas.

La Réserve de De Smet est dans ce qu'on appelle le "Panhandle", la queue de poêle de l'Idaho, une étroite bande de territoire coincée entre le Montana et le Washington, qui s'étend jusqu'à la frontière canadienne. Les Indiens Coeurs d'Alène que visita le Père De Smet en 1841, et chez qui les Pères Point et Joset vinrent se fixer l'année suivante, habitaient aux abords du lac Coeur d'Alène. Ils se montrèrent peu sympathiques aux Pères, comme ils s'étaient montrés à tous les Blancs, dès l'abord. C'est même ainsi qu'ils avaient mérité leur surnom. Des trappeurs canadiens affamés leur avaient demandé de la nourriture; le chef avait refusé net de leur en donner et l'un d'eux, piqué au vif avait murmuré: "Ces sauvages-là ont des coeurs d'alène". Il faut dire qu'ils étaient pauvres. Séparés des grandes plaines par deux chaînes de montagnes, celle de la Racine Amère et les Rocheuses, ils n'y allaient pas pour la chasse aux bisons. Ils vivaient chichement sur leur territoire, de racines, de poissons et de petit gibier.

La première mission, appelée en 1903 la vieille mission, était sise près du lac Coeur d'Alène au nord de De Smet. L'église encore en bon état de conservation, avait ceci de

particulier que tout dans sa structure était chevillé, pas un clou n'entraît dans sa construction; cette commodité n'avait pas encore émigré vers l'ouest au milieu du XIXe siècle.

Revêches à l'action des Pères, au début, ces Indiens, une fois convertis, s'avèrent très fervents: la dévotion au Coeur de Jésus les porta aux plus hautes vertus. Mais ils gardaient, même alors, leur fierté de race et refusaient de se soumettre aux exactions de Washington. Ils ne cédèrent qu'après avoir été vaincus dans deux combats par la cavalerie du général Wright. Aussi, quand vint l'heure des réserves, on leur intima d'émigrer plus au sud; car des prospecteurs avaient découvert de riches mines d'argent autour du lac. C'est alors que De Smet fut fondé en 1867. Quelques récalcitrants qui s'obstinèrent à rester sur place furent emmenés de force sur la réserve de Colville.

Cette migration, déplaisante bien sûr, n'a pas été défavorable aux gens de la tribu. Le territoire mi-désertique, où on leur demandait de résider, s'est avéré fertile en blé. Si bien que les Blancs trouvent profit à louer les terres des Indiens, et le produit de la vente, joints aux indemnités payées par Washington pour cessions de territoire, leur permet de vivre à l'aise. La forêt leur fournit le bois de chauffage et est un vaste terrain de chasse.

Le Père Supérieur de la mission en 1905 était le Père Caruana, romain d'origine, de longtemps missionnaire de la tribu, vieillard vénérable, bon et paternel, aimé de ses ouailles à qui il donnait un bon service, aidé par le Père Post que nous avons connu à Saint-Ignace en 1903. Chose rare parmi les Pères de ces missions, il opinait pour la communion peu fréquente: une teinte janséniste chez lui. À table, un jour, il nous disait avoir combattu au synode diocésain l'opinion contraire, soutenu par un prêtre séculier aumônier de religieuses. Le bon Père ne se doutait pas, en ce juillet 1905, que le saint Pape Pie X préparait le décret sur la communion fréquente qu'il promulguerait en fin d'année, 16 décembre 1905.

Le Frère Fox, un Allemand de la Rhénanie, était la cheville ouvrière du travail de la ferme, un homme dans toute la force de l'âge, apte à toutes les besognes inhérentes à ses fonctions. D'autres Frères, Italiens d'origine, silencieux et calmes, s'affairaient au jardin et à la cuisine. Nous vivions solitaires dans notre "noviciat", peu mêlés à la vie de la communauté et ne les voyions guère. Seul le Frère Fox cherchait notre compagnie.

J'avais hâte de voir en action cette paroisse indienne, dont le Père de la Motte nous avait vanté la ferveur, lors de sa visite à Ploërmel en 1902. Le Frère Célestin-Auguste, à De Smet depuis deux ans et demi, nous en parlait avec enthousiasme. Dans un article publié par l'Écho des Missions, cette année 1904, il donnait ainsi ses impressions.

"Pierre, le chef de la tribu, est un chrétien fervent, tête d'un groupe d'élite, qui s'est engagé par voeu à ne jamais manquer la messe et la communion du dimanche. Les familles sont de moeurs très chrétiennes: les mères élèvent leurs enfants dans une atmosphère de piété et leur inculquent les principes de foi qui les protégeront du vice, ou les ramèneront pénitents au pied du prêtre, si dans un moment d'oubli ils se laissent

entraîner au vice. Heureux est l'enfant que Dieu vient cueillir au seuil de la vie avant que le péché n'ait terni la beauté de son âme”.

“Deux des élèves de l'école sont morts récemment dans des dispositions admirables: Samuel Victor et Basile Isidore. Samuel était âgé de treize ans. Son intelligence précoce le fit admettre de bonne heure à la Table sainte et lui conquit la première place à l'école, en même temps que son talent incontestable apparaissait jusque dans les jeux où il fut un champion sans rival”.

“Mais plus encore que ses talents naturels, sa piété angélique le fit aimer de ses camarades. Il l'avait puisée dans la société de sa pieuse mère qui le cultiva comme une fleur belle et délicate. Jamais elle ne permit au petit Samuel de sortir seul, même autour de la maison, pour jouer avec des compagnons de son âge. Lui révéla-t-elle alors, quel trésor est l'innocence? On le croirait, car tel était son amour pour la sainte modestie qu'il ne permettait à personne de le toucher. Ceci nous parut vraiment extraordinaire et ne peut bien s'expliquer que par une protection spéciale de la Vierge Immaculée à laquelle il était très dévot”.

“Il mourut dans le courant du mois de mai 1901, un samedi, à l'heure où la cloche invitait les fidèles à réciter l'Angélus. Le lendemain, le Père Supérieur fit en chaire un magnifique panégyrique de notre cher Samuel. Nul doute que la Mère de Dieu n'ait emmené au ciel l'âme de son petit serviteur”.

“Basile était âgé de dix ans seulement; il fit sa première communion sur son lit de mort. Quand le Père Supérieur lui demanda de faire sa dernière confession, il se mit à pleurer en disant: “Père, je ne puis trouver aucun péché”. Il était, en effet, si naturellement bon que l'oeil le plus perspicace eut vainement cherché à trouver en lui la moindre faute. Il me disait quelques mois avant sa mort: “Frère, je voudrais mourir vite pour aller voir la Sainte Vierge”. Je lui laissai entendre que notre bonne Mère pourrait bien exaucer son pieux désir. Elle l'a fait; Dieu ne résiste pas aux prières des âmes innocentes”. (Frère Célestin-Auguste)

Le premier vendredi du mois allait nous mettre en contact avec cette population très chrétienne. Dès le jeudi avant-midi, les attelages arrivaient au village qui s'animait. Les maisons s'ouvraient, les femmes s'affairaient à l'intérieur pendant que dehors les hommes dételaient les chevaux. C'est alors que j'aperçus l'homme atteint de la danse de Saint-Guy dont le Père de la Motte nous avait parlé dans son sermon en 1902. Il détela ses bêtes près de sa cabane. Le corps et tous les membres agités violemment, il avait peine à déboucler le harnais. Les chevaux attrapaient force coups de poings, mais les bonnes bêtes ne s'emballaient pas, - semblant comprendre, elles viraient la tête de droite et de gauche, de haut en bas, pour parer un peu à l'inévitable; mais sans bouger autrement, patientes et douces.

Je le vis aussi à l'église, toujours agité de même façon, surtout au moment de la communion où le prêtre avait besoin d'une grande adresse pour placer la sainte hostie sur sa langue. Il était très assidu aux offices, un des placiers, veillant au bon ordre.

Il arrivait, en ces jours d'été, que des touristes blancs venaient en curieux assister à la messe, se plaçant selon leur coutume avec leur dame dans un banc. Mais ici, c'était hommes d'un côté, femmes de l'autre. Notre placier s'amenait leur signifiant de se séparer, et je vous assure qu'à la vue de cette étrange apparition, le transfert se faisait promptement; les femmes surtout, glacées d'effroi.

L'homme était aussi, paraît-il, de la force publique et c'est lui qu'on envoyait arrêter les durs, de qui on pouvait s'attendre à des violences. À lui, ils ne résistaient pas, mus par un sentiment de crainte superstitieuse envers l'esprit qui le possédait. Ils se rendaient sans résistance.

Les dimanches, comme le premier vendredi, l'église s'emplissait de fidèles à la messe de communion, le matin, à la grand-messe, aux vêpres. C'était édifiant de se trouver ainsi ramenés aux coutumes des premiers temps de la chrétienté ou du moyen-âge, quand le service de Dieu primait tout dans la vie sociale de la communauté. Cette ferveur était prenante.

Nos vacances s'écoulaient heureuses dans ce milieu chrétien et parmi nos confrères. Nous n'allions pas en plaine où rien ne nous attirait. La forêt, par contre avait ses attraits. Mais il ne fallait pas s'y perdre car on n'en serait pas sorti vivant. Au sud, une colline rocheuse émergeait du bois aux abords de la plaine. Il y eut pique-nique en cet endroit. Du haut de la butte, la vue était splendide. De bonne heure, nous reprîmes le chemin de la maison; mais quelques attardés furent surpris par l'obscurité au cœur de la forêt. Ils ne pouvaient s'égarer car un petit ruisseau qui suivait vaguement le sentier conduisait au village. L'un d'eux étourdiment se mit à imiter le cri du coyote. Immédiatement, de tous les côtés, des aboiements, suivis de hurlements sinistres, se firent entendre: les coyotes les cernaient de toutes parts. Sursauts de frayeur sur le coup! puis confiance limitée, car ces animaux sont poltrons et n'attaquent pas d'ordinaire: pour eux, hommes et coups de feu sont synonymes. Poutant, en bandes, ils le feraient peut-être. C'est donc avec un sentiment de mi-frayeur que nos hommes se hâtèrent vers la maison, ne regagnant leur pleine confiance qu'à la sortie du bois.

Au retour d'un autre pique-nique en pleine forêt, le Frère Barnabé (Le Dret) et moi, marchions en avant de la voiture aux provisions quand un animal surgit au haut d'une côte. Nous nous précipitâmes vers lui au pas de course ramassant un gourdin en cours de route. Contre toute attente il ne bougea pas: bien planté sur ses pattes, il nous attendait grinçant des dents. Je lui assénai un coup sur la tête; il se tourna vers moi menaçant. Mais alors, mon compagnon frappa à son tour et il lui fit face. Je répliquai; bientôt le sang lui coula des naseaux et il tomba mort. C'était un blaireau de la grosseur d'un chien ordinaire mais bas sur pattes; il est plantigrade. Nous le jetâmes sur la voiture car le pelage a de la valeur.

La vie de vacances calme et paisible était prosaïque pour nous jeunes; il n'y avait à De Smet ni lac ni torrent, seule une petite rivière aux eaux paresseuses par delà la prairie des religieuses nous permettait de prendre des bains. Quelqu'un suggéra une nuit en forêt

pour rompre la monotonie; un jeune évidemment dont la suggestion n'aurait pas eu l'adhésion du haut commandement. Mais le Frère Hippolyte seconda la motion et elle fut acceptée. Le soir donc, la jeunesse armée jusqu'aux dents suivit dans la forêt un vieux cheval de bât qui portait nos effets, conduit par le Frère Hippolyte. Très loin dans le bois près d'un abattis se trouvait un petit corral au milieu de conifères géants très touffus. Le cheval fut enfermé dans son enclos, et, roulés dans nos couvertures nous essayâmes de dormir. Les racines des pins nous lacéraient les reins, le serin tombant, il faisait froid; les coyotes alertés par la présence inusitée d'êtres humains dans leur voisinage y hurlaient à qui mieux mieux, se rapprochant de plus en plus. Le cheval effrayé, trottait autour de son enclos, piaffait bruyamment, frappait le sol de ses sabots pour effrayer les assaillants. Le Frère Hippolyte saisit sa carabine et tira. Un silence de mort s'en suivit, mais le sommeil ne venait toujours pas. Vers les trois heures, l'obscurité fit place à une lueur indécese; un petit oiseau gazouilla dans les branches, puis un autre et d'autres encore, chacun à son heure. Lever, prière du matin, méditation, puis deux à deux, l'arme au poing, nous nous dispersâmes aux quatre points cardinaux. Nous voulions surprendre le gibier que l'aurore allait faire sortir de son repaire. Je marchai longtemps avec mon compagnon sans rien voir et je revins au campement. Le coup de feu du Frère Hippolyte n'avait pas effrayé rien que les coyotes. Seuls les Frères Charles et Anatolius avaient levé un chevreuil que, dans leur surprise et leur énervement, ils ne réussirent pas à abattre. Nous rentrâmes à la mission dans la matinée contents quand même de notre aventure.

La retraite fut prêchée par le R. P. René, un Angevin, qui insista beaucoup sur l'observance de notre Règle qu'il avait étudiée à fond. Elle fut fervente dans ce milieu recueilli et pieux. La cérémonie des vœux perpétuels d'un Frère à l'église paroissiale édifia beaucoup les Indiens.

Les Frères Célestin-Auguste et Charles-Henri restaient à De Smet pour l'année 1905-1906. L'année suivante ils seraient remplacés par les FF. Hippolyte et Oswald, qui plus tard feraient place aux FF. Floribert et Hervé, qui y resteraient jusqu'en 1910, mais sous un autre Supérieur, le R. P. Diomiedi, qui venait remplacer le Père Caruana. La plus grande surprise de l'année fut le départ pour l'Alaska du F. René-Maurice que les Supérieurs envoyaient tenir compagnie au solitaire de Holy-Cross du Yukon. J'étais nommé à la maison de Saint-André, en Orégon; de nouveau, j'allais vers l'inconnu.

LES PIEDS-NOIRS - ST. PETER'S

La rencontre des Frères à De Smet et les suivantes furent très instructives. Chacun avait à coeur de décrire sa mission, de conter les mille et une expériences de sa vie au milieu des jeunes Indiens. C'est par ces entretiens que j'appris à connaître les missions de l'est du Montana, où je ne devais pas aller car jamais elles ne furent choisies comme lieu de ralliement.

Les FF. Salvius et René-Maurice nous arrivaient de la réserve des Pieds-Noirs située à l'angle des Rocheuses et de la frontière sud de l'Alberta. Pieds-Noirs! nom étrange, pour qui ne sait pas que les trappeurs canadiens, prompts à voir le côté drolatique des hommes et des choses, excellaient à les affubler de vocables typiques. Toute la carte de l'Amérique du Nord en témoigne et aussi les noms des tribus indiennes du Far West, Têtes-Plates, Nez-Percés, Coeurs d'Alène, Chaudières, etc. Les chasseurs blancs avaient rencontré ces sauvages dans la prairie récemment incendiée, les pieds noircis par l'herbe brûlée. Ils les avaient dénommés Pieds-Noirs, appellation qu'ils ont gardée parmi les Blancs.

Les premiers explorateurs avaient trouvé ces Indiens puissants et farouchement hostiles; une, l'Algonquine, dont le territoire s'étend de la Baie d'Hudson, au travers de la Saskatchewan, de l'Alberta, du Montana jusqu'à Yellow Stone. La gendarmerie royale du Canada et la cavalerie américaines, les "Long Knives", les craignaient à l'égal des Sioux. Mais, au milieu du XIXe siècle, la petite vérole s'était abattue sur eux et les avait décimés au point qu'ils cessaient d'être un danger majeur. Pourtant ils gardaient toute leur férocité et savaient se faire craindre de leurs voisins. Ils étaient ennemis des Têtes-Plates et pendant leurs incursions au-delà des montagnes mirent en péril la jeune mission Sainte-Marie fondée en 1841. Il fallait entourer le village d'une palissade pour parer à toute surprise.

La renommée du Père De Smet était arrivée jusqu'aux Pieds-Noirs. Colportée de bande en bande, aussi, peut-être, par les traiteurs blancs qui visitaient les tribus pour le commerce des fourrures. Au retour de son premier voyage, le Père et ses compagnons furent surpris dans leur campement par une bande de ces guerriers. Hostiles à l'arrivée, ils s'étaient radoucis à la vue du prêtre dans sa robe noire et du grand crucifix qu'il portait sur la poitrine: "La Robe-Noire! l'homme de la prière!" s'étaient-ils écriés: l'entretien fut amical. Plus tard, le Père s'impose un pénible voyage pour les visiter chez eux et leur proposer un missionnaire.

La première résidence de la mission des Pieds-Noirs appelée St. Peter's (Saint-Pierre) était située à l'est des Rocheuses, plus au sud que la Sainte-Famille où nos Frères avaient leur école. Ici, comme ailleurs, les Indiens avaient dû se départir d'une parcelle de leur territoire, convoité par les blancs. Les Pères avaient émigré pour rejoindre leurs ouailles dans la réserve.

C'est à cette mission Saint-Pierre que Louis Riel, en fuite aux États-Unis, après sa première lutte contre le gouvernement d'Ottawa, était venu s'offrir aux Pères comme maître d'école. Il avait été accepté d'emblée, car il était difficile alors de trouver des professeurs dans ces régions lointaines. C'est là que les métis vinrent le quérir en 1885, pour lui faire prendre la tête du nouveau mouvement qui s'annonçait. Il hésita quelque peu; il goûtait sa vie paisible; mais cédant à leurs instances, il partit. Nous savons le reste... la défaite... l'échafaud.

La famille des Pieds-Noirs proprement dite, Piégans, Gens du Sang, avait été évangélisée au nord, dans la partie canadienne, par les Pères Oblats, dont le Père Lacombe fut le représentant aimé, écouté de ces Indiens. Au sud, dans la partie américaine de leur territoire, les Pieds-Noirs ont eu les Pères Jésuites comme missionnaires.

J'ai mentionné les difficultés rencontrées par les forces armées dans leurs contacts avec les Pieds-Noirs. Les Missionnaires, messagers de paix, pourtant, eurent à subir les sévices des farouches guerriers. Ne vit-on pas un Jésuite italien, en tournée de mission, assailli par une bande de jeunes braves, dévalisé de tout ce qu'il portait: ornements et vases sacrés, dépouillé même de ses habits et laissé presque nu en pleine prairie par un froid intense. Il survécut à cette expérience et, sur plainte du Père Supérieur au Grand Chef, on rendit à la mission tout ce qui avait été dérobé par ces jeunes écervelés.

Les Pieds-Noirs de 1903-1910, que nos Frères évangélisaient, n'avaient pas tout perdu de leurs instincts sauvages. Le Père Bruckert, supérieur de la mission, ayant sévi un peu vertement, au sermon contre certains abus - il était Allemand et avait le verbe un peu rude - fut attaqué sur le perron de l'église à la sortie et reçut un fort coup de poing en pleine figure.

Le Frère Salvius relate qu'un jour il se promenait aux abords d'un bosquet quand un sauvage mi-nu bondit hors du bois et le saisit par le bras. "Beau bifteek blanc! Je vais vous tuer pour en manger!" Le Frère, payant d'audace, quoique peu rassuré, répondit crânement: "Allez-y, si vous osez!" Le brave lâcha prise, le regarda farouchement et rentra dans le fourré. Que s'y passait-il? L'Indien voulait évidemment intimider le Frère pour l'empêcher d'y aller voir.

La mission de la Sainte-Famille est en pleine prairie, la prairie nue du Montana-est, où ne pousse qu'une herbe rare, sauf au printemps, mais où abonde le "sage brush" et le "prickly pear", un cactus.

Tout près de la mission, le sol uni de la plaine conduit à un gouffre de plusieurs centaines de pieds de profondeur. C'est là qu'avaient lieu les hécatombes de bisons, au temps où les Pieds-Noirs n'avaient pas encore d'armes à feu. Poussées de l'avant par les cavaliers indiens qui les cernaient en arrière et sur les flancs, ces bêtes couraient tête baissée, ne se doutant pas du danger et plongeaient par-dessus la falaise pour s'écraser au

fond du gouffre où les chasseurs les dépeçaient. On y voyait encore des amas d'os desséchés en 1904.

La culture n'est guère possible dans ce pays très froid à l'hiver, sujet à des gelées tardives, très sec à l'été, où il vente très fort 360 jours par année. Il est probable que le sol serait fertile en blé comme le Dakota plus à l'est, mais la sécheresse n'en permet pas la culture. Cependant, près de la résidence se trouve un vallon arrosé par un petit ruisseau, où, grâce à l'humidité du sol et l'abri du vent, il est possible d'avoir des récoltes.

Le gouvernement américain avait essayé, mais en vain, d'intéresser les Indiens à la culture; ils n'en avaient ni la facilité, ni le goût. Les officiels se montrèrent mieux avisés quand ils les dirigèrent vers l'élevage: cela leur allait; les bestiaux remplaceraient les bisons d'autrefois. Mais il fallait du foin pour nourrir ces animaux à la mauvaise saison. Pour en avoir il faut irriguer. Le gouvernement pousse les Indiens à creuser un canal; les travailleurs seraient payés par le Bureau des Affaires indiennes. Le foin obtenu sauverait les animaux qui périssaient en grand nombre à l'hiver. D'autres dangers les menaçaient pourtant: les loups qui abondent par là à l'égal des coyotes et tous deux s'attaquent aux veaux, aux poulains et même aux animaux adultes que la faim et le froid ont affaiblis.

Les Pieds-Noirs sont plus difficiles à gagner au christianisme que les Indiens de l'ouest des Rocheuses; le paganisme a plus d'emprise sur eux; ils se départent malaisément de leurs superstitions. De plus, les Pères ne connaissent pas leur langue à fond et doivent avoir recours à des interprètes, ce qui n'a pas le même effet que l'action directe. Les convertis se montrent fervents et viennent nombreux aux grandes fêtes. À Noël, il faut les loger dans l'école à cause des grands froids et du vent.

Les Pieds-Noirs n'enterraient pas leurs morts, mais déposaient les cercueils sur les collines rocheuses, plaçant auprès du mort l'arc, les flèches, la selle, etc. Un amas de roches couvrait le tout pour empêcher les loups et les coyotes de venir dévorer les cadavres. C'était macabre de passer par là.

Les écoliers tiennent de race et deviendraient aisément indisciplinés si une main forte ne les retenait pas. Il est heureux que le Frère Salvius demeura six ans à son poste. Il acquit ainsi du prestige et une autorité incontestée sur les élèves.

Les parents sont aussi plus rétifs qu'ailleurs. Tous les Indiens de la prairie: Sioux, Corbeaux, Pieds-Noirs sont fiers, hautains, jaloux de leur indépendance. Le Frère Salvius nous a souvent conté sa première entrevue avec l'un d'eux en 1904. Cet Indien, d'allure peu engageante, lui amenait son petit garçon: "Joe Chewing Bone". "Je vous donne mon fils pour que vous lui appreniez la langue des Américains, mais je veux garder ses habits" - vêtements sales, usés, pouilleux - "qu'il change et apportez-les moi!". Après avoir lavé, épouillé, changé le gars, le Frère le ramène à son Père à qui il passe le paquet de linge sale. "Coupez les cheveux au garçon et donnez-les moi en souvenir de mon fils; je les lui montrerai plus tard quand il sera grand; cela lui plaira beaucoup". L'opération terminée, le sauvage partit droit et fier.

L'école comptait de 65 à 70 élèves appartenant aux trois clans mentionnés - quelques Gros-Ventres et des réfugiés Cris. Ces enfants étaient intelligents et apprenaient bien. En plus du programme ordinaire, les Frères enseignaient la musique: l'école avait une fanfare et un chœur de chant. Lors d'une visite de Monseigneur Carroll, évêque d'Helena, les élèves chantèrent la messe en grégorien: "C'est, dit le prélat charmé, la seule église de mon diocèse où on le chante".

Une année, les Frères eurent à déplorer la mort d'un de leurs élèves, Peter Blair, emporté par une grave maladie. Les parents vinrent aux funérailles, mais plus tard, ils déterrèrent le mort et l'emportèrent chez eux pour l'ensevelir selon la coutume ancestrale.

Si le Frère Salvius demeura ferme au poste, ses adjoints le furent moins. Après le Frère René-Maurice, ce fut le Frère Floribert, puis le Frère Euphrone et, après son départ pour le Canada en 1909, le Frère Charles-Henri.

Chez les Pères, il y eut aussi des mutations. Le Père Damiani, vieux missionnaire de la tribu, céda la place au Père Bruckert qui, à son tour, fut remplacé en 1909 par le Père Delon qui mourut plus tard dans un accident d'avion, vicaire apostolique d'Alaska. Plusieurs Frères convers: Allemands, Irlandais, Espagnols vauquaient aux travaux de la mission.

En 1909, les FF. Salvius et Hervé, après dix ans d'absence, allèrent revoir la France: tout un été de vacances dans leur pays natal. Au début de septembre, ils étaient à La Prairie sur le chemin du retour, lorsque vint un téléphone du Montana. "Le Frère Salvius est-il chez-vous? Dites-lui de rentrer à la Sainte-Famille au plus tôt", et presque en même temps, un télégramme de Jersey venait appuyer cette requête; preuve que les Supérieurs majeurs avaient été alertés. Que s'était-il passé?

La rentrée des élèves s'était effectuée à l'école de la Sainte-Famille, comme à l'ordinaire, mais aucun Frère ne se trouvait là. Les FF. Barnabé et Euphrone étant partis pour le Canada, le Frère Bruno, à court de sujets, n'avait désigné personne pour cette mission. Les RR. PP. débordés n'arrivaient pas à maintenir l'ordre.

Lorsque le Frère Salvius descendit à la gare de Browning, un Père s'y trouvait. "Oh Frère, vous voilà; vite allez à la mission; allez-y dès ce soir". - "Mais, mon Père, je n'ai aucun moyen de m'y rendre; pensez-y, quinze milles!" - "Allez-y, vous y empêcherez bien des péchés". Le Frère dut attendre le postillon du lendemain pour partir.

Il arriva à la mission; le bruit s'en répand; les élèves surgissent de toutes parts, s'assemblent, regardent le Frère furtivement. Au signal, tous défilent, silencieux, et rentrent en classe, sans plus! Seul un loustic avait murmuré dans son entourage: "Fini le plaisir, les gars!" Ceci nous montre l'ascendant que les Frères avaient pris sur leurs élèves.

Le C. F. Bruno eut pitié du pauvre isolé, le Frère Charles-Henri lui fut envoyé de Saint-Ignace.

SAINT-PAUL

Le C.F. Hippolyte-Victor dirigeait depuis deux ans l'école de Saint-Paul et avait eu comme adjoints cette dernière année les Frères Hervé et Oswald. Son confrère de l'année précédente, le F. Amaury, avait été transféré à Saint-Ignace après la retraite de 1904.

La réserve, désignée sous le nom de Fort Belknap, est située dans la grande plaine du Montana, plus à l'est que celle des Pieds-Noirs, entre la voie du Grand- Nord-Pacifique et la chaîne des Petites Rocheuses qui en marque la limite sud.

Deux tribus indiennes y habitent: les Gros-Ventres et les Assiniboines; les premiers appartiennent à la grande famille Algonquine. Chassés de leur territoire par les Sioux, comme les Cheyennes et les Arapahoes leurs Frères, ils avaient émigré vers l'ouest et tandis que les deux autres bandes allaient occuper des territoires vacants du Wyoming, eux s'étaient fixés dans leur secteur actuel entre la Milk River et le Missouri. Leur nom indien signifie: "Les Affamés". Les chasseurs blancs les affublèrent du sobriquet Gros-Ventres, bien que le patronyme Ventres-Plats eut été mieux adapté à ces gueux de la grande prairie. Les Assiniboines venus de l'est au Montana, leur furent adjoints dans la réserve.

Ces deux tribus vivaient pauvrement, pillées qu'elles étaient par leurs voisins: Sioux, Corbeaux, Pieds-Noirs qui les considéraient comme des intrus dans ces parages. Ils avaient pourtant augmenté en nombre au début du XIXe siècle; mais la rougeole et la petite vérole les avaient durement frappés vers 1850.

Quarante milles séparaient la gare de Harlem de la mission de Saint-Paul, quarante milles de prairie nue, où ne pousse guère que l'armoise de l'ouest (sage brush) sauf dans quelques vallons plus fertiles aux abords des montagnes. À mi-chemin, un mince cours d'eau, le long duquel poussent des buissons et quelques arbres, vient seul rompre la monotonie de la vaste plaine. Il y a là un petit poste de relais, puis la prairie s'allonge de nouveau jusqu'à une chaîne de hautes collines, les Petites Rocheuses, au pied desquelles se dressent les maisons de la mission. Par un phénomène étrange, est-ce érosion? ou plutôt cataclysme? - la montagne s'est fendue en deux d'un travers à l'autre; le fameux canyon dont les Frères vantaient la beauté. "C'est une coupure très étroite", disaient-ils, "aux parois abruptes, assumant les formes les plus bizarres, nuancées de couleurs vives dans les tons les plus variés." Au fond, coule un petit ruisseau dont l'eau alimente la mission. Les Pères s'étaient installés là, bien que la position n'est pas centrale parce qu'on y trouve, avec l'eau du canyon, le bois nécessaire au chauffage. Plus tard, les Pères devaient découvrir une mine de charbon dans la montagne.

Il fallait de l'audace à l'époque pour se fixer en cet endroit, si loin des centres civilisés, dans le voisinage d'un repaire de bandits qui avaient établi leurs quartiers généraux dans la montagne, où ils se trouvaient en sûreté contre une attaque brusquée de la police. Là,

ils venaient diviser et cacher leur butin après une expédition, et ils faisaient bonne garde pour y être à l'abri de toute surprise. Au petit poste, à mi-chemin de la gare, quelques unités de la bande flânaient constamment dans une insouciance apparente. Mais quand arrivait un attelage ou un cavalier isolé, ils sortaient de leur torpeur et dévisageaient les arrivants. Les gens connus passaient indemnes; mais malheur au détective qui s'aventurait sur ce terrain; il serait abattu sans merci. Un vieux Père irlandais aux cheveux blancs, supérieur de la mission en ces temps-là, nous contait, lors d'une visite à Saint-André, qu'un jour, il vit venir une voiture couverte d'un drap blanc taché de sang. "Ils viennent me vendre du boeuf", pensa-t-il. "Mais non! ils amenaient le cadavre d'un homme abattu, me demandant de l'enterrer - sans enquête du coroner, évidemment."

"Ces bandits - c'est toujours le vieux Père qui parle - se spécialisaient... dans les vols de trains, si fréquents dans l'Ouest, au début du siècle. La bande avait des espions aux gares des grands centres, qui renseignaient leurs chefs sur les chargements d'or en partance pour l'est du pays. Alors s'organisait l'embuscade. Pendant que le gros de la troupe cachés dans la forêt aux bords de la voie attendaient le convoi, leurs émissaires se faufilaient sur le train et, à l'endroit désigné, sortant de leur cachette, faisaient stopper la locomotive sous la menace du revolver. Leurs complices bondissaient sur la voie, et pendant que d'autres s'affairaient au wagon-express pour rafler l'or, les autres parcouraient les voitures pour fouiller les voyageurs que des copains postés à chaque extrémité tenaient à la pointe du revolver. On ne résistait pas; ces gens-là étaient des tueurs qu'il était inutile de braver. Ils demandaient la bourse ou la vie: on préférait la vie sauve. Il y avait des gens de tout acabit parmi ces bandits. "Je ne prends jamais rien des prêtres", disait l'un d'eux à un clergyman qui, les bras en l'air comme ses compagnons, s'attendait à être soulagé de sa bourse. Qu'était ce bandit? Peut-être un Irlandais catholique dévoyé, respectueux du prêtre par un instinct de race."

Ces voisins peu enviables avaient quitté les lieux avant l'arrivée des Frères. Ils se devaient de changer leurs quartiers de temps en temps quand les "possés" des shérifs devenaient plus actifs qu'à l'ordinaire. Même ainsi, tout danger n'était pas écarté, car une mine d'or était exploitée à Landusky dans la montagne et on amenait le précieux métal au bureau de poste de la mission pour l'expédier à Great Falls. Des gardes armées accompagnaient ces envois, mais des maraudeurs pouvaient surgir et livrer bataille pour s'en emparer. Cela n'arriva pas.

Le supérieur de la mission était le Père Vasta, un Maltais, qui avait comme assistant le Père Griva que je devais connaître à Saint-Ignace, plus tard.

Les écoliers n'étaient pas nombreux - une trentaine - à qui il fallait tout donner, comme ailleurs: l'habillement, la nourriture, l'enseignement. La population était en partie païenne et plusieurs des élèves n'étaient pas catholiques. Ces enfants de Saint-Paul n'avaient pas la vivacité de ceux d'autres missions: ils étaient fermés, silencieux. Les Frères ne leur avaient pas demandé de garder le silence au réfectoire, mais jamais ils n'y parlaient. Chacun avait sa pitance préparée d'avance par les religieuses; ils s'asseyaient à leur place, vidaient leur bol de thé, puis absorbaient le contenu de l'assiette sans

s'occuper de leurs voisins, se confinant dans leur mutisme jusqu'au signal du départ; manière de souffreteux habitués à la misère, au froid, à la faim.

Il fallait prendre soin d'eux en santé et en maladie. Le Frère Hippolyte y excellait par une adresse native. Un médecin de Harlem, appelé dans un cas de maladie grave, lui avait dit: "À votre place, je n'aurais pas fait autrement; je n'ai rien à vous conseiller; continuez". La mère de l'enfant, avertie, vint le prendre sur son travois - deux perches attachées aux flancs de son cheval, les autres extrémités traînant à terre - une ambulance très primitive pour un grand malade. La femme enveloppa son fils dans son châle, le plaça dans la boîte de son véhicule et partit. Les Frères allèrent le visiter à la maison; il gisait inconscient, la bouche pleine de viande. Les Indiens s'imaginent que leurs gens meurent parce qu'ils ne mangent pas et essayent de les gaver pour les garder en vie. Ils meurent presque toujours ainsi, la bouche pleine de nourriture. L'enfant mourut; ses parents et lui étaient païens. Il y eut grand sabbat de pleureurs et de pleureuses sur les hauteurs au-dessus de la mission. Les Gros-Ventres plaçaient leurs morts à la fourche des arbres ou en plaine sur des plates-formes, pour les soustraire à la dent des carnassiers.

Les Frères avaient une fanfare. Dès la Sainte-Ursule, fête patronale des religieuses, ils purent jouer quelques morceaux faciles devant le monastère. Le Père Vasta, enthousiasmé, voulait de la musique tous les dimanches. Il fallut le calmer, car, au début, les progrès des musiciens étaient lents. Le Père ne comprenait pas jusqu'à ce que ayant essayé de jouer d'un instrument lui-même, sans succès - il n'avait aucune notion de la musique - il se rendit à l'évidence. Mais avec le temps, la fanfare eut une renommée, au grand déplaisir de l'Agent qui n'en avait pas à son école. Subrepticement, il prit les noms des musiciens et aux vacances leur offrit de l'argent s'ils consentaient à venir à son établissement. Ses essais musicaux n'eurent aucun succès et les élèves dépités revinrent chez les Frères.

L'hiver est très dur dans cette région. Le Frère Hervé raconte qu'une nuit, le thermomètre descendit à -54° F. Ce matin-là, ni Pères, ni Frères, ni Soeurs, ni élèves ne se risquèrent hors du lit. Comment les Indiens pouvaient-ils tenir sous la tente? À Noël, quand ils venaient camper pour la messe de minuit, toute la réserve de bois de la mission y passait. Heureusement que l'école avait une provision de charbon pour y suppléer.

Les Pères avaient un jardin près de la maison et une ferme dans un vallon de la montagne où ils gardaient 1500 têtes de bétail. Ces bêtes venaient errer autour des maisons à l'hiver s'y sentant plus en sûreté contre les loups. Mais elles y étaient harcelées par le vent, gelées par une carapace de neige fondante, tenaillées par la faim; elles beuglaient misérablement et beaucoup mouraient. C'était la rançon de l'hiver en ce pays.

L'école des filles était tenue par les Soeurs Ursulines, comme toutes les autres écoles de mission à l'est des Rocheuses; Pieds-Noirs, Corbeaux, Cheyennes. Ce sont ces religieuses qui préparaient les repas des garçons; ils mangeaient dans une construction en bois rond, attenante au couvent. La nourriture était servie avant la venue des élèves; on ne voyait jamais ces religieuses dont la clôture est très stricte. Elles prenaient aussi soin du linge: lavage, raccommodage, etc.

Dans la vaste prairie, outre les loups et les coyotes qui abondaient partout, on trouvait aussi les renards, car je me souviens avoir entendu le Frère Hippolyte mentionner qu'un chasseur indien avait tué un renard noir, espèce rare dont la fourrure se vendait alors de \$500 à \$1000. Le Jack-Rabbit, le grand lièvre des prairies, foisonne aussi par là. Le F. Hippolyte, aux premières vacances de 1904 nous en faisait une description imagée - il versait assez facilement dans l'exagération - à l'ébahissement de tous, mais surtout du F. Constantin qui l'écoutait bouche bée, voyant en imagination l'animal aussi gros qu'un veau et il s'exclamait: "Mais, voyons... un rabbit... un rabbit... un rabbit, c'est bien un lapin!..." C'est, dit-on, l'animal le plus rapide au monde pour un sprint court, mais il se fatigue vite: le loup et le coyote plus endurants et plus rusés finissent par le rattraper. Les "prairie-dogs", écureuils fouisseurs, les "gophers" gaufres, parfois appelés écureuils de terre, abondent aussi par là. Les ours, les chevreuils se rencontrent dans la montagne.

La réserve n'est qu'un espace menu dans ce vaste Montana dont les Blancs occupent la majeure partie. Les "cowboys" et les "sheep-herders", les uns gardiens de bestiaux et les autres de moutons, qui vivent sur un pied de guerre, se disputent le territoire. Le F. Hervé me disait qu'un certain McNamara possédait 10 000 moutons. Quand il traversait la réserve pour se rendre d'un pâturage à l'autre, il y laissait une travée où ne poussait plus un brin d'herbe. Il est facile de comprendre le pourquoi de l'animosité entre "cowboys" et "Sheepherders": là où les moutons ont passé, il n'y a plus rien à brouter pour les bestiaux, et l'herbe est rare dans toute la région.

Plusieurs Frères enseignèrent à Saint-Paul: outre le F. Hippolyte et ses compagnons de la première heure, les FF. Amaury, Hervé, Oswald, il faut mentionner le F. Barnabé qui y séjourna pendant trois ans comme directeur. Quand il quitta en 1909 pour passer au Canada, le Frère Hippolyte revint, après un séjour à De Smet et à Sainte-Marie. Mais le plus constant de tous fut le F. Anatolius-Louis qui y demeura cinq ans, de 1905 à 1910.

Le Père Vasta fut remplacé en 1909 par le R. P. Piette, un de mes amis de la première heure à Saint-Ignace. Il nous aimait beaucoup et comprenait le rôle important que nous avions à jouer dans la mission. Il avait lui-même très bien réussi à Saint-Ignace comme préfet des élèves. Notre départ en 1910 lui causa beaucoup de peine.

ORÉGON - MISSION SAINT-ANDRÉ

La route de l'Orégon passe au travers de la Palouse, où, en ce début d'août, les fermiers, dans leurs champs immenses, s'affairaient à la récolte. Nous ne verrions rien d'autre que la coupe et la rentrée du blé dans cette vaste plaine, dépourvue d'arbres, autrefois mi-désertique, maintenant, grâce au travail de l'homme blanc, un grenier à blé.

Il y fait chaud. La poussière, soulevée par le mouvement du train, envahit les wagons. Aussi, le premier soin du voyageur, en y entrant, est-il d'enlever paletot et veste, pour se revêtir du "duster", cache-poussière gris. Un seul voyage suffirait à gâter le complet noir qui est soigneusement remis dans la valise.

Dans la morne plaine, on chercherait en vain du pittoresque et même les villes, Colfax, Pomeroy, le vieux centre de Walla Walla n'offrent rien de ce qui pourrait attirer l'attention. Les voyageurs somnolent dans la chaleur étouffante des voitures.

C'est peut-être à cause du grand silence que les voix des ministres protestants se font bruyantes. Ils s'assemblent, parlent haut. Ils ont conscience d'être les maîtres dans ce pays peuplé par les descendances des pionniers presbytériens et méthodistes, amenés de l'Est par leurs pasteurs, pour s'emparer de la région, au compte des États-Unis, dans les années quarante. Leur ton de voix, leur assurance hautaine, proclament qu'ils se rendent compte du rôle important qu'ils jouent dans ce pays au fanatisme invétéré. Jamais, au cours de huit voyages successifs sur cette ligne du O. R. & N., aucun d'entre eux ne s'abaissa au point d'adresser la parole, ou un salut, aux deux papistes que nous étions.

Enfin, après huit heures de chemin de fer, nous atteignons Pendleton, Orégon, notre terminus, et nous nous rendons au presbytère catholique pour un exercice de propreté: la poussière et la sueur qui la retient, ont fait de nous des gens de couleur indécise. Le Révérend Père Trivelli, curé, un Italien, le Rév. Père Dimier, un Savoyard, et le Frère cuisinier, un Irlandais, francisé par un long séjour à la résidence d'Angers, en France, nous reçoivent aimablement. Et pendant que nous vaquons à nos ablutions, la voiture de la mission arrive pour nous prendre et nous amener à St. Andrew's (St-André) à 10 milles de Pendleton.

Le conducteur, M. McDewitt, est un Irlandais de Londonderry. Tout au long du voyage, il met le F. Urbain au courant des faits survenus pendant son absence. Sa brogue d'Irlandais du nord était malaisée à comprendre de prime abord, mais j'y arrivais, et j'écoutais, intéressé de tout ce qu'il disait des hommes et des choses de cette mission où j'allais vivre mon année nouvelle. Ce n'est qu'à l'arrivée qu'il m'adressa la parole: "Vous ne venez pas ici pour y mourir, j'espère (nous passions près du cimetière!). Vous n'avez pas bonne mine! Ne vous avisez pas de trépasser ici; c'est dur de creuser des fosses dans le roc". C'était une de ses fonctions, évidemment. J'avais grande envie de vivre et le rassurai.

Il se faisait tard; nous étions fatigués de la chaleur, plus encore que du voyage; après le souper et les exercices du soir, nous n'avions qu'un désir: trouver le lieu de notre repos.

La mission St-André est située au bas d'une colline qui domine la vaste plaine du Columbia. Le grand fleuve qui la traverse, se heurte, près de là, aux contreforts des Montagnes Bleues, oblique vers l'ouest et par une passe des Monts Cascades, appelée les Dalles, par les premiers voyageurs canadiens, se précipite dans une série de rapides et de chutes vers la plaine côtière du Pacifique. Les arpenteurs ont tracé des routes droites à chaque mille, direction nord-sud, est-ouest. Les carrés labourés, de couleur brune, alternant avec les autres tintés de l'or de blés mûrs, donnent à la plaine l'apparence d'un vaste damier. Seule, une traînée verte le long de la rivière Umatilla, quelques milles plus bas, vient mettre un peu de vie dans cette nature morte.

En arrière, vers le sud, s'élèvent des collines arrondies, nues et brûlées par le soleil d'été. Ce n'est que plus haut, sur les flancs des Montagnes que poussent les pins et les sapins; mais nous ne pouvons les voir. Le paysage est triste d'aspect quand on vient de sites au pittoresque vivant de Saint-Ignace, de Colville et de De Smet.

Les constructions de la mission s'élèvent au bord d'un mince ruisseau, torrent à ses heures, qui draine le canyon. Des peupliers, des aubépines, des seringats, des mahonias (houx d'Orégon), des cerisiers à grappes et autres buissons, y compris l'herbe à la puce, en ombragent les abords. Autour de la maison, grâce à l'irrigation, le jardin aux légumes et le verger aux fruits variés, cerises, prunes, abricots, pêches, pommes, poires, forment une oasis dans ce désert.

Notre maison, un cube de briques rouges, n'a rien de remarquable. L'établissement des Soeurs, en haut, vers la colline, est plus vaste et plus élégant. Tout auprès, la salle de récréations des filles, servait alors d'église, car l'ancienne avait disparu au cours de l'année précédente et une autre s'élevait lentement à l'extrémité de notre cour. L'étable, l'écurie, les granges garnissaient le fond du vallon en aval du jardin.

Le mercure, en été, oscille entre 75° F. la nuit et 98° F. le jour. La température ne varie jamais pendant la saison sèche où il n'y a ni nuages au ciel, ni rosée la nuit, ni orages électriques. C'est pourquoi les arbres ne peuvent pousser dans cette plaine; la sécheresse de l'été les tue. À leur arrivée, les blancs n'y trouvèrent qu'un "sage bush", différent de celui de Montana, l'"artémisia tridentata", une plante des terrains désertiques.

Il existe un dicton dans le pays que toute région où pousse cette plante est fertile en blé. Ce n'est pas vrai pour l'est du Montana à cause de la grande sécheresse, mais ici, les conditions sont différentes; le blé semé en octobre lève grâce aux pluies d'automne, hiverne bien car le climat est doux, et favorisé par l'humidité subséquente à la fonte des neiges, par quelques rares ondées printanières, vient en maturité au début de juillet. Du fait, l'agriculture s'est développée dans la plaine d'une façon merveilleuse. Il en résulte un contraste frappant. Quand on quitte l'enclos de la mission, à l'arrière, on entre dans une région primitive, le repaire des bêtes sauvages, domaine des bestiaux et des chevaux

indomptés. Si, au contraire, on part vers le nord, on trouve des champs immenses, cultivés d'après les méthodes les plus modernes à l'époque. On ne s'y contentait pas de la charrue à deux socles, tirée par quatre chevaux; on y voyait des tracteurs à vapeur, traînant douze charrues, labourant quarante acres par jour. À l'été, lors de la récolte qui battait alors son plein, seules les petites fermes de 160 acres se servaient de la lieuse employée partout ailleurs, sur ce continent, au début du siècle. Je ne parle pas des parcelles de terre en Europe où l'on coupait encore à la faucille. De nécessité, les ingénieurs de Portland avaient construit des machines agricoles plus perfectionnées, adaptées aux besoins locaux.

Il y avait des "headers", lieuses transformées, munies de chargeuses; lieuses qui ne liaient pas, mais déversaient le blé coupé haut (d'où leur nom), dans des charrettes qui suivaient la machine. La batteuse s'installait au bord du champ. Trois "headers" coupaient le blé; trois charrettes par machine, neuf en tout, l'amenaient à la batteuse. Le grain ensaché, les sacs cousus sur place - la grande sécheresse permettait l'emploi de ce procédé -, était transporté aux hangars, en bordure de la voie ferrée, pour l'exportation. Cette méthode avait un inconvénient: elle nécessitait une nombreuse main-d'oeuvre. Si les ouvriers faisaient la grève, tout était arrêté. Cela ne pouvait manquer de se produire: ces employés n'étaient qu'un ramassis de désœuvrés, des clochards venus ici, pour gagner un peu d'argent avant de recommencer leur vie errante.

Pour obvier à cet inconvénient, les riches fermiers de l'endroit avaient supplié les ingénieurs agricoles de Portland de leur fabriquer une machine employant peu d'hommes. Les inventeurs avaient devisé le "Combined Header and Thrasher" communément appelé "combine", l'ancêtre de notre moissonneuse-batteuse. Comme son nom l'indique, c'était une combinaison du "Header" et de la batteuse dont la force motrice était axée sur les roues. Il n'y avait pas encore de tracteurs à gazoline. Et les tracteurs à vapeurs s'avéraient trop dangereux à cause du feu. Le "combine" était traîné par trente-six chevaux ou mulets formant carré, six de front, sur six rangs et en avant, deux chevaux de tête dirigés par des guides. Cinq hommes seulement; les ouvriers ordinaires de la ferme suffisaient à la besogne: le conducteur, hissé sur un long perchoir qui surplombait la masse des chevaux; le mécanicien, qui voyait au bon fonctionnement de la machine; à gauche, sur une plateforme, trois ouvriers; l'un emplissant, les deux autres cousant les sacs. Une verseuse automatique les déposait en groupe de cinq, le cinquième sac faisait céder le ressort. La faucheuse à droite, ne recueillant que les épis, pouvait couper vingt pieds de large et davantage. Le grain emmagasiné dans les hangars se vendait au gré des cultivateurs, qui suivaient les cours du marché, et les ventes étaient acheminées vers les ports de Seattle et de Portland, à destination de l'Orient surtout. Je m'intéressais à ces nouveautés agricoles; cela me faisait oublier quelque peu, la nudité du paysage.

Il n'y a pas de foin dans la région. Au mois de juin, avant la maturité du blé, une tranche est coupée tout autour du champ: c'est du foin pour les chevaux. Cette tranche est labourée comme coupe-feu, en cas d'accident, et à l'automne, quand le chaume est brûlé avant les labours, pour limiter la marche des flammes. Nous avons un endroit sourceux sur notre ferme qui nous donnait deux coupes de luzerne par an pour les vaches à lait.

La Réserve des Umatilla est située dans le nord-est de l'Orégon; au point de vue religieux, dans le diocèse de Baker City, nouvellement fondé (1903), Mgr Christie, l'unique prélat jusque là dans l'Orégon, avait gardé une portion minime du territoire, à l'ouest de l'état, mais elle contenait la majeure partie de la population et des catholiques. Il laissait à son suffragant, Mgr O'Reilly, les trois quarts de l'Orégon, mais tout le centre, à l'est des Cascades, et un haut plateau volcanique improductif, sans population stable. Les gens habitent deux étroites bandes de terrain au nord dans la plaine, et au sud, le long de la Californie. Même dans ces deux régions, les catholiques sont clairsemés. La population catholique du diocèse de Baker City n'était que de trois mille âmes, plus d'un tiers des Indiens. Au point de vue nombre, c'était le plus petit diocèse au monde.

Les RR. PP. Jésuites avaient cette mission de St-André depuis 1887; elle était desservie précédemment par un prêtre séculier. Le supérieur, en 1905, était le Père Thomas Neate, originaire de Chicago, le seul prêtre américain, curé de mission, alors. C'était un parfait gentilhomme, doux et calme, point pressé, ne brusquant rien ni personne, dévoué à ses ouailles à qui il avait su se rendre acceptable. Qui aurait pu résister à ses manières attrayantes? Et puis, il avait enseigné à l'école comme scolastique; on le connaissait dans les tribus. Des scolastiques Jésuites, rencontrés à Saint-Ignace en 1903, nous avaient dit que ce Père était le héros d'un des livres du R. P. Fynn, s.j., auteur de récits sur la vie écolière aux États-Unis. Le Père Sullivan, revenant de Jersey où il était allé faire ses études, avait rencontré l'auteur sur le chemin du retour. "Je vais à Umatilla, lui avait-il dit, où le Père Neate est supérieur. Est-il vrai, comme on le dit, qu'il est le Percy Wynne d'un de vos récits?"- "Oh! non, avait répliqué le Père Fynn, c'est dans Claude Lightfoot qu'il apparaît, c'est le M. Grace qui ne comprenait pas les élèves remuants". Le Père nous développait parfois ses idées pédagogiques; du coup, sa compétence subit une éclipse. Le bon Père, du reste, n'intervenait pas dans nos activités; il nous laissait une entière liberté de diriger l'école d'après nos méthodes.

Son seul compagnon à notre arrivée était le Frère O'Brien, un Irlandais de Cork, homme doux, de bon jugement, dur à la besogne, menant de front le travail du jardin et de la ferme. Deux hommes engagés le secondaient: M. McDewitt, entrevu déjà, et un Danois, d'âge mur, luthérien de religion, mais qui, n'ayant pas d'église de son culte, assistait à la grand-messe le dimanche. Lorsqu'il nous quitta, un jeune Suédois, un noir, puis un Métis se succédèrent assez rapidement.

L'école des filles était tenue par les révérendes Soeurs d'un Tiers-Ordre franciscain, fondé à Philadelphie par Mgr Neumann, C.S.S.R., un Autrichien, homme de grande sainteté. La communauté se recrutait dans la portion allemande de la population; elle devait vaquer à l'instruction des catholiques de cette langue, nombreux dans le diocèse. Plus tard, lorsque la communauté étendit ses oeuvres à travers le continent, les religieuses se recrutèrent parmi les Irlandais et les Américains. La Supérieure à Umatilla, Soeur Blanche, était d'origine allemande; deux soeurs d'âge mûr étaient Irlandaises; les plus jeunes étaient Américaines. La vieille cuisinière, une des fondatrices de Saint-André, venait d'Allemagne. On la savait très attachée à l'école, et les jeunes, pour la taquiner, lui faisaient croire que, vu certaines difficultés, les Pères allaient fermer l'établissement; elle prenait la chose au sérieux. Un dimanche, revenant de la grand-messe, je la rattrapai sur

le trottoir, car, très âgée, elle marchait lentement. J'engageai la conversation et, soudain, à brûle-pourpoint, elle me demanda: "Est-ce vrai que l'école va être fermée?" Je n'étais pas au courant du complot et lui dis qu'il n'en était pas question. "Merci", me dit-elle; et toute rassérénée, elle continue son chemin. Ce qu'elle dut en dire aux taquineuses à son retour à la maison!

Ces religieuses n'étaient pas distantes; il y avait parfaite coopération entre elles et nous en matière d'éducation. Nous prenions nos repas chez elles, et nous étions quelque peu gâtés par les bonnes religieuses.

À Pendleton, la ville voisine, les Soeurs avaient une académie et un hôpital.

UMATILLA

Les indiens de la Réserve de Umatilla appartiennent à trois tribus: les Walla Wallas, les Cayuses et les Umatillas, toutes membres d'une grande famille, les Shahaptiens, à laquelle se rattachent aussi les Yakimas, les Nez-Percés, les Palouses et autres petits groupes dispersés au nord de l'Orégon.

Les Yakimas ont leur réserve au nord du Columbia, à l'angle formé par le grand fleuve et les Monts Cascades. Les Nez-Percés habitent la réserve de Lapwai, en Idaho. Les Palouses se sont volatilisés durant l'avance des colons blancs.

Les trois tribus de la réserve, établies sur un territoire de 800 milles carrés, évoluaient, autrefois, sur un espace beaucoup plus vaste, s'étendant de la frontière actuelle de l'Idaho à l'est, jusqu'à la rivière Deschutes, affluent du Columbia, à l'ouest. Le terrain s'était avéré fertile: ils en furent dépossédés au profit des blancs. C'est à grand-peine qu'ils purent garder l'espace qu'ils occupent actuellement; le gouvernement de Washington, ses agents sur place en l'occurrence, voulaient les reléguer sur la réserve des Nez-Percés.

Les Walla Wallas et les Umatillas ont gardé leur nom indien. Sous le vocable "Cayus", sauriez-vous découvrir le nom que les trappeurs canadiens avaient donné aux gens de cette tribu? L'orthographe américain le camoufle bien: Les "Cailloux".

L'idiome de toutes ces tribus est le Nez-Percé, une langue chantante et harmonieuse, qui n'a pas les sons rauques du Kalispel. La récitation des prières ressemble à une psalmodie, quelque peu monotone, mais douce à l'oreille.

À Saint-Ignace, à De Smet, tous les Indiens sont catholiques; à Calville aussi, sauf dans le sud de la réserve qui a servi de dépotoir à des éléments insurgés de diverses tribus, dont quelques bandes sont protestantes, une au moins, celle du chef Joseph des Nez-Percés dont je parlerai plus loin.

À Umatilla, outre l'église catholique, il y a une chapelle presbytérienne, un peu à l'ouest de chez nous. Pour comprendre le pourquoi, il faut faire un retour en arrière, étudier l'histoire religieuse de la région de 1836 à nos jours.

J'ai noté ailleurs que deux ministres protestants s'étaient présentés aux Têtes-Plates, en 1836, mais avaient été rejetés par ces Indiens qui voulaient des "Robes-Noires" catholiques. Les Pasteurs avaient continué leur route jusqu'au poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson à Walla Walla. Il faut se rappeler que le territoire de l'Orégon était régi par cette compagnie anglaise et devait l'être jusqu'en 1846; mais que, par un arrangement subséquent à la guerre de 1812, les deux nations, Angleterre et U.S.A., pouvaient librement s'y installer. Seuls, les Américains s'autorisèrent de la permission, et dans les années quarante, ils y émigrèrent par milliers chaque année. La Compagnie de fourrures

n'amenait pas de colons; elle se vit submergée par ce raz de marée; et les Indiens, de leur côté, y perdirent leurs vastes territoires de chasse.

Whitman, l'un des deux ministres, établit sa mission quelques milles à l'est du poste, chez les Cayuses. L'autre, Spalding, choisit un site favorable sur la rivière Lapwai, plus au nord, chez les Nez-Perchés.

Les missionnaires catholiques ne vinrent que plus tard, appelés par les Canadiens français, qui, pressentant la ruine de la Compagnie, s'étaient faits colons comme les Américains, dans la plaine fertile du Pacifique. Les prêtres arrivèrent à Walla Walla le 18 octobre 1838, y demeurèrent quelques jours pour se reposer de leur long voyage et surtout, pour permettre aux Canadiens du poste de remplir leurs devoirs religieux. Leur venue alarma quelque peu les presbytériens; c'est avec satisfaction qu'ils les virent s'éloigner.

Mais en 1845, l'un des prêtres, Norbert Blanchet, fut nommé archevêque d'Orégon City, et son frère Magloire Blanchet, évêque de Walla Walla où il vint résider avec un assistant, le Père Brouillet et deux séminaristes. Pour comble, John McLaughlin s'était converti au catholicisme en 1842, et le bourgeois actuel du poste, William McBean, était aussi catholique. Du coup l'alarme fut grande chez les Presbytériens.

Les nouveaux venus se confinèrent d'abord au ministère du poste, où travaillaient de nombreux catholiques; mais très vite, ils contactèrent les Indiens des environs qui les écoutèrent volontiers, car les deux ministres protestants étaient alors en perte d'influence. Spalding déplaisait aux Indiens par ses sautes d'humeur que madame, douce et dévouée, ne parvenait pas à faire oublier des sauvages. Whitman, plus doux, se maintenait hautain et madame plus encore. Les Indiens écoutèrent donc les prêtres qui recrutèrent des fidèles parmi eux. Les catholiques établirent leur mission à Umatilla, à 25 milles au sud de Walla Walla.

Un autre élément jouait en faveur des prêtres catholiques; ils n'étaient pas Américains. Les Indiens avaient aimé les gens des Compagnies de fourrures qui commerçaient, mais n'empiétaient pas sur leur territoire de chasse. Ils détestaient les "Bostonnais", qui arrivaient alors par milliers, prenaient les terres, y bâtissaient des maisons, dressaient des clôtures, se déclaraient les maîtres du sol, interdisaient le passage aux Indiens. Les deux pasteurs protestants se montraient amis de ces gens-là. En une occasion, Whitman avait averti un convoi de blancs que les Cayuses se préparaient à les attaquer pour les dévaliser. Les guerriers l'avaient appris et leurs coeurs s'étaient durcis contre lui.

De plus, il y avait, travaillant à la mission de Whitman, un Métis venu du Maine, qui rapportait aux Cayuses, tout ce que disaient les blancs. Il prétendait qu'un jour, il avait entendu Spalding et Whitman se dire: "Ces Indiens vont disparaître devant l'avance des blancs". Le fait n'était que trop évident. Mais ces mots rapportés malicieusement, ne pouvaient qu'exciter l'ire des Indiens.

Sur ce, une épidémie de rougeole s'abattit sur la tribu, causant une forte mortalité. Les sorciers (medecine-men) traitaient les malades et ne sauvaient pas tous leurs patients, si tant est qu'ils en sauvaient; mais aucun soupçon ne pesait sur eux: ils étaient de la race. Il en était autrement de Whitman, un blanc. Dès l'apparition du fléau, il s'était dévoué. Il était docteur en médecine, et ses remèdes avaient sûrement plus d'effet que les simagrées des sorciers. Mais il ne sauvait pas non plus tous ses malades, et les parents des défunts se demandaient: "Ces médecines du blanc ne sont-elles pas des poisons? on dit qu'il veut se débarrasser des Indiens". La tension montait dans la tribu.

Le 27 novembre 1847, Spalding amena sa fille au pensionnat de Whitman, et, le jour suivant, l'accompagna à Umatilla où il y avait des malades à soigner. Or, le jour précédent, Monseigneur A.-M. Blanchet avait réuni, à la mission, ses prêtres du voisinage: les chefs religieux se rencontraient. Whitman visita l'évêque; on dit qu'il voulait vendre sa mission aux catholiques, et s'en aller ailleurs. On voulut le garder à dîner. Il refusa et repartit, laissant en arrière son compagnon, Spalding, indisposé, l'hôte du chef Pahkatus Qoh Qoh (cinq-corbeaux), un de ses fidèles.

Whitman s'en allait à la mort; les Cayuses l'attendaient pour le tuer. Qu'était-il arrivé? On raconte - je l'ai entendu moi-même là-bas - que de jeunes Indiens avaient dérobé des melons d'eau dans le jardin de la mission. Les jours suivants, ils attrapèrent la maladie et moururent; simple coïncidence. Mais pour les Indiens soupçonneux, ce fut une certitude: "Whitman a empoisonné ses melons et tué nos gens; qu'il meure!"

Le soir même de son arrivée, la maison fut envahie; Tomahas fendit la tête de Whitman de son tomahawk; madame et une douzaine d'autres furent massacrés, une quarantaine retenus comme otages. La mission fut incendiée.

Le lendemain, le Père Brouillet quitta Umatilla pour revenir à Walla Walla, passant par la mission protestante pour donner à Whitman la réponse de l'évêque à sa proposition. À la vue des ruines, des victimes horriblement mutilées, des prisonniers en danger de l'être, il fondit en larmes. Mais, se ressaisissant, aidé d'un Canadien, épargné à cause de sa nationalité et, bien que craignant pour sa propre vie, il procéda à l'ensevelissement des morts. Les Cayuses recherchaient Spalding pour le tuer, mais ne savaient où il se trouvait. Le Père Brouillet rebroussa chemin pour aller l'avertir de se mettre à couvert. Fort heureusement, il le rencontra sur le chemin et le mit au courant des faits, le priant de s'esquiver au plus tôt. Se cachant de jour, marchant de nuit, le pasteur atteignit sa mission de Lapwai, rassembla ses gens, vint au fort se mettre à l'abri du danger. Mais de sa fille prisonnière des Cayuses, il n'avait point de nouvelles. Elle était en vie.

Les prisonniers furent rachetés par des dons en nature: couvertures, chemises, fusils, poudre, etc., et on les achemina vers la Willamite pour les tenir loin du danger. Spalding ne fut pas reconnaissant à ceux qui lui avaient sauvé la vie; il accusa les prêtres catholiques d'avoir incité les Indiens contre les protestants et causé la ruine de leurs missions. C'était faux; des querelles ouvertes entre les deux missions et plus encore avec les quatre ou cinq autres venus plus tard avaient causé tout le mal, Mais les méthodistes et les presbytériens de la région n'étaient que trop enclins à croire le calomniateur. Ils

poursuivirent les prêtres de leur haine et après cinquante ans, ils nous gardaient toujours rancune.

Les prêtres catholiques restaient seuls dans la région de Walla Walla; mais vu l'état de méfiance à l'égard des blancs, ils ne pouvaient faire de bien. Ils préférèrent quitter provisoirement. Ils se rendirent au fort Vancouver; mais c'était passer de Charybde en Scylla; les protestants des environs, surexcités par les dires de Spalding, se montraient menaçants. Monseigneur Blanchet s'en alla fixer son siège épiscopal plus au nord, à Nesqually, sur la côte du Pacifique.

Des enquêteurs avaient été envoyés à Walla Walla. Après avoir questionné M. McBean et le père Brouillet, ils exonérèrent le clergé catholique de tout blâme et reconnurent que tout le mal venait de Spalding. Il lui fut défendu de revenir.

Quand les esprits se furent calmés, M. McBean fit venir le P. Chirouse, un jeune oblat de Marie-Immaculée, ordonné à Walla Walla en 1847, puis envoyé à Yakima. Quand les Américains prirent possession du Fort, M. McBean et le Père Chirouse allèrent demeurer à Umatilla où les McBean habitent encore. Le Père Chirouse quitta en 1859 pour la mission de Tulalip sur la côte. Qui le remplaça à Umatilla? Des prêtres séculiers, sans doute; je ne sais. Mais quinze ans plus tard, en 1874, Mgr Groose, archevêque de Portland, y envoyait un de ses compatriotes belges, le Père Conrardy, nouvellement arrivé au pays, après une longue suite d'aventures. Son évêque le relançait dans d'autres hasards.

La paix était revenue dans les années soixante, après les troubles des années cinquante, durant lesquelles les Indiens avaient bataillé pour empêcher les colons blancs de s'installer dans leur vallée. Les soldats américains avaient finalement triomphé. Les Indiens avaient dû, de force, céder leurs vastes territoires de chasse et s'installer dans des réserves exiguës, sauf les Nez-Percés, restés neutres, qui obtenaient un vaste territoire de 5000 milles carrés.

Le Père Conrardy travaillait ferme dans son nouveau champ d'apostolat, donnant la mesure de son zèle inlassable quand éclata la révolte du chef Joseph, des Nez-Percés. Le gouvernement de Washington s'était repris. L'afflux des blancs s'accroissait; il leur fallait des terres; les Nez-Percés furent sommés d'aller s'enfermer dans une petite réserve à Lapwai. Le chef Joseph refusa de quitter sa vallée de la Wallowa, à quelques milles à l'est de Umatilla, sa terre ancestrale. Bouté dehors par la cavalerie américaine, il s'enfuit avec sa bande au travers des Monts de la Racine Amère et des Montagnes Rocheuses, bataillant, fuyant pour essayer de semer ses ennemis, bataillant encore. Arrivé sur la grande plaine de l'est, il s'élança vers le nord pour essayer d'atteindre le Canada, mais il fut cerné par des forces américaines combinées, dans le massif de la Bear Paw, fait prisonnier avec les siens, envoyé captif au territoire indien de l'Oklahoma, puis ramené au sud de la réserve de Colville, où il mourut en septembre 1904.

Le Père Conrardy était un blanc; parmi ces Indiens surexcités, sa vie était en danger, car les Indiens de Umatilla, très liés à ceux de la Wallowa, sympathisaient avec leurs frères

Nez-Percés et leur prêtaient main forte contre les Américains. À preuve, il y avait de mon temps, vivant à Umatilla, une vieille Ta-ka-ma-po, jeune fille en 1877, qui fut faite prisonnière par un cavalier américain, qui lui lia les mains et la prit en croupe pour l'amener aux quartiers généraux. En route, elle réussit à se délier, saisit le coutelas du soldat qui pendait au ceinturon, le lui plongea dans le dos, le renversa de cheval et revint à sa tribu sur la monture de l'Américain. Le Père Conrardy, insouciant du danger, allait prêcher d'un campement à l'autre. Un chef païen menaça de le faire pendre - on avait ainsi exécuté les meurtriers de Whitman - mais en homme décidé, le prêtre fit front, accepta le défi gaiement: "Je suis venu ici pour y laisser ma peau; allez-y, je vous donnerai ma montre en récompense". Interloqué, l'Indien consulta ses gens qui le dissuadèrent de faire du mal au prêtre catholique.

La première mission de Umatilla était au bord de la rivière. Pour avoir des écoles, il fallait des ressources: une ferme, des bestiaux; le Père alla s'installer sur le site actuel en bordure des collines. Qu'étaient ces constructions? Je ne les ai pas vues. Seule, l'église restait debout, lors de l'arrivée de nos Frères en 1904; elle avait été démolie durant l'année.

En 1887, Mgr l'archevêque avait confié la mission aux Pères Jésuites, désireux, sans doute, d'avoir plus de continuité dans l'oeuvre et de meilleures écoles. Le Père Conrardy avait dû quitter.

En 1908, j'étais à l'hôpital de Pendleton pour y guérir une grippe tenace. Un soir, la religieuse vint me dire: "Un prêtre désire vous parler". C'était le Père Conrardy. Il avait passé plusieurs années à Molokai, compagnon du Père Damien et son successeur chez les lépreux. Mais Monseigneur, un religieux, ne prisait pas la présence de ce séculier dans ses missions; il le remplaça. Le Père Conrardy résolut d'aller fonder un lazaret en Chine. Après quatre ans d'études, il obtenait son diplôme de docteur en médecine à l'Université de Portland; parcourut les États-Unis et divers pays d'Europe, quêtant des fonds pour son projet. Fatigué du voyage, il s'était arrêté à Pendleton pour y passer une nuit calme à l'hôpital. Il voulait des nouvelles de son ancienne mission, de quelques Indiens qu'il avait connus. Je lui en donnai, puis l'invitai à se rendre à St-André où Pères, Frères, Soeurs et Indiens le verraient avec plaisir. Il refusa et continua sa route le lendemain. Il fonda son lazaret à Canton, et y mourut six ans plus tard; non de la lèpre, mais d'une pneumonie, le 2 août 1914, le jour même où les armées du Kaiser envahissaient sa Belgique.

Les Indiens m'avaient parfois parlé de lui; me demandaient si je le connaissais, si je savais où il était. À mon retour à la mission, je fus à même de leur dire que je l'avais rencontré, et ceux de qui il avait demandé des nouvelles s'en montrèrent flattés.

Les Presbytériens de notre réserve étaient des descendants des prosélytes de Whitman et de Spalding. Ils étaient moins nombreux que les catholiques; les ministres protestants n'avaient attiré que peu de recrues et plusieurs s'étaient éloignés d'eux plus tard. De plus, ces convertis s'étaient trouvés délaissés, Spalding n'ayant pu obtenir de retourner vers eux. L'apostolat catholique, au contraire, avait été presque continu.

À Lapwai, chez les Nez-Percés, ce domaine de Spalding, il n'y avait pas eu de mission catholique jusqu'en 1866. Spalding y était revenu en 1859 et y avait regroupé ses fidèles; il s'opposa à la venue de missionnaires catholiques. Mais il avait affaire à un homme jeune, entreprenant, un linguiste distingué, le Père Cataldo qui, bientôt, maîtrisa la langue des Nez-Percés, ce que Spalding n'avait jamais pu faire. Bien que vivant hors de la réserve dont l'entrée lui était interdite, le Père s'attira des recrues et plus tard obtint le droit de s'installer parmi ses ouailles.

La mission catholique de Lapwai était florissante à notre arrivée en 1903. Le Supérieur en était le Père Cataldo, revenu après avoir rempli l'importante charge de Provincial pendant près de vingt ans. Son adjoint, le Père Lajoie, était un Canadien.

SAINT-ANDRÉ - F.I.C. À L'ŒUVRE

Le mois d'août fut tranquille: la chaleur intense interdit toute sortie à qui n'est pas acclimaté. Le F. Urbain-Georges, mon directeur, n'aimait pas la marche, du reste, et notre temps se partageait entre la lecture, l'étude et quelques travaux d'intérieur.

Mais force nous fut, pourtant, d'affronter le soleil durant la deuxième quinzaine d'août. Nos élèves couchaient sur des paillasses. À la sortie, en juin, elles étaient vidées de leur contenu, la paille brûlée, les sacs lavés; ce qui nous permettait d'éliminer la vermine et de commencer l'année nouvelle en propreté. En août, il fallait remplir ces paillasses de nouveau, sous le soleil ardent, au milieu du champ. Le F. Urbain et moi bourrions les sacs de paille, ceux des garçons et des filles; les religieuses en cousaient l'ouverture. Ces paillasses étaient rondes comme des saucissons et l'équilibre de l'occupant y était instable. Au début, il arrivait que le surveillant était réveillé en sursaut par le bruit d'un corps tombant sur le plancher: l'un des dormeurs avait roulé par terre.

La rentrée eut lieu au début de septembre, plus ou moins. Les métis étaient réguliers et venaient au jour indiqué; les Indiens pur-sang apparaissaient l'un après l'autre, entre le 1^{er} septembre et la Toussaint. À l'automne, beaucoup de familles indiennes s'en vont à Camas Prairie faire provision de bulbes comestibles, *Camassia esculenta*, l'oignon des Indiens de l'ouest, qui pousse là en abondance. Ce n'est qu'au retour à la réserve qu'ils nous amènent leurs enfants.

La population scolaire de Saint-André se composait en parties à peu près égales de métis et d'indiens. Les premiers habitent la région nord de la réserve, la plus fertile, au-delà de la rivière Umatilla. Ils y avaient leurs fermes que certains cultivaient et que d'autres louaient aux blancs, mais sur lesquelles ils travaillaient à gages. Ces métis étaient les descendants des voyageurs canadiens, engagés de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Ces gens-là décidaient de se fixer en Orégon, et comme ils ne trouvaient pas de femmes blanches, ils épousaient des indiennes. Nous avions des Beauchemin, des Gagnon, des Ricard, des Rainville, des Cournoyer, des Lacourse, des Parr, des Gingras, mais aussi des McBean, descendants du bourgeois du Fort de Walla Walla. Après cent ans de séjour dans ce pays, ces métis parlaient le français en famille, mais conversaient en indien avec leur entourage et employaient l'anglais pour leurs affaires. À nous, ils parlaient français, identifiant la langue et la foi. Tous étaient catholiques et nous amenaient leurs enfants. Très mêlés aux blancs, ils avaient pris leur manière de vivre et ne se distinguaient d'eux que par un teint plus bronzé.

Les Indiens vivaient surtout le long de la rivière Umatilla ou dans les canyons arrosés par des cours d'eau. L'agent servant d'intermédiaire, distribuait le produit de la rente au début de chaque mois. Ils s'adonnaient toujours à la chasse et à la pêche, et la vente de leurs chevaux sauvages leur donnait aussi quelques revenus. Ordinairement, ils portaient

le costume des blancs, qui leur allait mal, et vivaient dans des cabanes plutôt que sous la tente. Mais, ils gardaient leurs coutumes anciennes, leur mentalité, parlaient leur langue et ne maniaient l'anglais qu'imparfaitement. C'est pourquoi, à l'église, il y avait un sermon en indien aussi bien qu'en anglais.

Le F. Urbain avait établi le système de deux classes et divisé les surveillances: ce qui nous évitait la multiplicité des divisions et facilitait le progrès. Les cahiers de l'année précédente et les dessins prouvaient qu'il avait eu du succès. Il voulait ajouter la musique au programme; des instruments avaient été achetés à Chicago; nous aurions une fanfare. Le F. Urbain se chargeait des petits, j'aurais les grands.

Dès l'abord, je vis bien qu'ici la discipline devait être plus rigide qu'à Colville. Les petits commençants ne posaient pas de problèmes. Les métis étaient d'humeur bouillante et de caractère indépendant. Les Indiens qui avaient toujours fréquenté l'école de la mission, se laissaient conduire; mais il y avait des grands que le Père Neate avait soustraits à l'école de l'Agence où ils avaient pris des habitudes qu'il faudrait corriger. Ceux-ci regimbaient.

Le F. Urbain les connaissait et m'avait mis en garde. Le record de l'un d'eux, John McKinley, tenait presque du roman. À son arrivée en 1904, le F. Urbain l'avait lavé, habillé tout de neuf et à la récréation du soir lui avait donné une paire de souliers qu'il lançait avec tant de soin que le Frère lui dit: "Nous montons au dortoir, Mac, vous faites un travail inutile". Lui, ne pensait pas ainsi; au coucher, avait disparu.

Quelques jours plus tard, il réapparaissait sur son cheval maigre, réclamant ses vieux habits. Prudent, il ne descendait pas de sa monture et demandait qu'on les lui apporte. Le Frère n'accédant pas à sa demande, il se décida, descendit de cheval, attacha sa bête à la clôture et s'en vint à l'école. Là, le F. Urbain lui intima l'ordre de rester - l'instruction était obligatoire dans la réserve. Le garçon virevolta, mais le Frère le saisit à temps et l'enferma dans une chambre libre de la maison. Une heure plus tard, la Soeur Marina, qui servait les repas à nos élèves, vint demander au F. Urbain: "Avez-vous envoyé ce nouveau, MacKinley, demander à manger? Je l'ai là-bas attablé au réfectoire". Il avait passé par l'imposte, glissé le long du poteau de la galerie, et avant de partir, avait cru bon d'aller se revigorer. Il fut ramené, enfermé de nouveau; mais plus tard, quand on ouvrit la chambre, il n'y était plus. Le gros tuyau d'égoût de la chambre de bain, voisine de la sienne lui avait permis de descendre en sûreté. Il avait disparu à la hâte, laissant son cheval qu'il fallut nourrir des jours et des jours. La police alertée le chercha vainement pendant deux mois. Il s'était joint à une bande en partance pour Camas Prairie.

Ce n'était là qu'un de ses exploits. McDewitt, l'ouvrier, me racontait qu'un printemps, le "truant officer" avait ramené le gars, un matin de pique-nique, après une autre de ses escapades. L'emmener avec le groupe, c'était le perdre de nouveau; le F. Urbain l'enferma, cette fois sous le grand escalier, le munissant du nécessaire pour la journée. Le midi, racontait l'ouvrier, je l'entendais geindre, et pris de pitié, lui dis au travers de la porte: "Mac, si je vous emmène avec moi travailler au jardin, me promettez-vous de ne pas vous enfuir?" - "Oh oui! monsieur". Je le libérai, l'emmenai sarcler, tout content de

sa bonne action. Mais il réussit bien à tromper ma vigilance et à bondir dans le fourré sans que je ne m'en aperçoive. Je n'avais pas hâte de rencontrer le F. Urbain ce soir-là”.

J'étais averti et surveillais de près. J'avais fort à faire à retenir certains méfis d'humeur bouillante, à réprimer les incartades des jumeaux Braden, remuants comme des mouches, mais je n'avais pas à me plaindre des grands Indiens. John Wolfe, l'un de ceux de l'Agence, m'avait l'air plus ourson que loupiot, malgré son nom. Quant à McKinley, il m'impressionnait bien: tranquille, appliqué en classe, point querelleur ni batailleur au dehors; il causait volontiers, mais gardait un petit air sournois qui me mettait au défiez-vous. Un matin de novembre, dans le brouhaha du rassemblement pour la classe, il réussit à s'esquiver avec John Wolfe, son compère. Je m'en aperçus à la minute, mais que pouvais-je faire? Je me devais à mes élèves; j'avertis mon directeur et montai en classe. McKinley fut ramené, et repartit plusieurs fois au cours de l'année. De John Wolfe, on n'entendit plus parler.

Ces désagréments étaient peu de chose à côté du bien accompli; l'oeuvre était belle. Nous donnions à ces jeunes l'instruction religieuse et leur apprenions à vivre leur vie chrétienne. Parmi nos grands, il y avait des garçons très pieux. Nous les gardions tous du mal où ils auraient été plongés dans d'autres écoles. De plus, nous leur donnions l'instruction qui leur devenait nécessaire pour réussir dans la vie. Jusqu'à date, les Indiens avaient été traités en mineurs, sous la garde de l'État qui subvenait à leurs besoins en cas d'urgence. Cette ère était révolue; partout les réserves s'ouvraient; ces jeunes Indiens auraient à gagner leur vie; nous les y préparions.

Survint le 6 décembre; j'en attendais souvent parler par les élèves pour qui c'était un des grands jours de l'année: la Saint-Nicolas. Je ne comprenais pas. Une coutume, apportée par les Soeurs allemandes, avait le don d'enthousiasmer nos gars. Au jour dit, après le souper, il y eut réunion générale à la salle, le “hall”; garçons assis d'un côté, filles de l'autre. Tout à coup, Santa Claus apparut sac au dos, fouet à la main; le personnage connu. Il fit le tour de la salle menaçant, frappant le plancher de son fouet pour impressionner les jeunes; puis, abaissant son sac, il y plongea la main et se mit à jeter des poignées de bonbons sur le plancher. Tous se précipitèrent pour les ramasser; mais gare! le fouet entra en action; on était sauf qu'assis sur le banc; il fallait être rusé, prompt, pour éviter les coups. Les garçons plus osés que les filles bourraient leurs poches de bonbons. Au fait, Santa semblait s'acharner sur les filles plutôt que sur les garçons. Je sus plus tard, je ne la reconnus pas sous son déguisement, que Santa était une postulante des Soeurs, jeune américaine très délurée qui, sans doute, avait sa revanche contre certaines mutines dont elle avait à se plaindre; car elle faisait l'apprentissage de l'enseignement. Une fête de ce genre devait être assez générale autrefois comme l'indique le nom “Père Fouettard”.

Noël nous amena tous les parents pour la messe de minuit et les offices du jour. Le F. Urbain, bon musicien, avait exercé une opérette, débits et chants très bien réussis. Notre fanfare joua quelques morceaux, péniblement appris. Les élèves des Soeurs donnèrent leur partie de la séance avec brio. Tous les enfants eurent leurs cadeaux de l'arbre de Noël.

Le printemps vient vite en Orégon, trop vite parfois. Je me souviens qu'en 1907, après un hiver très doux, tous les arbres fruitiers étaient en fleurs avant la fin de février. Mal leur en prit! Dans la nuit du 9 au 10 mars, un vent du nord nous amena un pied de neige et une température froide qui nous resta deux semaines. Il n'y eut pas un fruit au verger cette année-là. Mais, ordinairement, dès le début de mars tout signe d'hiver a disparu; le sol est sec; il est possible de jouer au baseball. Le F. Urbain me demanda d'organiser les jeux. Ma première équipe serait moins forte que celle de Colville, les élèves étant moins grands que ceux de là-bas, mais ils pourraient se mesurer avec des garçons de leur taille; nous gagnerions souvent. Des occasions défavorables pouvaient se produire pour annuler la meilleure préparation.

Le curé de Pendleton nous invita une année à rehausser la fête de saint Patrick par des morceaux de notre fanfare. Nous apprîmes des airs d'occasion: "St. Patrick day in the Morning...", "The Wearing of the Green"; cela plût aux catholiques, en grande partie des Irlandais. Les religieuses de l'Académie nous servirent un repas copieux, comme nos gars n'en avaient jamais vu. Ils se gavèrent littéralement de toutes les bonnes choses servies. Ces Indiens peuvent endurer un long jeûne forcé, mais, l'occasion survenant, c'est étonnant ce qu'ils peuvent absorber. Nous étions contents de les voir si bien traités, mais je le fus moins, à la sortie du repas, quand le capitaine de l'équipe locale vint me proposer une partie de baseball. Je ne pouvais refuser; nous avons été si bien reçus par les religieuses! Ce fut une défaite ignominieuse pour nous. L'équipe adverse n'était pas meilleure que la mienne, mais, ronds comme ils étaient, mes hommes se montrèrent maladroits au bâton et lents à la course. Si les Soeurs avaient conspiré avec leurs élèves pour nous infliger une défaite cinglante, elles n'auraient pas mieux réussi. Je n'étais pas fier de mes hommes, mais eux ne s'en faisaient pas; ils avaient bien mangé; la partie de balle n'était qu'accessoire. Tout ne fut pas perte cependant, en cette déroute de mon équipe. Un ami de la Mission avait assisté à la partie, et voyant la maladresse de mes gens, s'était dit: "Ces pauvres garçons n'ont peut-être pas le matériel nécessaire pour pratiquer! Il m'approcha, me tendit une liasse de billets disant: "Prenez ceci et allez en ville vous acheter le matériel qui vous manque". Alors, moi aussi, j'oubliai la défaite!

À la Fête-Dieu, la fanfare joua pendant la procession et accompagna l'"O Salutaris" sur l'air impérial de Russie et le "Tantum ergo" sur l'air national autrichien de Haydn, très respectable alors, mais que Hitler a profané depuis par les vers de son "Deutschland über alles..." qu'il a promené à travers l'Europe.

L'année se termina fin-juin par une séance et une exposition scolaire. Le F. Urbain, comme de coutume, eut un plein succès.

Ma première année à Umatilla avait pris fin, plus fatigante que la précédente à cause de la tension constante pour maintenir l'ordre. Je jouirais de mes vacances.

UMATILLA (suite)

À la fin de l'année 1905-1906, nous fûmes convoqués de nouveau à De Smet pour les vacances. Le lieu était idéal pour la retraite; nous y avions notre maison à nous et notre enclos. Nous n'aurions pu trouver endroit plus solitaire. Aussi, cette année-là, comme la précédente, les saints exercices se déroulèrent dans le plus grand recueillement.

Mais les vacances furent ternes. Nous avons visité tous les environs; il ne nous restait qu'à plonger plus avant dans la grande forêt de l'Idaho. Le faire était dangereux; on nous avait averti que d'aucuns s'y étaient aventurés et n'en étaient jamais revenus.

Mais, durant ces vacances nous eûmes le plaisir de rencontrer deux nouveaux confrères, venus d'Angleterre à l'automne de 1905: les Frères Barnabé et Floribert, deux hommes plus âgés que nous. Ils avaient enseigné en France, avant la persécution et, celle-ci s'annonçant, avaient été envoyés par les Supérieurs en Irlande, chez les Christian Brothers pour y apprendre l'anglais. Ils nous arrivaient tout préparés. Cette augmentation du nombre de Frères nous permettait de fonder Sainte-Marie au pays des Okanogan; mais Colville, où un Frère seul aidé d'un laïc, avait enseigné l'année précédente, était abandonné. C'est de l'autre côté de la réserve que nous opérerions dorénavant.

À notre retour à Umatilla - car j'y revenais et devais y séjourner trois ans encore - nous trouvions du changement à la mission. Le Père Neate avait quitté le poste de Supérieur pour devenir curé de la paroisse voisine de Pendleton. Il était remplacé par le Père Chianale, un Italien des environs de Turin, venu jeune aux missions. Il nous arrivait du scolasticat de Spokane où il enseignait la philosophie; un professeur brillant, renommé dans tout l'ouest américain. De temps à autre, ses Supérieurs l'envoyaient goûter à la vie de mission qui l'avait attiré aux Montagnes. Ce lui était un repos du labeur de l'enseignement.

Nous le trouvions gai, affable, très fraternel, intéressé à notre oeuvre, prêt à collaborer, mais point gênant, nous laissant pleine liberté de conduire l'oeuvre de l'école. Pendant le mois d'août, il nous fut loisible de le connaître car il aimait notre compagnie. Il était musicien dans l'âme. Parfois il s'asseyait au piano, y jouait des pièces classiques ou, les yeux levés et fixes, nous donnait des morceaux de son cru. Il semblait perdu dans sa rêverie musicale, inconscient, apparemment, de notre présence et, soudain, il s'arrêtait, se retournant souriant et s'exclamait: "J'ai manqué ma vocation, j'aurais dû devenir musicien!" Simple boutade, car il était un excellent religieux, très pieux, un modèle pour nous. J'aimais le voir, à la chapelle, après les repas, à genoux sur le degré de l'autel, les mains jointes, les yeux fixés sur le tabernacle, priant avec la simplicité d'un enfant, lui, le grand philosophe. Pendant les vacances, nous avions la coutume de réciter notre chapelet à la brunante, nous promenant sur la cour. Aussitôt qu'il nous voyait quitter le lieu de la récréation, il bondissait hors de sa chambre et venait se placer entre nous deux pour le dire en notre compagnie.

Je n'ai pas besoin de dire qu'il s'intéressait à la fanfare. Au cours de l'année, il composa la "Umatilla March" du genre italien, plus sautillant, moins formel que le style français ou américain des marches militaires. De sa chambre, il nous entendait jouer, et s'il arrivait qu'un musicien distrait oubliait qu'il y avait un dièse ou un bémol à la clef, il surgissait soudain: "Quelqu'un joue faux!" Le coupable était vite repéré.

Nous l'aurions deux ans, et tout au long de son séjour, il se montrera charmant. Il devinait bien que jeune comme j'étais, l'immobilité et l'isolement devaient me peser. Durant les vacances, s'il était appelé aux malades, il m'invitait à l'accompagner et savait agrémente la sortie d'un bain dans la rivière, ou d'une partie de pêche.

Le Père Sullivan avait été transféré à Saint-Ignace. Pour le remplacer, nous venait du Montana, le Père Damiani, un vieux missionnaire de la tribu des Pieds-Noirs. Il avait connu, à la Sainte-Famille, les Frères Salvius et René-Maurice. Ce dernier racontait que lorsqu'il allait aux malades le Père l'emmenait avec lui. Le Père Damiani avait une de ses poches bourrée de tabac pour fumer en cours de route; mais d'une autre poche, il tirait un cornet de bonbons pour son jeune compagnon. L'âge le forçait à laisser le supériorat à de plus jeunes Pères, et il venait à Umatilla comme Père Ministre. Il ne connaissait pas le Nez-Percé, mais parlait le français, ce qui lui permettait d'exercer son ministère près des métis.

Cet été de 1906, le F. O'Brien nous quittait aussi, pour la Sainte-Famille; il était remplacé par le F. Geis, un homme jeune encore, une trentaine d'années, d'origine allemande, né en Iowa, dans la vallée du Mississipi. Les premiers peuplements de cette région avaient été faits par des gens de nationalités diverses, qui s'étaient groupés par nations. On y trouvait un comté allemand à côté d'un comté irlandais ou suédois; un comté allemand catholique, voisinant avec un comté luthérien. Jeune homme, Félix Geis avait erré vers le Far West, avait travaillé au Gonzaga College et demandé son admission au noviciat de Los Gatos, commun aux deux districts de Californie et des Rocheuses. Il nous parlait souvent de ses expériences par là, de la vie du noviciat.

Il y avait connu comme confrères novices, un père et son fils. Le vieux eut à passer à l'exercice de modestie et subit patiemment l'énoncé de ses défauts. Mais quand son propre fils signala: "Il fait mal son signe de croix", l'ancien bondit: "Qui t'a appris à le faire, toi?" En avril de cette année 1906, le Frère avait subi l'épreuve terrible du tremblement de terre de San Francisco. La cloche avait sonné le réveil à cinq heures et les religieux à genoux au pied du lit récitaient une courte prière, quand tout trembla dans la maison; les murs se fendaient, le plâtre tombait du plafond. En hâte, mi-vêtus, tous bondirent au jardin pour y chercher la sécurité. Les secousses durèrent plusieurs heures, se succédant à intervalles. À Los Gatos, ce fut moins dur qu'à San Francisco, où l'incendie vint achever ce que le tremblement de terre avait épargné.

Nous jouissions d'une vraie vie de famille à notre mission de Saint-André, en compagnie de ces hommes sympathiques. Mais cela ne supprimait, ni la solitude, ni la monotonie de notre existence. Nous étions tous très occupés, les rapports n'étaient

qu'occasionnels. Aussi, c'est avec plaisir que nous voyions arriver des visiteurs; c'était comme une bouffée d'air du dehors, d'autant plus appréciée que c'était rare.

Notre évêque de Baker City, Mgr O'Reilly, nous arrivait assez régulièrement car son diocèse de 3000 âmes ne le tenait pas tellement occupé. C'était un homme maladif qui avait ruiné son système nerveux par un travail excessif au séminaire-collège de Portland. Dans ses crises, il se montrait insupportable, et c'est alors surtout qu'il nous venait, cherchant du repos en sa condition. Ni Père, ni Frère, ni Soeur ne semblaient désirer sa venue, mais il fallait, en charité, le supporter patiemment. Je savais me tenir à l'écart, et n'eus jamais de heurts; mais quelqu'un lui ayant fait remarquer, lorsqu'il exigeait un changement dans l'horaire: "Le Frère Urbain n'aimera peut-être pas cela", il avait rétorqué: "Est-ce que cette petite tête rouge pense qu'elle mène à la maison?" Nous nous étions bien amusés du dire entre nous. Mais une autre fois, le ton avait changé. Le bon évêque récitait son bréviaire à la chapelle de la communauté qui n'était séparée de la classe du F. Urbain que par une cloison mobile; il entendait tout ce qui s'y disait. À la sortie des élèves, il aborda mon confrère. "Un maître expérimenté comme vous perd son temps à enseigner ces sauvages. Venez donc à mon école de Baker City; là vous aurez une occupation digne de vous". Aurions-nous gagné au change? En tout cas, nous étions venus évangéliser les Indiens; nous y resterions.

Un autre visiteur dont j'ai gardé bon souvenir, fut le Père Cataldo, supérieur de la Mission de Lapwai, chez les Nez-Percés. Il nous arrivait au printemps de 1907 pour y prêcher une mission à nos Indiens, pendant la semaine sainte. Il connaissait si bien la langue des Nez-Percés que les chefs les plus éloquents s'inclinaient devant lui: "Il nous surpasse tous!" Venu jeune d'Italie, il étudiait à Maryland quand des crachements de sang l'obligèrent à interrompre ses études; on le dirigea vers les Rocheuses espérant que l'air des montagnes lui ferait du bien. Il guérit et se mit à évangéliser les Indiens dont il apprit les langues. Nommé supérieur provincial, il tint au poste près de vingt ans, et en parcourant les missions, apprit tous les dialectes des Rocheuses. Je l'avais entendu prêcher éloquemment en Kalispel, à Saint-Ignace, et, ici, je voyais les Indiens ravis à ses lèvres quand il leur parlait dans l'idiome Nez-Percé. Il savait, en outre, deux dialectes de l'Alaska et parlait couramment l'anglais et le français en plus de l'italien. Un linguiste remarquable... C'est lui qui avait deviné qu'aux chutes de la rivière Spokane, une grande ville s'élèverait. Quand la mission indienne qu'il avait fondée dut émigrer vers la réserve de Colville, il construisit Gonzaga College; Spokane le considérait comme son fondateur, et, plus tard, quand il avait 90 ans, il fut appelé à présider aux fêtes du cinquantenaire de la ville. Quand je le connus, il avait 75 ans. Très vert encore, il travaillait ferme par des sermons et des entrevues pour organiser ses gens au point de vue religieux. Pour nous, il fut très aimable: il appréciait ce que nous donnions aux Indiens qu'il aimait tant. Je ne sais pourquoi nous n'avions pas d'école chez lui à Lapwai, car de tous les Pères, il semblait le mieux comprendre le rôle important que nous pourrions jouer dans l'évolution de ses chers Indiens, face à la civilisation blanche qui envahissait tout l'Ouest.

SAINT-ANDRÉ - VACANCES À SAINT-IGNACE

Les visiteurs n'étaient pas tous des ecclésiastiques. Au mois d'août, je préparais la salle d'étude pour l'ouverture des classes, quand un homme âgé vint me demander où il pourrait trouver le Père Supérieur; il voulait de l'ouvrage. Il s'appelait Tom, le vieux Tom nous devions l'appeler. Il était né en Allemagne, me contait-il, avait fait la guerre de 1870. Blessé, fait prisonnier, évacué à l'hôpital du Havre, il s'était lié d'amitié avec un Français, voisin de lit. "Maudite guerre!" disaient-ils tous deux; "on ne nous reprendra plus; filons aux États-Unis". Bref, il s'était taillé un domaine au Wisconsin et avait prospéré. Devenu vieux, il avait passé la ferme à son fils. Était-il mal commode? - il ne le paraissait pas - ou le fils avait-il mauvais coeur? L'ancien fut mis à la porte et à 70 ans, il errait dans les montagnes à la recherche d'une mine d'or. "I'll make my pile yet!" - "Je passerai bien de la gêne à la fortune," affirmait-il, confiant. Muni de quelque argent, il repartit; nous revint l'année suivante pour un mois et reprit le chemin de la montagne.

Un après-midi, nous arrivaient deux officiers de cavalerie. Campés sur les hauteurs, ils venaient aux provisions. L'Agent de la réserve, homme intègre, j'en suis sûr, mais dur, maladroit, indisposait les Indiens qui, ne l'aimant pas, le soupçonnaient: "Nous donne-t-il bien notre dû? Ne nous vole-t-il pas?" La révolte grondait. La garnison de Walla Walla, alertée, occupa tous les points stratégiques, sous prétexte de manoeuvres, prête à l'action. Mais les Indiens ne bougèrent pas; ils se rendaient compte de leur faiblesse; ils pouvaient tout au plus protester. Leur dernière bataille avait été contre les "Serpents", quelque trente ans plus tôt, avant la construction de notre mission. La source qui coulait actuellement dans la cour de notre étable, était alors dans un lieu désert. Un Indien, sa femme et leur "papouse" avaient dressé là leur tente. Ils y furent surpris par les "Serpents" descendant des collines. L'homme se battit ferme à l'avant de son "tepee"; la femme, voyant le danger, plaça le bébé sur le sol, le couvrit de fourrures et se lança vers l'entrée au secours de son mari. Tous deux périrent sous les coups. Les guerriers ennemis regardèrent dans la tente et ne virent personne. Plus bas, au bord de la rivière, le combat était engagé; ils se hâtèrent de rejoindre les leurs. Les Umatillas, aidés de quelques soldats, eurent l'avantage et poursuivirent les fuyards vers les collines. Ils trouvèrent les cadavres de l'homme et de la femme près de la tente et, fouillant à l'intérieur, découvrirent le bébé endormi. C'est lui, maintenant un homme, qui me contait son histoire, un dimanche après-midi.

Cette deuxième année 1906-1907 se passa sans incidents notables. J'étais maintenant un habitué de la mission; les élèves, nous connaissant mieux n'étaient pas trop revêches. Les progrès en tout: études, musique, dessin étaient de plus en plus marquants. J'avais retenu les services de Charlie Bennett, qui ne fréquentait plus l'école, pour notre équipe de baseball. Il m'avait amené Matthew, un gobeur. Aidés de ces deux joueurs, nous pouvions affronter tous les clubs du voisinage.

Un samedi, nous eûmes un rendez-vous à l'école de l'Agence. Nos gars y firent bonne figure, au grand déplaisir de l'Agent qui assistait à la partie. Il rageait, se répandant en propos désobligeants contre tout et tous. Là, je vis bien ce qui lui attirait des ennemis dans la réserve.

Une semaine plus tard, l'équipe gouvernementale nous arrivait, renforcée de jeunes gens de l'Église presbytérienne. Ce dimanche après-midi, nous avions heureusement aux offices du jour, plusieurs jeunes métis, qui s'offrirent d'épauler notre équipe. Ce fut presque une guerre de religion. Le secrétaire de l'Agent, comme son maître, était arrogant; il indisposa nos catholiques qui formaient le gros de l'assistance. Des paroles amères furent échangées. Une balle folle le frappa sous le menton; il blêmit et faillit tomber sans connaissance. Il y eut des rires étouffés. Nous eûmes la victoire. L'Agence n'en revint pas!

À la fin de juin 1907, le C. F. Bruno nous convoquait à Saint-Ignace pour le mois de juillet: vacances et retraite. Ce nous fut une joie de revoir la mission où nous avions coulé les jours heureux de 1903-1904.

Rien n'était changé dans le statut de la Réserve, mais à la mission, nous trouvions un nouveau Supérieur, le Père Taelman, un Belge, précédemment de la mission St-François-Xavier des Corbeaux, à l'est des montagnes. C'était un homme doux et bon, un habile administrateur que je ne devais qu'entrevoir au cours des vacances de 1907 et 1908. Le Père Grivas était nouveau dans la communauté. Le personnel laïque avait changé, mais Tom Power et Joe Ninepipes étaient toujours là.

Le Frère Célestin-Auguste nous arrivait d'une mission nouvelle, St. Mary's d'Okanogan, à l'ouest de la Réserve de Colville. Là, un Père de Rougé travaillait seul, et le R. P. de la Motte, pour le soulager, avait demandé au F. Bruno de lui envoyer deux Frères pour son école, où oeuvrait aussi un laïque, M. Parr. Ce Père maintenait son établissement à un niveau plus élevé que celui des écoles ordinaires de missions; car, en plus des Indiens, il y admettait les fils des catholiques blancs perdus en ces solitudes. Ceci créait une saine émulation; les Indiens les plus intelligents ne voulant pas rester inférieurs aux Blancs. Le Frère Célestin nous parlait d'un certain Paschal qui ne cédait en rien aux plus intelligents parmi les Blancs. Il gardait le contact avec le F. Célestin-Auguste, et je sus, qu'aidé par les Chevaliers de Colomb, il fit son Collège et entra à l'Université catholique de Washington où, après son cours, il fut retenu comme professeur. Un fait unique dans nos annales des Rocheuses. Bien plus tard, voyageant dans le nord de l'État de New York, Paschal s'arrêta à Mount Assumption pour s'enquérir de son ancien directeur de St. Mary's. Il avait gardé un excellent souvenir des Frères.

Mais, en 1906-1907, l'école de la mission était encore à ses débuts; la vie y était dure. La mission était construite dans une vallée étroite, bordée de collines rocheuses. Les serpents à sonnettes y abondaient; on les trouvait partout, même aux abords des habitations. C'était un danger qui aurait pu être évité en laissant des porcs en liberté autour des bâtiments; ils sont friands des serpents et les auraient bientôt exterminés.

Mais, peut-être répugnait-il au châtelain qu'était le Père de Rougé d'employer un procédé aussi vil.

La vie était morne dans cette vallée très isolée. Le R. Père devait s'absenter pendant des semaines parfois, pour visiter ses ouailles, laissant les Frères seuls, sans messe, ni communion. Mais quand il était à la résidence, il prenait sa part d'ouvrage, et dans les longues soirées d'hiver, il rassemblait le groupe entier, leur contant des histoires de son cru, sortes de romans d'aventure, dont les élèves raffolaient.

Il est heureux que l'enseignement plus poussé apportait aux Frères des consolations qu'ils n'avaient pas dans les autres missions. Tous ceux qui ont enseigné là : les Frères Célestin-Auguste, Hippolyte-Victor, René-Maurice en ont gardé un bon souvenir.

À notre arrivée à Saint-Ignace, le Frère Bruno nous annonça que nous irions camper au lac McDonald. La nouvelle fut reçue avec enthousiasme; aucun d'entre nous n'avait vécu sous la tente; nous ne connaissions la vie de campement que par nos lectures; nous avions hâte d'en faire l'expérience. Quelle aventure ce serait!

Le lac McDonald est situé à dix milles de la mission, dans une vallée profonde au coeur des hautes montagnes de la chaîne "Mission Range". On y monte de la plaine par un sentier abrupte pour atteindre un plateau boisé où poussent des pins et des sapins géants. À quelque cent pieds du lac, un monticule surplombe le "Post Creek", torrent qui s'élance vers la plaine en écumant, cascasant par-dessus les roches de son lit dans le bruit assourdissant de ses eaux déchaînées. C'est là que nous dresserions nos tentes.

Le chemin est long, de la mission au lac, pour les piétons et les attelages. Un orage roulait vers nous des montagnes de la Racine Amère. Nous eûmes juste le temps de hisser nos tentes, de ramasser feuilles et branches pour notre lit de camp, lorsqu'il s'abattit sur nous avec une violence inouïe. Deux jours et deux nuits et, après un seul beau jour, deux jours et deux nuits encore, les nuages déversèrent leur pluie en torrents. Heureusement, nous avons beaucoup à conter après un an de séparation; chacun y allait de ses aventures et le temps passait.

Ce fut l'épreuve, car après ces dures journées, le temps se mit au beau fixe. Qu'il était agréable de voguer sur ce lac aux eaux claires et glacées, en contemplant les hautes falaises qui le bordent au nord, ou les forêts de la vallée et de la pente moins rapide au sud, le tout encadré par les hauts pics rocheux qui font cercle à l'horizon.

Le "Post Creek" est poissonneux. Les FF. Salvius et Anatolius, pêcheurs enragés, pouvaient s'adonner avec succès à leur sport favori. Ils nous approvisionnaient de truites journallement pour le petit déjeuner.

Nous avons trois tentes; une servant de chapelle où nous avons la messe chaque matin après nos exercices. La vie religieuse gardait tous ses droits dans ce climat de campement; ce qui ne gâtait en rien le plaisir.

À L'ASSAUT DU PIC McDONALD

Le Pic McDonald, le plus haut de la chaîne, dresse la masse de ses rochers au-delà du lac, semblant défier ceux que tentait l'escalade. Nous avons appris que, vingt ans plus tôt, lors de l'ouverture de la ligne du "Northern Pacific", Monsieur Hill, président de la compagnie, avait mis au programme de la cérémonie, l'escalade d'une montagne par les invités d'honneur; et le McDonald avait été choisi. Des ingénieurs avaient tracé un sentier qui, serpentant sur les flancs du mont, permettrait aux dames d'atteindre à dos de mulet, la base du cône rocheux. Une reconnaissance par là nous le fit découvrir et trois d'entre nous, les FF. Charles, Anatolius et moi décidâmes de l'escalader.

De grand matin, le F. Hervé nous conduisit en voiture jusqu'au pied du mont: nous y étions à huit heures. Nous allions armés, munis de nos provisions et d'une corde pour les montées dangereuses. Le sentier était facile à suivre malgré les ravages du temps. Il était savamment tracé: la montée n'était pas pénible. Un nuage s'abattit sur nous, fermant la vue une heure entière, mouillant les hautes herbes et nous trempant jusqu'à la ceinture. Puis, le soleil reparut. Nous nous arrêtons de temps à autre pour respirer et contempler le paysage qui variait d'une hauteur à l'autre. Un moment, notre sentier bordait une vallée profonde où coule un torrent blanc d'écume parmi les pins géants, dont la frondaison s'ouvre ici et là pour laisser voir de jolis petits lacs bleus. Au bas de la montée nous happions au passage des poignées de myrtilles que nous dégustions tout en marchant. À mi-côte, nous constatons qu'elles étaient vertes encore et, plus haut, nous trouverions les mêmes buissons en fleurs. Fait intéressant à noter: gravir une haute montagne équivaut botaniquement à voyager vers l'Arctique.

À midi, après quatre heures de marche, nous atteignons la limite de la végétation. Les conifères géants de la base avaient diminué en hauteur à mesure que nous montions; ici, ils rampaient à terre. Le bois mort abondait et nous pûmes sécher nos habits près d'un grand feu de branchages dans la zone rocheuse. Puis la cendre balayée avec une branche de sapin, nous plaçâmes sur la roche surchauffée, les biftecks que nous avons apportés. Cette recette donne à la viande un goût exquis.

Séchés, lestés par un bon repas, nous étions prêts pour l'ascension dangereuse du pic rocheux qui forme le sommet du mont. Pendant une heure et demie, nous agrippant des pieds et des mains, usant de la corde parfois, nous eûmes à grimper des murailles de roches se succédant à intervalles. Je m'étais muni d'un flacon d'eau pour la montée, mais après le dîner, il était vide. Je le remplis de neige sur un banc coïncé entre deux rochers, au bord de la falaise. Regardant en arrière quelques instants plus tard, je constatai que le cap rocheux sur lequel je m'étais aventuré, surplombait un abîme de mille pieds et plus! Si la couche de neige avait cédé sous mon poids, j'aurais été broyé sur les arrêtes pointues de la base. Il faut être prudent en montagne; je l'apprenais. Le bruit de nos mouvements, et aussi de nos voix alerta une chèvre sauvage qui bondit de sa cachette sur un rocher voisin et nous regarda surprise. Un coup de feu qui la manqua heureusement, la

fit sursauter et, s'élançant de roche en roche avec une agilité que nous aurions pu lui envier, elle disparut prestement; une magnifique bête au long poil blanc, aux cornes recourbées: la "Rocky Mountain Goat".

Nous atteignions presque le sommet quand un banc de neige nous barra la route. Était-il solide?... glissant?... Des précipices le bordaient de chaque côté; prudence s'imposait. Je m'attachai la corde autour du corps, mes compagnons s'arc-boutant contre le rocher pour me retenir si je venais à glisser. La surface était molle et le fond solide, on y marchait en sûreté. Quelques minutes plus tard, nous atteignions le sommet. Le temps était clair; il nous permit de jouir du panorama splendide qui s'étalait à nos regards.

À l'est, à perte de vue, rien que les pics rocheux des chaînes successives; au nord, le lac Tête-Plate miroitait au soleil; à l'ouest, au-delà de la plaine et du filet bleuté du fleuve Columbia, des collines sans fin; au sud, les Monts de la Racine Amère. Plus près de nous, le lac McDonald tout menu, coincé entre les monts boisés, et, de l'autre côté, dans un creux du roc, un lac gelé, glacier permanent, pouvions-nous supposer. Nous étions au 15 juillet.

Trois ou quatre noms étaient gravés sur des roches du sommet. Nous voulions y buriner les nôtres, enthousiasmés par notre succès; et, au-dessous fut gravé en exergue: "Vive l'armée de l'est!" Une énigme pour les alpinistes futurs. Nous étions, tous les trois, d'âge militaire et le consul de San Francisco nous avait annoncé que nous étions affectés à la division de fer qui couvrait la forteresse de Verdun. Les confrères nous voyant souvent partir armés vers la montagne, nous avaient surnommés: "l'armée de l'est".

Le petit lac gelé nous attirait. La descente très raide nous conduisit à un mur de roche où deux fentes obliques et parallèles nous permettaient de descendre assez aisément jusqu'à un glacier en pente douce, sur lequel nous pûmes glisser jusqu'au lac. Il ne manquait que les patins pour y évoluer en plein milieu de juillet.

Au rendez-vous du midi, après avoir consommé le reste de nos provisions, nous reprîmes le sentier de la descente en plaine, où nous arrivâmes à la brunante, neuf heures du soir. Ce fut dans l'obscurité complète que nous regagnâmes le camp, après deux heures de marche. À onze heures, comme nous arrivions, aussi silencieusement que possible pour n'éveiller personne, une voix se fit entendre: "Est-ce vous? - Oui! - Tous les trois? - Bien sûr! - Dieu soit loué!" Notre retard avait rendu notre Directeur principal anxieux; il avait redouté un malheur et ne pouvait dormir; il attendait à l'extérieur de la tente.

Deux jours plus tard, nos anciens, le F. Bruno en tête, nous demandaient un guide. Nos dires les avaient enthousiasmés; ils voulaient eux aussi gravir le mont. Même le F. Urbain, mon directeur de Umatilla, casanier, point marcheur, était de la partie. Mes deux compagnons se récusant, j'acceptai d'être le guide. Tous firent bonne figure dans la montée et atteignirent en haut l'orée de la forêt. Après le dîner, marchant en tête de file, je me trouvai face à face avec un chevreau qui descendait sans doute pour brouter dans la forêt. Je m'arrêtai, appelai le seul homme armé du groupe, le F. Floribert. Il s'était attardé

près du feu et quand il arriva, le petit animal avait disparu derrière un rocher. Je courus de l'avant pour le suivre, mais ne le vit nulle part; il avait réussi à se cacher par une retraite précipitée. Il connaissait mieux que nous les recoins de la montagne et l'instinct de la préservation lui indiquait le sentier à suivre pour nous échapper.

L'ascension s'avéra dangereuse dès l'abord. Les alpinistes étaient nombreux, la file était longue. Des pierres détachées de la montagne par les pieds des avants, menaçaient ceux de l'arrière. Plusieurs, alarmés, reculèrent; d'autres, hésitant d'abord, firent de même; l'ordre fut donné de redescendre. Le but n'avait pas été atteint, mais tous avaient joui de l'aventure. Le F. Hippolyte en fit même, je crois, un récit enthousiaste publié par la Chronique de l'époque. Nous avons été plus modestes! On m'excusera de me reprendre, soixante ans plus tard.

Notre campement n'avait rien du confort moderne: nous n'avions pas de lits de camp, mais couchions à l'indienne sur des branchages et des feuilles mortes. Nous n'avions pas de table et mangions sur le pouce; nous étions cuisiniers à tour de rôle deux à deux. Mais nous avons la liberté, le grand air; nous pouvions excursionner ou voguer sur le lac.

Mais c'est surtout le bon esprit du groupe, la joie, la charité fraternelle qui nous rendait le séjour agréable. Nous menions une vraie vie de famille, seuls, dans cette solitude de la montagne. Les deux semaines passèrent vite et ce fut le retour à la mission pour la retraite. Retraite pour nous, les trois jeunes, de nos voeux de cinq ans que l'on prononçait alors avant les voeux perpétuels. Nous avons aimé ces retraites des Rocheuses, si paisibles dans ces solitudes, si ardemment désirées après les longs mois d'une besogne pénible. Car il ne faudrait pas conclure de ce que je viens de raconter, que la vie de mission était un pique-nique perpétuel. Le travail était dur, à deux, dix mois durant, dans ces pensionnats indiens. La nature n'y trouvait pas son compte: c'est pour Dieu et pour les âmes qu'il fallait agir. Sans le surnaturel, notre vie n'aurait pas eu son sens.

Chaque année, l'un ou l'autre de nos anciens, les deux Frère Gru en même temps, avaient prononcé leurs voeux perpétuels. Ce nous était un tel exemple et nous étions heureux de les suivre, ardents à nous vouer au Seigneur pour cinq ans, en attendant le "pour toujours". Cette dernière oblation viendrait plus tôt que nous ne l'espérions alors, grâce à un indult du Saint-Siège que le Supérieur Général obtint pour nous en 1910. Mes deux confrères de formation sont morts: le F. Oswald à Ploërmel et le F. Anatolius à Lourdes. Tous les deux ont fourni de belles carrières dans plusieurs districts de l'Institut.

UMATILLA - 1907-1908

L'année 1907-1908 débutait mal pour moi. Les derniers jours d'août, le cher F. Urbain se sentit indisposé et se rendit à l'hôpital de Pendleton. Il avait la fièvre typhoïde: son cas s'avérait grave. Je devrais donc commencer seul l'année scolaire avec mon groupe de trente et quelques pensionnaires; la classe et la surveillance me tiendraient occupé vingt-quatre heures par jour. Mon confrère était en danger; je n'aurais même pas la facilité d'aller le voir. Vers la mi-septembre, j'avisai le C. F. Bruno de notre situation: le C. F. Urbain pouvait mourir; je devais prévenir mon Supérieur.

Un matin, du haut du perron, je surveillais mes élèves au jeu, quand un cabriolet apparut au bout de l'allée. C'était le F. Bruno qui me venait aider. Ils étaient trois à Saint-Ignace, ce qui lui permettait de s'absenter quelque temps pour voir notre malade et me donner le secours dont j'avais besoin.

Le C. F. Urbain guérit et nous revint au début d'octobre. Peu à peu, il reprit l'ouvrage et le C. F. Bruno regagna Saint-Ignace. La vie ordinaire reprenait à St-André, une troisième fois pour moi: toute semblable aux autres dans sa généralité, quoique différente en certains détails.

À l'automne, on annonça un "round up" au corral, en haut de notre propriété là où le canyon fourche au bas de la colline centrale. Les élèves brûlaient du désir de l'aller voir: j'étais aussi curieux que le plus curieux d'entre eux. Sans sortir de notre propriété, assis sur l'herbe et protégés par la clôture de notre champ, nous aurions une vue parfaite du spectacle.

Des cavaliers indiens, hommes d'âge, la plupart, se tenaient à l'attente sur deux lignes obliques formant entonnoir. Leurs chevaux piétinaient d'impatience, car ces bêtes, à l'ouïe plus fine que la nôtre, entendaient ce que nous n'entendions pas. Tout à coup, au sommet de la colline centrale apparut une bande de chevaux sauvages, galopant à toute allure, queue en l'air, crinière au vent. Derrière, et sur leurs flancs, de hardis cavaliers, hurlant, tirant du revolver, les poursuivaient vers le bas de la colline où les deux bords de l'entonnoir les engloutirent, leur fermant toute issue, sauf l'entrée du corral où ils s'engouffrèrent, pensant échapper à leurs ennemis. Ils s'y trouvaient pris au piège. C'était un spectacle grandiose, et nos élèves s'exaltaient à la pensée qu'un jour, ils seraient de la fête.

Ces chevaux avaient été amenés pour être vendus à des marchands de Californie qui les achetaient indomptés, à un prix modique, \$10.00 environ. Une fois dressés, ils se vendaient cher là-bas. Les chevaux pie avaient la préférence; ils étaient de mode sur les plages. Pendant que les blancs et les anciens de la tribu discutaient sur le prix, les jeunes cowboys, assis sur la clôture engageaient des paris. Chacun d'entre eux avait son record: tant de chevaux montés, tant de fois mordu la poussière. Le champion était un héros dans

la tribu. Les paris portaient sur tel cheval et tel cavalier. L'enjeu fixé, deux cavaliers entrèrent dans le corral, armés de leur lasso pour saisir l'animal désigné. Bientôt l'un d'eux l'avait par le cou, et pendant que la bête se débattait, l'autre cowboy, surveillant le moment où elle se planterait sur ses pattes de devant, jetait son lasso à l'endroit où les pattes de derrière viendraient s'abattre et, d'un mouvement brusque en hauteur, il les lui encerclait. Tirillée par l'avant et par l'arrière, la bête s'abattait lourdement sur le sol. L'un des spectateurs sautait de la clôture, lui posait le genou sur la tête, la clouant au sol. On apportait une selle que l'on fixait au dos de l'animal et un licou pour la tête. Le cavalier désigné se plantait au travers de la bête et prenant le licou criait: "Lâchez!" L'animal bondissait sur ses pattes soulevant selle et cavalier. Surpris, il frémissait de rage et de peur, courait de toutes ses forces, s'arrêtait brusquement, secouait son corps de droite et de gauche pour désarçonner son ennemi. N'y réussissant pas, il essayait de le mordre à la jambe, mais recevait un coup de fouet sur les naseaux. Alors, furieux, il se levait sur ses pattes de derrière puis, s'abattant lourdement, lançait enfin une ruade pour jeter son homme. Tout en vain: le cowboy tenait. Peu à peu, l'animal se calmait, fatigué, vaincu. Alors les hommes s'affairaient autour de lui; le cavalier descendait victorieux; on enlevait la selle et le licou et relâchait la bête.

Un tel dérivatif brisait la monotonie de la vie d'écoliers si pénible pour ces enfants dont, pourtant, ils s'accommodaient de plus en plus. Des durs reçus au début, il ne restait plus que McKinley. Ses incartades étaient moins fréquentes, mais quand l'ennui s'emparait de lui, rien ne pouvait le retenir et c'était un fin renard.

Un soir de novembre, à la rentrée, je constatai qu'il avait disparu. Je ne sais pourquoi, sa fuite m'indigna plus que de coutume et je dis au F. Urbain: "Je vais le suivre à la maison et le ramener." Mon directeur ne me dissuada pas. La nuit était froide et sombre; un léger brouillard fermait la vue; mais je connaissais la direction du camp indien, sis au bord de la rivière Umatilla, dans une clairière. Je n'y étais jamais allé, mais McKinley lui-même me l'avait décrit, m'indiquant la position de sa cabane, la 4^e dans l'alignement. Je m'armai d'un gourdin et plongeai dans la nuit. Je coupai au plus court sautant les clôtures de barbelés, traversant des champs immenses. Près des paillers, chevaux et bestiaux s'étaient rassemblés pour la nuit; mon passage les alarmait; les chevaux renflaient, les bestiaux beuglaient et tous, pris de peur, décampaient au galop.

J'atteignis enfin la dernière clôture et sautai sur le chemin qui longe la forêt; il me conduirait au sentier qui mène au village. Je l'atteignis très vite et m'enfonçai dans l'obscurité du sous-bois. Soudain, un aboiement, suivi du hurlement de toute une meute, brisa le silence de la nuit. Les campements indiens sont peuplés de ces bêtes mi-sauvages que la faim rend féroces. Ils sont dangereux de jour et bien plus de nuit. Je le savais; y avais-je pensé, je ne serais pas venu. Que faire? Fuir? Ils me poursuivraient. Rester?... Une idée subite surgit dans mon esprit. Dans l'obscurité, on ne voit rien au-dessous de la ligne des yeux; je m'aplatiss sur le sentier. Il était temps. Je ne voyais rien, mais j'entendais le piétinement de la meute qui arrivait au galop. Au moment où ils m'atteignaient, je bondis sur mes pieds, jetai un grand cri et menaçai de mon gourdin. Il y eut un hurlement de frayeur; les griffes s'agrippèrent au sol pour freiner l'élan; les corps s'entrechoquèrent dans la volte-face et ce fut la fuite éperdue vers le bas du sentier.

Comme le lièvre de La Fontaine au bord de la mare aux grenouilles, je me sentais un “foudre de guerre”. Bravement, je m’avançai, atteignit le campement, longeai les cabanes jusqu’à la quatrième et frappai. J’entendis remuer; une lumière brilla et la porte s’ouvrit. “John s’est évadé”, dis-je, “je viens le chercher pour le ramener à l’école”. - “Il n’est pas arrivé, non!” - et la mère de défendre son garçon -. “Il n’aime pas l’école; “yellow hair”, - j’ai dit que mon supérieur avait les cheveux roux - “yellow hair” trop sévère!” Heureusement que l’accusé, en l’occurrence, ce n’était pas moi; j’en aurais attrapé une semonce de la mégère. Je coupai court à l’entretien, saluai et rebroussai chemin le long des cabanes sous lesquelles tous les roquets du village se tenaient cois; il n’y eut pas même un grognement.

Mon homme n’était pas arrivé, donc il s’était arrêté à la seule cabane qui le séparait de son village, celle des Shawaways dont nous avons les deux garçons à l’école: Abraham et Dominic. Mais, là aussi, il y avait des chiens et je ne voulus pas tenter l’aventure. Je repris le chemin de la maison où je contai le tout à mon directeur, sans oublier le “yellow hair”. Il en rit de bon cœur. Je questionnai McKenley à son retour. Il m’avoua qu’il était bien chez les Shawaways ce soir-là. Je l’aurais cueilli si j’avais été plus brave. Mais il valait mieux ne pas trop tenter la Providence.

Au printemps, nous eûmes la visite du Père Sherman, s.j., le fils du général qui pendant la guerre civile dirigea la fameuse marche “Through Georgia”. Je ne connais le général Sherman que par son rôle dans l’histoire et ne sais rien de sa vie privée. Mme Sherman était-elle catholique et avait-elle élevé son fils dans sa religion? Ne l’était-elle pas ou son fils s’était-il converti plus tard? Je ne sais; mais toujours est-il qu’il nous arrivait “Père Jésuite”. Avec un autre Père, il venait donner des conférences d’apologétique à l’église catholique de Pendleton. Le fait d’être le fils du célèbre général donnait du prestige au Père et il était accepté par tous.

Les deux Pères avaient voulu voir nos Indiens et passèrent une journée à la mission. Le Père Sherman avait une raideur quasi militaire; il portait la barbe comme son père et lui ressemblait. Son compagnon était d’une simplicité charmante. C’était lui, pourtant, l’avocat du diable dans les conférences.

Un menuisier errant, Autrichien de naissance, vint nous construire un hangar. Ouvrier, mais “hobo” parfois. Il nous arrivait de San Francisco, aux frais de la compagnie du chemin de fer. Il en avait à raconter. Tout en causant, je mentionnai que j’avais passé un an à la mission de Colville. “J’y ai travaillé,” me dit-il, “chez les Soeurs, en bas, près de la rivière”, et il ajouta: “Connaissez-vous Sam Lemay?” Le connaître! Je l’avais vu quelques fois, lui avais dit quelques mots en passant; mais nous n’allions jamais chez les Soeurs et je ne le connaissais pas tellement bien. “C’était un nerveux”, me dit-il; “nous nous plaisions à lui jouer des tours. Quand un nouvel ouvrier arrivait - ça changeait souvent - nous le placions à table en face de Sam. Pendant le repas, l’un de nous se faufilait derrière Sam et subitement, lui criait: “Hit ’im, Sam!” - Tape dessus, Sam! - Le bras s’allongeait comme mû par un ressort et l’étranger l’attrapait en plein front. Sam s’effondrait sur son siège; sa victime bondissait, les poings fermés... Nous nous

empressions autour de lui: “T’en fais pas, mon vieux; nous avons tous passé par là; tu auras ta revanche quand un nouveau viendra.”

L’année finit comme toutes les autres mais fut suivie d’un événement attristant. Nous avions parmi nos élèves un nommé Stanislas Hall, dont le père, William Hall, était notre meilleur catholique, fidèle à la messe du dimanche, beau temps ou mauvais temps, bien que sa maison fût à 18 milles de l’église. Il n’appartenait pas à l’une de nos tribus, mais avait marié une indienne de l’endroit. Il venait de Yakima, plus à l’ouest. Orphelin, il avait été élevé par le chef Joseph de cette tribu, un grand chrétien. On raconte qu’à la fondation des Réserves, on avait envoyé à Yakima un agent méthodiste qui s’était empressé d’y appeler un ministre de sa secte, pour convertir ces Indiens papistes qu’on lui avait confiés. Le pasteur opina qu’il était de bonne tactique de commencer par le chef. “Joseph, combien dois-je vous donner pour vous gagner à notre religion? \$200? Plus! \$300? Non! \$400? Alors, dites-moi”. - “Le prix de mon âme qui n’est pas à vendre”. William Hall avait de quoi tenir.

M. Hall avait une cabane à la mission où il venait le samedi pour ses dimanches de communion. Il était là ce dernier samedi de juin et Stanislas avait demandé de rejoindre ses parents pour la journée. Toute l’après-midi, il avait joué dehors avec sa petite soeur sous une pluie fine mais persistante. Il nous revint le soir pour le coucher et durant la nuit, se sentit mal. Au matin, la Soeur Marina, appelée pour le soigner, diagnostiqua une pneumonie. Après la sainte messe, son père le conduisit à l’hôpital des Soeurs de Pendleton.

Le dimanche suivant, M. Hall venait d’arriver pour la messe quand un messager des religieuses de l’hôpital vint lui dire: “Si vous voulez voir votre Stanislas en vie, venez vite.” Le garçon mourut dans la soirée.

Son corps fut amené à la cabane et nous eûmes l’occasion d’entendre les pleureuses dont les hululements montaient tristement dans la nuit. Que chantaient-elles? La louange du défunt? la douleur des parents? Je ne sais; mais c’était lugubre au milieu des ténèbres.

L’enterrement eut lieu le mardi. Nos élèves, ses compagnons, étaient en vacances; on ne les vit point. Beaucoup d’Indiens et d’Indiennes amis de la famille, d’autres, ses obligés - William Hall cultivait sa ferme et nourrissait bien des affamés - assistaient aux funérailles.

VACANCES À SAINT-IGNACE - RETOUR À UMATILLA

Au début de juillet 1908, nous partions pour Saint-Ignace par une voie différente, celle du raccordement Pendleton-Pasco. Le “Northern Pacific” que nous prenions là, nous conduirait directement à Ravalli sans transbordement à Spokane.

Nous arrivions à Saint-Ignace en retard, n’ayant pas été notifiés à temps. Tous nos confrères étaient déjà là, y compris le F. René-Maurice, de retour de l’Alaska. Dès les premiers jours, il s’avéra que les anciens du groupe ne désiraient pas aller camper. Sans doute, un séjour de deux semaines sous la tente les apeurait; le souvenir des privations de l’année précédente était encore trop frais dans leur mémoire. Les jeunes plaidèrent leur cause quelque peu, mais finalement se rendirent aux désirs de leurs aînés.

Les vacances furent agréables. Saint-Ignace offre une variété de sites enchanteurs. Sans s’éloigner sensiblement du centre, on trouve où se récréer. Au travers de la plaine, des “creeks” aux eaux glacées descendent des Monts, et la truite y fourmille. Les montagnes ne sont pas loin; on peut les atteindre et s’enfoncer dans leurs “canyons” au cours d’une promenade ordinaire, et un pique-nique permet de les explorer plus à fond, même d’atteindre les sommets de moindre hauteur. Puis nous avions nos lieux de réunion d’autrefois, au bord du “Mission Creek”, où nous pouvions prendre nos ébats en toute liberté, tout en jouissant de l’esprit de famille du groupe.

Nous avions des bicyclettes pour de plus longues randonnées. Les chemins de terre, défoncés par les voitures, n’étaient guère favorables à ce genre de sport, mais nous trouvions partout, se croisant en tous sens, les pistes battues des chevaux et des bestiaux qui se déplacent à la file indienne comme leurs maîtres. Ces sentes sont lisses comme nos routes goudronnées et ne sont jamais à pic; l’animal connaît la loi du moindre effort et sait contourner l’obstacle pour atteindre un sommet de colline.

Je ne remémore pas tous les incidents de ces trois semaines; ils se confondent avec ceux d’autres vacances passées à cette mission. Mais il en est un qui m’est resté profondément gravé en mémoire.

Un après-midi, je décidai d’aller avec le F. Charles, revisiter le lac McDonald. Le temps était clair, la température fraîche; nous eûmes vite parcouru en bicyclette les dix milles qui nous en séparaient. À l’entrée du lac, se berçait une embarcation, une frêle coque, d’équilibre instable, bateau de pêche ou de chasse d’un quelconque métis, sans doute. Il y avait laissé deux avirons: une vraie tentation à laquelle nous ne pouvions résister par ce beau temps calme. À l’embarquement il fallait des précautions pour ne pas capoter, mais, une fois assis, tout allait bien. En très peu de temps nous atteignîmes le petit ruisseau qui coule des glaciers et alimente le lac où nous nous arrê tâmes un moment pour jouir du magnifique spectacle qui s’étalait sous nos yeux.

Tout à coup, un vent violent déferla sur le lac, soulevant des vagues énormes. Nous l'avions contre nous pour le retour. Que faire? Attendre? La tempête pouvait durer. Mon confrère opina pour le départ immédiat, et moi, prévoyant le danger, pris la précaution de revêtir mon costume de bain. Il fit de même. Nos habits roulés furent mis en sûreté à l'avant; mon compagnon s'installa sur le siège du milieu; je m'assis à l'arrière. Longeant la rive nord, nous étions à l'abri d'un cap; mais arrivés là, il nous fallut débarquer pour haler notre embarcation tellement les vagues étaient furieuses. Une autre baie s'ouvrait devant nous. Il ne fallait qu'atteindre le cap rocheux qui la cernait, pour ensuite prendre un sentier battu qui nous mènerait à nos bicyclettes. Nous aurions dû, comme à l'abord, longer la rive. Pour faire vite, confiants en nos forces, nous choisîmes la ligne droite. Mal nous en prit! Nous étions à mi-chemin, quand la tempête atteignit son paroxysme. Nous ne pouvions plus avancer, chaque vague versait dans la barque, nous reculions malgré nos efforts, poussés vers le milieu du lac. Mes pieds baignaient dans une flaque d'eau: nous allions couler dans cette eau glacée; pourrions-nous tenir? Un moment je pensai à la mort et m'y préparai. "Ne luttons plus", dis-je à mon compagnon, "laissons-nous aller à la dérive, gardant notre barque face au vent pour ne pas verser". L'eau des vagues entraînait toujours mais en moindre quantité; nous filions très vite vers l'autre rive; peut-être l'atteindrions-nous à temps? Mais la barque s'emplissait et tout à coup, l'arrière où j'étais assis, s'enfonça sous l'eau. D'un bond, je sautai au milieu de la chaloupe contre mon confrère qui me jeta un regard sévère: "Voulez-vous faire chavirer la barque?" J'avais deviné juste pourtant; l'arrière s'était redressé; nous flottions toujours, assez longtemps pour atteindre la rive. La barque était pleine au trois-quarts, mais nos habits, heureusement, étaient secs à l'avant.

La barque vidée, tirée sur le rivage, hors d'atteinte des vagues, nous nous enfonçâmes dans le sous-bois, tout heureux de sentir la terre ferme sous nos pieds. Mon angoisse avait été grande, si grande que je ne pus comprendre la froide indifférence avec laquelle mes auditeurs écoutèrent le récit, éloquent pourtant, de mon aventure.

Une fervente retraite termina nos vacances. À la clôture, une triste nouvelle me plongea dans une grande douleur. Une lettre m'annonçait la mort subite de ma mère. Le coup fut d'autant plus dur qu'une missive de la semaine précédente ne m'avait donné que de bonnes nouvelles.

Je retournais à Saint-André, mais je n'y trouvai plus le Père Chianale qui était allé reprendre ses cours de philosophie, ni le Père Damiani, en route pour St-Ignace. Le Père Neate nous était revenu.

La vie d'école reprenait pour la quatrième fois, pour moi, en cette école de Saint-André. Je recevais, à l'entrée des classes, un élève de dix ans, non-catholique. Ses parents et son frère aîné l'étaient, mais lors de la naissance du plus jeune, le grand-père païen avait déclaré: "Ce garçon est mien; il ne sera pas baptisé". Les coutumes de la tribu protégeaient les droits de l'ancien; les parents n'y pouvaient rien. L'enfant soupirait après le baptême; il nous disait souvent sa peine de n'être pas chrétien comme les autres. C'était triste.

Le F. Urbain de longtemps m'avait confié les activités extérieures pour lesquelles il n'avait nul attrait. À la Saint-Nicolas, une deuxième fois, les Soeurs refusèrent leur participation; nous aurions la fête chez nous. Qui ferait Santa Claus? Je pensai à Charlie Bennett et le fit venir. Il m'arriva à la brunante après la rentrée des élèves. Je lui donnai les oripeaux de Santa, le sac de bonbons et le fouet, puis je le quittai sans plus, pour rejoindre les élèves dans la salle. Il avait été élève ici et connaissait la procédure, pensai-je. Je m'abusais quelque peu; il ne connaissait la rubrique que par ses souvenirs d'élève; il allait se montrer trop réaliste.

Son entrée dans la salle fut saluée par des cris de joie: "Santa!" Charlie se montra prodigue: les bonbons pleuvaient plus que de coutume au grand plaisir des gars qui s'en bourraient les poches. Mais les coups de fouet pleuvaient aussi, cinglant les lambins qui regagnaient leur banc en se frottant le derrière. Charlie prenait trop au sérieux son rôle de Père Fouettard; certains mollets exposés étaient rayés de lignes bleuâtres. Dominic Shawaway portait une strie livide au travers d'une joue. Je traversai la salle et glissai le mot à Santa: "Doucement du fouet, Charlie!". La provision de bonbons était épuisée. Santa s'éclipsa bientôt. Les gars ne se plaignaient pas; ils me montraient leurs poches gonflées de bonbons et me parlaient des coups reçus à la façon des vétérans contant leurs exploits.

Le Frère Urbain préparait une séance de Noël et parmi ses acteurs figurait pour la première fois, John McKinley, devenu plus sérieux. Le frère Directeur avait confiance en lui, pleinement. Sait-on jamais! À la mi-décembre, son air sournois éveilla des doutes dans mon esprit. J'en fis part à mon Supérieur. "Ne le laissez pas partir; je n'ai pas de substitut pour son rôle", me dit-il. Je veillerais mais ne pouvais rien promettre, car je ne connaissais que trop les ruses de ce madré compère. Pour comble, quelques jours plus tard, le Frère Urbain me dit: "Je vais en montagne y couper des sapins pour Noël; j'emmène quelques grands; prenez les deux classes". Il me laissait Mac et mon problème. Prudemment, je fis rentrer les élèves à la salle avant la nuit et barrai la porte extérieure, laissant ouverte celle qui donnait accès à l'escalier intérieur. Bientôt McKinley vint me demander: "Puis-je aller voir le Père Neate?" Je le voyais venir. Heureusement, le Père Neate n'y était pas; je le lui dis. Il se remet à jouer, mais je le tenais à l'oeil et je devinais qu'il m'observait aussi. Le petit Isaac renversé par un grand, gisait à terre, pleurant. Je le relevai, l'époussetai, le consolai... Oh! un instant seulement; puis, inquiet je jetai un regard circulaire. Mac n'était plus là. J'enfilai l'escalier; il ne pouvait être loin. Je le rejoignis au milieu de la cour. Il en pleura de dépit ou de rage toute la soirée. Mais le lendemain, il était guéri de son obsession. Il joua son rôle à Noël.

1909

UMATILLA - HIVER - ÉTÉ

L'hiver fut rude. Quinze jours durant, j'eus la chance de patiner; la seule fois en quatre ans de séjour dans l'Orégon.

Au printemps, je me promenais au flanc de la colline centrale quand je buttai sur une bête morte: le tribut prélevé par un hiver dur, sur les éleveurs de ce pays. Je descendais au fond du vallon pour continuer ma route sans être incommodé par l'odeur, quand j'entendis du bruit derrière moi. Je me retournai. Descendant de la colline à grandes enjambées, venaient une dizaine de bestiaux, le taureau en tête. Je me dissimulai derrière un buisson d'aubépine et j'observai. À une courte distance de la vache morte la troupe fit halte; toutes les bêtes immobiles, l'oeil fixe, regardaient. Puis le boeuf se mit à beugler tristement, labourant le sol de ses sabots et de ses cornes. Le manège dura plusieurs minutes et cessa brusquement; le boeuf, comme ses compagnes, se mit au garde à vous: Un instant! Puis, tournant sur lui-même, il dévala à toute allure, traversa le ruisseau et remonta la pente opposée sans ralentir sa course, suivi de toute sa smala. Je pensais aux pleureuses. Les animaux sauvages ont-ils de ces réactions instinctives face la mort?

Un dimanche matin, tard au printemps, le Frère Urbain me dit: "J'ai envie d'accompagner le chant des Indiens à la messe". Il était l'organiste. Je ne sais pourquoi il ne l'avait pas fait plus tôt: tous leurs cantiques se chantent sur les airs populaires français de l'époque. Durant la messe, l'harmonium appuya fortement les voix quelque peu discordantes de l'assemblée. Au dîner, le Père Neate arriva en retard. "Excusez-moi, j'ai été retenu par les femmes indiennes à la porte de l'église, et savez-vous ce qu'elles m'ont dit? Enfin, nous avons trouvé un organiste capable de jouer nos airs indiens!" Du coup, la cote intellectuelle du F. Urbain avait monté dans la tribu.

Elle était déjà haute, basée sur les succès scolaires, les expositions de dessins, le jeu de la fanfare, tout un ensemble de réussites. Pour la cinquième fois, le frère préparait la séance de fin d'année, mais avec un soin particulier, car l'Agent du Gouvernement y présiderait, l'invité du Père Neate. Pour l'honneur de l'école il fallait se distinguer; les travaux scolaires allaient bien, ainsi que les morceaux de la fanfare. Une pièce patriotique ferait bien en l'occasion; le frère n'en trouvait pas à son goût dans ses catalogues. "Allons-y de notre compositions!" lui dis-je. Ce fut vite fait. Un incident de la guerre civile des années 1860, appuyé par des chansons sur ce thème, qu'on trouve nombreuses dans tous les manuels de chants patriotiques américains formait un tout intéressant. Tout alla bien, l'Agent fut impressionné par les succès de nos élèves et des filles du couvent qui, elles aussi s'étaient distinguées.

L'été de 1909 nous ramenait à Saint-Ignace en nombre réduit; car, bien que nous eussions avec nous le C. F. Constantin-Marie d'Alaska, les deux Frères Gru, Salvius et Hervé, étaient partis pour la France en visite décennale et les Frères Barnabé (LeDret) et

Euphrone-Marie (Baud) avaient quitté pour le Canada. Le frère Barnabé ne goûtait pas la vie de mission; le F. Euphrone avait erré de mission en mission, six en six ans, ne donnant satisfaction nulle part; sa bonne volonté ne rachetait pas ses erreurs de jugement.

À notre arrivée à St-Ignace du lointain Orégon, nous trouvions la communauté en préparatifs de campement. Nous allions, pour deux semaines, au lac McDonald, où la vie du camp recommença en tout semblable à celle de 1907: vie plaisante dans un site enchanteur, vie d'intimité, de charité fraternelle, vie pieuse et religieuse en tout. Des excursions, je n'en mentionnerai qu'une à cause d'un phénomène physique qui me causa autant de surprise que d'admiration. Personne n'avait encore fait l'ascension de la montagne de 8000 pieds au nord du lac, d'où elle s'élève presque perpendiculairement. Un matin ensoleillé, en compagnie du Frère Oswald, je résolus de tenter l'aventure. Nous n'avions qu'à franchir le torrent pour être à pied d'oeuvre. Du lac, la montée eut été laborieuse, sinon impossible, dangereuse à l'extrême; il était sage de prendre l'arête de l'éperon qui descend obliquement vers la plaine et de la suivre jusqu'au sommet. Même alors, la pente était raide, mais dans ces montagnes pousse une herbe très coriace à laquelle on peut s'agripper en toute sûreté; ses feuilles sont résistantes comme des lanières de cuir et ses racines semblent rivées au sol. Même si les pieds glissent parfois, les mains tiennent bon et empêchent tout accident. Le roc affleurait partout, mais les pins y poussent leurs racines enfoncées dans les fentes des rochers, semblables aux tentacules de la pieuvre, leur permettant de vivre et de défier les vents et les tempêtes.

À onze heures nous avons atteint le sommet. Notre regard se porta d'abord sur des lointains déjà entrevus du haut du McDonald. Mais quand je regardai le lac tout en bas, j'eus la surprise de ma vie. Je m'attendais à le voir bleu foncé comme tant d'autres dans ces vallées, mais ce que j'aperçus était tout autre. J'aurais pu croire qu'il s'était vidé subitement pendant notre ascension. J'apercevais distinctement les rochers énormes du fond, les troncs d'arbres submergés. La pureté de la nappe liquide, le poli de la surface, l'angle solaire et la hauteur d'où nous le surplombions produisaient ce phénomène étrange, inconnu jusqu'alors, peut-être, mais que les aéroplanes ont rendu familier depuis.

Le séjour au camp fut très agréable. Le F. Constantin avait beaucoup à nous conter de ses aventures au bord du Yukon, différentes des nôtres. Le R. P. Taelman, Supérieur de la mission, vint passer une journée au camp et nous charma par son amabilité souriante.

Puis, ce fut le retour à la maison et la retraite. À l'heure des obédiences, j'appris que je ne retournais pas à St-André; le F. Oswald y prenait ma place. Je restais à St-Ignace avec le F. Bruno et le F. Charles-Henri, mon confrère de la première heure à Colville.

J'avais entendu dire que le C. F. Bruno, si enjoué dans nos groupes de vacances, passait par des crises d'ennui après la dispersion. Je pus le constater en ce mois d'août 1909. Il fallait toute notre adresse et des attentions multiples pour le tirer de l'obsession de tristesse qui l'envahissait. Le F. Charles-Henri et moi aurions aimé sortir; nous avions les mêmes goûts, la même endurance. J'avais d'abord tenté mon confrère: "Attention," m'avait-il dit, "n'allons que rarement, cela pourrait offusquer le C. F. Bruno." Il fallait organiser des excursions, au but limité, auxquelles il pouvait prendre part. Même ainsi, le

F. Charles se vit reprocher son manque de délicatesse à l'égard des anciens - je ne voyais pas comment -, mais cela faisait suite à des heurts précédents. Je n'étais pas concerné dans ces discussions pénibles à écouter. J'en étais gêné; j'estimais les deux confrères, je les aimais et j'aurais désiré la paix et la joie en commun.

Aux vacances de 1909, un Chapitre général s'était assemblé à Jersey, le premier depuis la persécution de 1903. Le R. F. Abel, très malade, avait démissionné et le R. F. Jean-Joseph avait été élu Supérieur Général. Le Frère Hervé, de retour de France, nous en avait apporté la nouvelle et aussi une rumeur entendue que notre mission des Rocheuses était supprimée. Une lettre du nouveau Supérieur Général venait, le lendemain, confirmer les dires du F. Hervé.

Cela posa des problèmes au C. F. Bruno, car ni le R. P. de la Motte, ni les supérieurs de missions ne voulaient le départ des Frères. D'autres questions, locales celles-là, demandaient une solution. Vu le manque de personnel, dû au départ de deux missionnaires pour le Canada, le F. Salvius se trouvait seul à la Sainte-Famille. Le R. P. Delon, récemment nommé Supérieur, fit-il pression près du Père de la Motte, maintenant supérieur à Saint-Ignace, ou le C. F. Bruno décida-t-il de lui-même de venir en aide au solitaire de la Sainte-Famille? Le frère Charles fut envoyé là-bas. Un maître laïc le remplacerait dans sa classe. Il nous arrivait de l'est des États-Unis. De plus, la lettre du Supérieur Général nous enlevait le C. F. Constantin-Marie placé à St. Mary's d'Okanogan avec les FF. Célestin-Auguste et René-Maurice, ses amis de longue date. Il était nommé Maître des Novices à Taunton, Angleterre. Il nous quitta en septembre, après un court séjour à St-Ignace. Les deux Frères à St. Mary's se multiplièrent pour suffire à tout et le cas ne causa pas d'ennui au C. F. Bruno.

Il en était autrement à Saint-Ignace. Le C. F. Bruno avait communiqué la nouvelle de notre départ l'an prochain, au R. P. de la Motte. Celui-ci n'était plus Provincial, mais c'est lui qui nous avait appelés aux Rocheuses et la décision du Conseil Général de Jersey le mortifia beaucoup. Il le fit savoir un peu raidement à son interlocuteur. D'autres Pères aussi, de bons amis, ceux surtout de Sainte-Famille et de Saint-Paul, les Rév. Pères Delon et Piette, faisaient pression pour garder les Frères à tout prix. D'où tiraillements. Il n'en fallait pas plus, et moins encore, bien sûr, pour chavirer mon pauvre Supérieur; il était obsédé par ces tracasseries. J'étais obligé de lui tenir compagnie constamment pour le distraire de ses rêveries. Quand il surveillait sur la cour, je laissais tout pour marcher avec lui. Je le trouvais circulant sur le préau, se parlant à lui-même, discutant à mi-voix avec un interlocuteur imaginaire, absolument inconscient de tout ce qui se passait autour de lui. J'avais à rendre ma présence bien sensible pour le tirer de son rêve.

1910 SAINT-IGNACE - EXODE

Jusqu'à Noël, j'enseignais les petits, le maître laïc avait les grands, le C. F. Bruno était surveillant. Le maître, un Mr. McCarthy, ne réussissait pas; les grands s'en plaignaient et le R. P. de la Motte dut en avoir des échos. Il patienta; l'homme était de son choix. Mais la séance de Noël scella le sort de ce professeur. Sa pièce fut un fiasco complet et le Père Supérieur fut très mortifié de cet échec. Il le destitua et lui donna un emploi manuel dans la maison, jusqu'à ce qu'il se trouva une situation. Dans la réorganisation qui s'en suivit, je pris les grands, le C. F. Bruno les petits et un Frère Jésuite français, ancien économiste au Trocadero, à Paris, venu comme nous aux Rocheuses en 1903, fut nommé préfet.

En fin de janvier, le R. P. de la Motte me demanda de préparer une séance pour le 23 février, fête américaine: "Washington's Birthday". Il voulait réparer l'échec de Noël, effacer la mauvaise impression produite sur la population. Muni de ses directives sur le genre de pièce à jouer devant l'auditoire local, je me mis à l'oeuvre et préparai trois comédies courtes, mais pleines de verve et de mouvement. Je me souviens que le soir, dans la nuit, nous nous rendions à la salle paroissiale, de l'autre côté du jardin, et j'admirais, au sud, par delà les collines basses, une comète magnifique dans le ciel bleu sombre, plus belle, à mon avis, que celle de Halley que nous pûmes voir plus tard, au printemps, et qui doit nous revenir, je crois, en 1985. Bref, la séance eut un plein succès et le R. Père me remercia chaleureusement: "L'honneur est sauf!", me dit-il. Je ne puis dire, pourtant, que ma réussite fut la plus retentissante en l'occasion. L'honneur en revint à une Religieuse Ursuline qui présentait un exercice de gymnastique par ses petits élèves, tous pimpants en chemises blanches et culottes courtes soutenues par des bretelles. Ses élèves étaient bien exercés et donnaient tous les mouvements avec aisance et précision. Mais, à un moment donné, quand ils touchèrent du bout des doigts la pointe des pieds, les boutons d'un des gymnastes sautèrent sous l'effort. Il était au coin arrière, près de la coulisse où il aurait pu se glisser sans attirer l'attention... mais il était trop jeune pour y penser, et la religieuse ne le vit pas pour lui donner le signe sauveur. Son manège pour exécuter les mouvements et en même temps retenir le glissement de ses culottes était d'un comique extrême. L'assistance n'avait d'yeux que pour lui; tous riaient à se tordre. Il y eut un tonnerre de cris et d'applaudissement à tout rompre quand le rideau tomba.

L'esprit de nos élèves avait beaucoup évolué au cours des années. Je les avais connus indisciplinés et déserteurs en 1903-1904, sous un autre régime. Je les retrouvais obéissants, doués d'un bon esprit en 1909-1910. Un jour de printemps, je travaillais à mon bureau après la classe, à quatre heures, quand deux grands y firent irruption. "Frère, deux jeunes viennent de se sauver; ils sont rendus au pont de la rivière". Ils avaient échappé à la surveillance du préfet. "Poursuivez-les et ramenez-les", dis-je. Moins d'une demi-heure après, ils me présentaient les coupables tout honteux de leur escapade.

Les parents appréciaient l'éducation donnée à l'école. À la Noël, durant une excursion de patinage dans la plaine, un grand Tête-Plate de la vieille mission s'était évadé. Je les avais avertis: "Si quelqu'un de vous déserte, qu'il ne vienne pas me demander de le reprendre: je ne l'accepterai pas". La mère le voulait à l'école, mais n'osait pas me le présenter. Elle vint supplier le R. P. de la Motte d'intercéder en sa faveur; elle voulait pour lui une éducation chrétienne.

Nous avions quatre candidats à la première communion. Les nouvelles directives de Sa Sainteté Pie X n'étaient pas encore adoptées dans les missions, autrement nous en aurions eu un grand nombre dans la classe des petits et le C. F. Bruno les aurait très bien préparés.

Les jours de congé, nous étions libres de toute surveillance; nous sortions en bicyclette tantôt dans l'après-midi, tantôt pour la journée entière. Cela distrait mon directeur, lui faisait oublier ses problèmes. Mais les difficultés s'aplanissaient. Le Père Goller, nouveau Provincial des révérends Pères, était venu visiter la communauté de Saint-Ignace. Il reçut le C. F. Bruno et se montra très compréhensif; l'entrevue calma les craintes du bon Frère. De plus, il s'était déchargé sur le Frère Hippolyte de l'organisation du voyage de retour et cela le soulageait d'autant. Tout l'hiver et au printemps, il nous fut loisible de vivre notre vie de communauté à deux, comme nous ne l'avions jamais fait depuis 1904, sauf aux vacances. Nos rapports avec le Frère Jésuite préfet étaient des plus cordiaux; l'homme n'était pas tatillon.

La classe se termina de bonne heure car nous devions quitter le 21 juin au soir. Les élèves se dispersèrent sans se douter qu'ils ne nous reverraient plus.

Le printemps de 1910 fut mouvementé dans la réserve de Saint-Ignace. Le gouvernement de Washington en avait décrété l'ouverture à la population blanche. Chaque Indien, homme, femme, enfant avait droit à 160 acres de terre à son choix; le reste serait octroyé aux colons blancs qui voudraient s'y fixer. Les arpenteurs avaient fini leur travail. Des terrassiers creusaient un canal le long de la montagne, captant l'eau des torrents pour fin d'irrigation en saison sèche. Ceci créait un problème pour la mission dont le moulin à farine et la scierie étaient mus par l'eau du "Mission Creek". De plus, cette année même, 1910, un générateur électrique avait été installé qui nous donnait la lumière à la tombée de la nuit, quand les autres activités cessaient, jusqu'au grand jour, quand elles reprenaient. Si l'eau du cours d'eau devait être captée pour fin d'irrigation, ces installations ne pourraient plus fonctionner.

Le droit du premier occupant devrait être valable, pensait le Père de la Motte; il partit pour Washington. Par l'intermédiaire d'un Père de Georgetown, il fut reçu par le Président Taft, alors en office. L'homme avait été un ennemi des catholiques, comme beaucoup de gens influents de l'époque précédente. Nommé gouverneur des Philippines, après la conquête de 1898, il avait eu affaire aux autorités religieuses de ces îles catholiques, et plus tard, à la Cour Romaine. Ces rapports d'affaires lui avaient donné une haute idée des personnalités catholiques, spécialement de Léon XIII. Il était revenu de ses préventions, et il reçut très bien les deux Pères, avec qui il causa amicalement de ces

démêlés avec l'Archevêque de Manille, les Cardinaux, le Pape. Il donna l'assurance que tous les droits acquis seraient respectés.

L'ouverture des réserves avait précédemment donné lieu à de graves désordres, parce que le mode adopté s'y prêtait: la place serait au premier occupant. À l'heure dite, un signal annonçait l'ouverture de la Réserve. Une troupe nombreuse d'aventuriers, montés, armés, attendaient ce signal pour s'élancer vers le but convoité.... Mais il arrivait que plusieurs avaient fait le choix du même site, et l'affaire se réglait, parfois, au revolver. À St-Ignace, pour obvier à ces abus, on adopta le système de loterie. Avant le 1^{er} juillet, date de l'ouverture, tous les lots, étaient distribués; les heureux bénéficiaires n'avaient qu'à venir s'y installer.

Mais à la Mission, quelqu'un eut son aventure. Tom Power, un vieillard, ancien prospecteur, ici depuis nombre d'années, menait une existence paisible après une vie plus que mouvementée sur les "Placers" du Montana. Un matin de mai, le forgeron vint nous annoncer que Tom, son voisin de chambre, avait disparu. Tous, nous pensions que son départ était motivé par l'ouverture prochaine de la réserve. Avait-il, lui, expert dans la matière, découvert un gisement minier quelque part dans le voisinage que les conditions présentes lui permettraient d'exploiter ou de vendre? C'était plausible, mais aucun indice ne nous parvenait sur le but ou le lieu de son escapade. Les jours passèrent et le mystère persistait. Une semaine! et le forgeron nous aborde souriant: "Tom est de retour; je l'ai entendu remuer pendant la nuit". Tard dans la journée, il sortit de sa chambre. La figure tuméfiée et un oeil noir témoignaient de coups reçus, mais il resta muet comme carpe: personne ne sut ce qui lui était arrivé.

Le gouvernement se réservait un groupe de collines herbeuses à l'ouest, entre le village et la ligne du "Northern Pacific", pour un parc à bisons, animaux achetés sur les lieux, d'un métis, Mr. Pablo qui, deux ans plus tôt avait vendu une partie de son troupeau au Gouvernement du Canada pour fins similaires. Au début du printemps, une équipe d'ouvriers avaient circonscrit le terrain d'une clôture solide, puis on avait amené les occupants, une vingtaine d'animaux. Nous allions les voir au cours des promenades; les élèves entraient à l'intérieur du parc pour défier les bêtes sauvages et, poursuivis, sautaient la clôture pour se rire de l'air déconfit de la bête.

Après le départ des élèves, il nous fut loisible de préparer notre exode. Le bruit s'en était répandu parmi les ouvriers blancs de la Mission. Des acheteurs s'étaient présentés pour acquérir, à prix modique, nos bicyclettes et autres articles que nous n'emporterions pas.

Le 20 juin, veille de notre départ, l'air se refroidit subitement, le ciel s'assombrit et le 21 au matin, la montagne se réveilla couverte de neige du sommet à la base. Le soleil vint réchauffer quelque peu l'atmosphère.

Dans l'après-midi, après avoir fait nos adieux à tous nos amis, nous prenions le train à Ravalli, à 6 heures p. m.

VOYAGE D'EXODE

Le F. Hippolyte, chargé de l'organisation du voyage, nous conviait à Havre où il avait retenu des chambres à l'hôtel, pour le lendemain, 23 du mois. Notre premier arrêt, à nous de Saint-Ignace, serait Helena, capitale du Montana. Nous y arrivions à minuit, après six heures de voyage. À la sortie de la gare, il faisait froid: la tempête avait atteint les hauteurs d'Helena; il y tombait une neige fondante; nous grelottions dans nos habits d'été. À l'hôtel, il faisait chaud; je m'enfermai dans ma chambre et m'endormis d'un profond sommeil.

Je me réveillai tard et m'en allai frapper à la porte de mon supérieur, mauvais dormeur, et bien sûr, éveillé. Je n'eus pas de réponse. Je poussai la porte qui s'ouvrit; ce qui me surprit. Pourquoi n'était-elle pas barrée? Je regardai: la chambre était vide; il n'y avait là, ni homme, ni valise. J'eus un sursaut d'émotion! Où était-il? Que lui était-il arrivé? Je descendis au bureau et demandai au préposé: "Avez-vous vu mon compagnon? Un clergyman? Est-il sorti?" "Je viens d'arriver", me dit-il, "je ne puis vous renseigner". Il tournait les pages de son registre. "Le livre ne mentionne rien; il n'a ni payé ni signé. Pourquoi me posez-vous la question? Il dort sans doute; allez-y voir". Je savais qu'il ne dormait pas et je savais aussi qu'il portait sur lui outre les économies du District, les \$500 que le R. P. Goller lui avait alloués pour le voyage de retour.

Helena n'avait pas bonne presse. Dès l'origine, quand on avait décidé de donner un nom à la ville champignon qui avait surgi au "gulch" de la montagne, le sort était tombé sur ce nom d'Helena. "Très bien, avait dit le président du groupe, "Helena" sera le nom, mais avec l'accent sur la première syllabe "Hel", car cette place est un véritable enfer: "Hell" en anglais. Le vol, le meurtre y faisaient rage et la corde se balançait en permanence sur l'arbre aux pendus. Les choses s'étaient améliorées depuis lors, dans doute, mais nous étions au Far West, le pays du hold-up, tout était possible.

Je payai mon dû et sortis. En prévision d'aventures possibles, le frère Bruno m'avait donné quelque argent; heureusement, car sans le sou, j'aurais été mal en point dans la circonstance. J'errai dans les rues avoisinantes cherchant mon compagnon. La ville d'Helena s'élève à un mille environ dans un canyon; il n'y avait près de la gare que quelques hôtels, des restaurants et des habitations dispersées. J'eus bientôt exploré le tout, mais sans succès. J'entrai dans un restaurant pour y prendre mon déjeuner; mais je n'avais pas grand appétit. Me voir ainsi abandonné par mon compagnon me rendait inquiet et abattu. Le repas terminé, je cherchai de nouveau, revins à l'hôtel, regardai dans la chambre; toujours rien. Je sortis et décidai d'aller à la gare, y mettre ma valise en consigne et chercher encore. J'avais mon billet pour Havre, je pourrais donc m'y rendre, mais pas avant d'avoir tout tenté pour retrouver mon confrère. Sur la rue, il faisait froid; je grelottais; mais j'avais encore bien plus froid au coeur.

J'entrai en gare et pénétraï dans la salle d'attente pour hommes. Oh, surprise! là, couché sur un banc, gisait mon compagnon, sa valise près de lui. En m'entendant entrer, il se dressa sur son séant. "Que faites-vous ici?" lui dis-je un peu sèchement, car j'avais souffert et me sentais ému. "Oh, j'étais dévoré par les punaises dans cette chambre d'hôtel et ne pouvais dormir; j'ai quitté et suis venu ici chercher un peu de repos." "Mais vous auriez pu, au moins, glisser une note sous ma porte. Savez-vous que vous m'avez causé de vives inquiétudes?" Il ne voyait pas. "Avez-vous payé l'hôtel au moins?" "Payé!... Ils n'auront pas un sou de moi!" En lui causant je vis qu'il ne comprenait pas l'imprudence qu'il avait commise en venant dormir dans cette gare déserte, en pleine nuit, avec de l'argent plein ses poches et sa valise en plus. Il aurait pu être victime d'un attentat. Enfin, tout tournait pour le mieux. Mais je ne réussissais pas à secouer le saisissement qui s'était emparé de moi; j'étais abattu.

Notre attente serait longue; le train de Havre ne partait qu'à trois heures de l'après-midi. Pour nous distraire, nous prîmes le tramway qui, au travers d'un terrain vague, relie la gare à la ville d'Helena. Quand nous eûmes grimpé une légère ondulation, la capitale du Montana nous apparut au creux et sur le flanc du canyon, une assez belle ville, grâce aux bâtiments de l'Administration et aux églises de divers cultes. Les catholiques y ont un évêché, le seul au Montana lors de notre arrivée en 1903; divisé plus tard à la mort de Mgr Brondel. Nous avons vu ce prélat à St-Ignace à l'été. Il devait mourir quelques mois plus tard. Mgr Carroll devenait évêque d'Helena et Mgr Lenihan de Great Falls, en 1904. C'est la venue du chemin de fer qui a empêché Helena de devenir une ville fantôme, comme tant d'autres dans cette région désertique où seules les mines d'or, de longtemps épuisées, expliquaient la présence de l'homme. La ville ne semble pas destinée à grandir, mais elle se maintiendra, étant le siège du gouvernement de l'État.

De retour à la gare, je consultai l'horaire des trains. Un local partait à midi pour Great Falls. L'air me pesait ici; j'avais hâte de fuir ce lieu témoin de ma triste aventure. "Pourquoi ne prendrions-nous pas le train de midi pour Great Falls", dis-je au F. Bruno. "L'arrêt, là-bas, nous permettra de visiter cette ville, et à neuf heures ce soir, nous prendrons le train de Havre à son passage." Il accéda à mon désir. Le voyage fut agréable, bien que ce flanc-est des Rocheuses n'a pas le pittoresque de celui de l'ouest. À six heures nous arrivions à Great Falls. Notre première visite fut à la cathédrale catholique pour y faire nos exercices de piété.

La chaleur était torride: 90° F.; la vague de froid qui s'était abattue sur l'Ouest, n'avait pas encore traversé les Monts. À la cathédrale, je m'agenouillai tout déprimé encore, suite des événements du matin. Je me recueillis pour ma visite au Saint Sacrement. Immédiatement, j'entendis une voix intérieure - je dis: une voix, tellement l'impression était sensible et forte. "Pourquoi te troubles-tu? Aie confiance, je suis avec toi!" À l'instant, je me sentis soulagé du poids qui m'oppressait; la confiance, la joie rentrèrent en mon âme. Jésus veillait sur moi. Rarement, dans ma vie, ai-je senti si profondément, la présence réelle de Jésus au tabernacle.

Les trois heures passèrent vite à visiter la ville, prendre notre souper, nous reposer dans le parc attendant à la gare. À neuf heures, nous prenions le train, pour Havre, cette fois.

Nous n'avions eu qu'une nuit courte à Helena, une mauvaise nuit pour mon compagnon; nous pûmes dormir pendant les neuf heures du trajet. À six heures du matin, nous atteignions notre destination. Un train de l'Ouest amenait, à la même heure, nos confrères de De Smet, de Umatilla et de St. Mary's.

La réunion à l'hôtel fut des plus joyeuses. Les révérends Pères Dolan et Piette avaient accompagné nos Frères de Ste-Famille et de St-Paul pour nous dire leur aurevoir. Je ne fis qu'une courte sortie avec quelques confrères; il n'y a rien à voir dans cette immense plaine où ne pousse que l'armoise. Notre réunion attira l'attention de la presse de l'endroit qui jugea que cette réunion de clergymen devait avoir un but. Des journalistes nous demandèrent si nous étions en congrès. Nous les laissâmes sous cette impression, ne voulant pas leur dévoiler le vrai motif de notre rassemblement.

RÉMINISCENCE ET ÉPILOGUE

Après sept ans de présence aux Rocheuses, nous quitions l'Ouest, rappelés par notre Supérieur Général. Le Chapitre de 1909 avait décidé de fermer plusieurs missions: un regroupement des forces, nécessité par les besoins d'oeuvres anciennes durement frappées par le manque de recrutement français.

Nous quitions! En 1903, lorsque le Combisme avait lancé son attaque contre les religieux, beaucoup de ceux-ci avaient cherché un refuge à l'étranger. Nous en étions. Aux États-Unis, nous avons trouvé la pleine liberté de vivre notre vie religieuse. Nous étions reconnaissants au pays qui nous avait donné un asile dans la persécution. Les missions indiennes des réserves de l'Ouest américain nous avaient permis de continuer notre oeuvre d'éducateurs chrétiens, que nous déniait notre pays d'origine. Notre reconnaissance allait aux RR. PP. Jésuites qui nous avaient accueillis en ces temps douloureux.

Nous quitions! Pendant sept ans, nous avons vécu dans ce district des SS. Anges aux Rocheuses; un tout petit district mais dont les membres étaient très unis. Nous allions être dispersés, en cet été de 1910; mais quelque part que nous irions, nous n'oublierions jamais les jours heureux que nous avons vécus dans l'union et la charité. Les six mois passés à De Smet par le premier groupe des pionniers - l'année 1903-1904 - de douze d'entre nous à St-Ignace, avaient été des périodes de bonheur religieux. La piété, la charité, la joie régnaient dans ces communautés, et chaque année, à l'époque des vacances, nous nous retrouvions pour jouir à nouveau de ce bonheur. Ce souvenir, nous l'emportions. J'étais le plus jeune du groupe et j'ai toujours considéré que, commencer ma vie religieuse dans un milieu si fervent, a été pour moi une très grande grâce.

Nous quitions! Pendant ces sept ans, nous avons vécu chez les RR. PP. Jésuites, en rapports constants avec eux. Nous menions notre vie de Frères de l'Instruction chrétienne, mais nous étions de leur communauté au réfectoire, à la récréation, dans les rapports mutuels nécessités par une oeuvre commune. Ces hommes, Pères et Frères convers, avaient leurs caractères personnels; d'aucuns étaient plus sympathiques, d'autres moins; mais tous étaient de vrais religieux. Il y avait là des héros de la première heure qui avaient connu les dangers et les durs labeurs d'une vie missionnaire chez les Indiens encore primitifs. On trouvait chez tous une ferveur prenante qui fortifiait notre idéal religieux et apostolique. Personnellement, je n'ai eu que de bons rapports avec tous les Pères et Frères avec qui j'ai vécu; je n'en garde que de bons souvenirs et leur suis reconnaissant de la bonne influence qu'ils ont exercée sur moi.

Nous quitions! Je viens de rappeler de bons souvenirs. On me demandera peut-être, n'avez-vous donc rien souffert là-bas? Que ne mentionnez-vous pas le froid, la mauvaise nourriture, le travail ardu, etc. La température n'était pas rigoureuse à l'ouest des Rocheuses où j'ai constamment séjourné; elle était même très douce en Orégon, où j'ai

vécu quatre ans. Nos confrères de l'est du Montana: le F. Salvius et ses adjoints de Ste-Famille, le F. Hippolyte et autres de la mission St-Paul, ont connu des hivers rudes. La nourriture partout était abondante et saine; le pays très fertile nous la donnait.

Le travail sûrement était pénible. Dix mois par année, nous avions les élèves pensionnaires; nous ne trouvions de repos ni jour, ni nuit, car nous n'étions que deux pour l'enseignement et la surveillance. Si l'un de nous tombait malade, il n'y avait pas de suppléance; l'autre devait faire face à tout. Et l'on s'y conformait courageusement. Ce travail dur en lui-même, semblait, de plus, ingrat. Quel en serait le résultat? Le bien se faisait à l'école, nous ne pouvions en douter; mais après la scolarité, ces élèves, jetés en pleine vie sauvage ne retourneraient-ils pas aux coutumes antiques? Nous n'avions pu constater dans ce court séjour, mais tout était à craindre. Il nous avait fallu agir dans la foi, rejetant tout souci illusoire.

La plus pénible épreuve de cette vie était l'isolement. Perdus dans ces immensités, nous nous sentions seuls, isolés que nous étions même de notre confrère, par un travail continu, qui ne permettait pas une vraie vie communautaire. La société de nos élèves ne remédiait que peu à cette solitude, tant leur mentalité était différente de la nôtre. Ce malaise s'insinuait sourdement, s'amplifiait jusqu'à vous écraser de son poids. Le C. F. Constantin, homme fait, pourtant, avait craint de perdre la raison dans sa solitude de l'Alaska. Et nous, jeunes de dix-huit, vingt ans, moins isolés que lui, bien sûr, mais jeunes tout de même, ne pouvions échapper à cette oppression qui vous tenaillait le cerveau vous faisant douter de votre santé. Mais nous tenions bravement pour Dieu et pour les âmes.

Nous avons quitté! Je ne gardai pas de correspondance avec mes connaissances des Rocheuses. Je n'en eus de nouvelles qu'une fois, quand le R. P. Félix Geiss me rendit visite à La Prairie en 1920.

En 1950, j'étais à Jersey, quand un Père Jésuite américain s'y arrêta pour quelques jours; il venait de Spokane. Je lui demandai des nouvelles des Pères et des Frères que j'avais connus là-bas. Tous les Pères étaient morts, sauf deux, dont le Père Taelman, et deux des Frères seulement étaient encore en vie: les FF. Giraudi et Lachner. Tous avoisinaient les quatre-vingt-dix ans.

En février 1953, à Jersey toujours, je recevais une lettre tamponnée: Cayuse P.O. Orégon. Surpris, je l'ouvris en hâte. Elle me venait de Dominic Shawaway, un de mes grands élèves de St-André avant 1909. Du Père Félix Geiss il avait obtenu l'adresse de La Prairie dont le bureau de poste avait réexpédié la lettre à Jersey. "Écrivez-nous", disait-il, "tous les gars, vos anciens, ont hâte d'avoir de vos nouvelles"... Je le fis, tout étonné de ce qu'ils se souvenaient encore de moi après "quarante-cinq ans". J'aurais cru à l'oubli de leur part. J'écrivis aussi au Père Supérieur lui demandant de saluer tous mes anciens élèves de la réserve. Je n'eus pas de réponse immédiate.

Un an plus tard, à la demande du Père, un autre élève du temps, Léonard Parr, m'écrivait, m'annonçant la mort de mon premier correspondant et de Charles Bennett.

“Je suis heureux d’apprendre”, me disait-il, “que vous continuez toujours la belle oeuvre d’autrefois. Chaque dimanche, quand j’assiste à la messe dans notre église de St-André, je pense aux jours lointains où je la servais avec George Bowman”. Mr. Parr m’apprenait que le feu avait ravagé la mission d’autrefois: la maison école des garçons, celles des filles avaient été la proie des flammes, les granges avaient été rasées. De tout ce que j’avais connu, il ne restait plus que l’église. Il ajoutait: “Je viens d’avoir une attaque d’apoplexie, priez pour moi”.

En lui répondant, je creusai ma mémoire pour en extraire des noms; j’en retrouvai une vingtaine et plus. Dans sa réponse, il me nommait les disparus et les vivants, encore nombreux, dont mon garnement de McKinley, toujours bien en vie, me disait-il. “Que ne revenez-vous parmi nous; le Père est seul; très occupé à l’école, il n’a que peu de temps pour visiter ses gens: vous lui aideriez! Les religieuses viennent en auto de Pendleton chaque matin, pour faire la classe, mais y retournent le soir.”

Ma dernière lettre n’a pas eu de réponse: mon correspondant a dû mourir d’une seconde attaque. En recevant ces lettres, j’ai modifié mon opinion de mes élèves des Rocheuses. Ils me semblaient ingrats, comme le sont ordinairement ceux à qui l’on donne tout. Ils ne l’étaient pas; ils se souvenaient, appréciaient ce que j’avais fait pour eux.

Mais, trêve à ces réflexions... De Havre à La Prairie, en ces jours de juin 1910, nous traversions à nouveau les vastes plaines de l’Ouest, les terres fertiles du Minnesota et du Wisconsin, les forêts du Michigan-Nord et de l’Ontario-Nord, la vallée de l’Outaouais pour atteindre le but de notre voyage après quatre jours de chemin de fer.

Dès le soir, nous rencontrons notre Révérend Frère à La Prairie. Les jours suivants, des nouvelles de dispersion circulaient: le F. Bruno allait à Tahiti, le F. Hippolyte partait pour Haïti, les FF. Floribert et Urbain voguaient vers l’Égypte; les autres, pour l’instant restaient au Canada. Nous n’étions pas de la première retraite; nous dûmes quitter La Prairie momentanément pour faire place aux arrivants. À la mi-juillet, nous aurions les exercices de 21 jours, et à la clôture, le 2 août, nous des Rocheuses, devant la date régulière de deux ans, ferions nos voeux perpétuels, grâce à un indult obtenu par le Révérend Frère.

Cinquante-sept ans ont passé depuis ce départ des Rocheuses... La mort a réclamé la plupart de nos confrères; nous ne sommes plus que quatre religieux, tous âgés de plus de 80 ans; les deux Frères Gru: Salvius et Hervé, le Frère René-Maurice et moi. Quand nous nous rencontrons, nous nous plaisons à évoquer les souvenirs de ces jours lointains de notre jeunesse religieuse, à redire le bonheur de nos réunions annuelles, à nommer avec respect et affection les confrères et religieux, si charitables de notre ancienne mission.

F. Cyprius Tregret
Juin 1967

TABLE DES MATIÈRES

L'auteur - Frère Cyprius-Célestin Tregret, par F. Gaston Roy.....	p. 2
Prologue.....	5
Souvenirs des Rocheuses.....	6
Orégon.....	21
De Smet – Vacances et retraite.....	51
Les Pieds-Noirs - St. Peter's.....	56
Saint-Paul.....	60
Orégon - Mission Saint-André.....	64
Umatilla.....	69
Saint-André - F.I.C. à l'œuvre.....	75
Umatilla (suite).....	79
Saint-André - Vacances à Saint-Ignace.....	82
À l'assaut du pic McDonald.....	85
Umatilla - 1907-1908.....	88
Vacances à Saint-Ignace - Retour à Umatilla.....	92
1909 - Umatilla - Hiver - Été.....	95
1910 - Saint-Ignace - Exode.....	98
Voyage d'exode.....	101
Réminiscence et épilogue.....	104

Dactylographie par:

F. Adélarde Quévillon, i.c.
Mai 1989, La Prairie, Québec.

La notice biographique du chroniqueur et la table des matières ont été ajoutées.
La pagination de cette édition ne correspond pas à l'édition dactylographiée.

Édition numérisée et révisée par Charles Gagnon, f.i.c.
Saguenay (Jonquière) Québec.
Mars 2011.